

ENCULER

Poney

« Poney mon ami,
avez-vous bien dormi? »

F. Nietzsche

Comité de rédaction : Oolong, L.L. de Mars,
Antoine Hummel et Joachim Clémence.
La revue Enculer Poney est une publication Chien.
éditions Chien – 9, rue du Fossé St Aaron
35550 Bruc-sur-Aff revue.enculer@gmail.com

Pliages, découpages et autres travaux manuels
et techniques : Joachim Clémence & L.L. de Mars
Images et bons points : Dr.C., Élisabeth Saint Jalmes,
Marie-Florentine Geoffroy, Lucas Taïeb,
C. de Trogoff & L.L. de Mars

Les manuscrits acceptés recevront pour seul éclaircissement un Oui en
Bauer Bodoni extra bold corps 12, les manuscrits refusés recevront un
Non dans une *Times* merdique et un petit corps humiliant à peine lisible.



David UBY — *Semaines en entier* : page 4



Négresse à plateaux
Édité par le Chocolat **Cémoi** Grenoble

L.L. de Mars — *La prédelle des Grégoires* : page 9



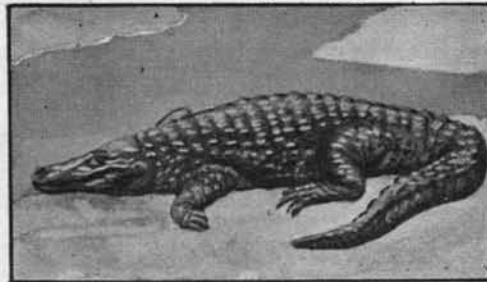
Ill. Marie-Florentine Geoffroy
Village de la région de Sokodé
Édité par le Chocolat **Cémoi** Grenoble

J.-F. Savang — *Critique*



Ill. Éliane Saint-Jalmes
Danseurs TOMBOS
Édité par le Chocolat **Cémoi** Grenoble

X — *Latin des églises* : page 38



Crocodile
Édité par le Chocolat **Cémoi** Grenoble

Docteur C. et LLdeMars — *Albi* : page 40



Chercheur d'or (Côte d'Ivoire)
Edité par le Chocolat **Cémoi** Grenoble

D. Christoffel — *Poème de fête des mères* : page 48



Village dans les rochers (Dahomey)
Edité par le Chocolat **Cémoi** Grenoble

Oolong — *Plus nulle autre vie de WM* : page 51



Ill. Lucas Taïeb & C. de Trogoff

Jeunes guerriers Sirralas
Edité par le Chocolat **Cémoi** Grenoble

J.C. Pagès — *Bras croisés* : page 61



Ill. Dr. C.

Construction religieuse en pays Samo
Edité par le Chocolat **Cémoi** Grenoble

AB : *Atlantide Eins* : page 67

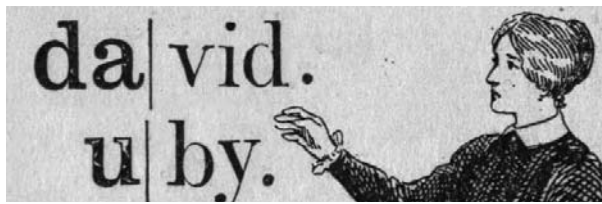


Indigène lançant la sagaie
Edité par le Chocolat **Cémoi** Grenoble

SERIE I n° 12

Hors cahiers ; *Idioms and Idiots*
Jean-Luc Guionnet, Sejiro Murayama,
Matrin, Ray Brassier





semaines en entier

semaine 20

Je pense à la semaine 22 et décide qu'elle sera la semaine 1, je ne dis rien. Pendule, trois pas, pas de séquelle. Le 17 octobre 2002, à une certaine heure, Johan a connu le grand sommeil. Il n'en revenait pas et n'a plus hurlé pendant des jours. Autre chose s'était-il passé?

À droite, le b.a.ba, comme traversée.

semaine 21

La petite veut fuir les lamentations, il lui faut son dernier printemps puis ce sera la pluie. Son Un, son Deux, son Trois ne font pas mon Tout et dans l'atelier Johan ne parvient plus à reproduire le monde de Gulliver. Gilles appelle et lui fait l'annonce, l'éventualité du magma. Le guêpier finira par nous toucher. Mais revenons à Beth, gros plan sur Beth, Beth. Plongée dans la rhétorique elle se passionne pour « ce cas particulier de disjonction, qui apparaît comme une coupure entre deux éléments habituellement liés ». Alors elle pense à Lui et aux poutres qui parfois s'assemblent en croix. Lors elle sait que de nouveau tout est changé et elle prend un nom.

Peu importe le code, peu importe le Titan car le guêpier finira par la toucher.

Sur un coup de tête, elle élimine Oz mais ne confie cela qu'au seul lecteur. Ravie elle



va ravir cette vie et passe par le jardin au retour. Oublié, effacé. Mais la première guêpe est égarée. Camera obscura, lanterne magique et occurrences. Pourquoi pas?

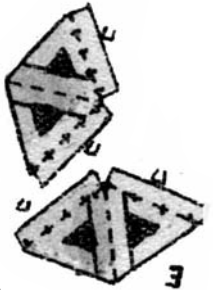
semaine 22 - semaine 1

Une éclaircie se fraye un chemin envers et contre tout. Repeinte en noir elle offre le dévoilement de ce que nous sommes. Encore, Johan nous met des bâtons dans les roues tant qu'il a le vent mauvais. Parmi les vestiges, les revenants. Les revenants reviennent. Les roues.

semaine 23

L'élite s'enfonce. Et pour ne pas être seule, l'élite enfonce l'imgo dans la nymphe dans la larve dans l'oeuf.

C'est le problème de la mémoire: elle existe. Johan dit non. Johan n'est pas d'accord, mais ce n'est pas lui qui écrit. « Ta gueule ! » (En anglais).



semaine 24

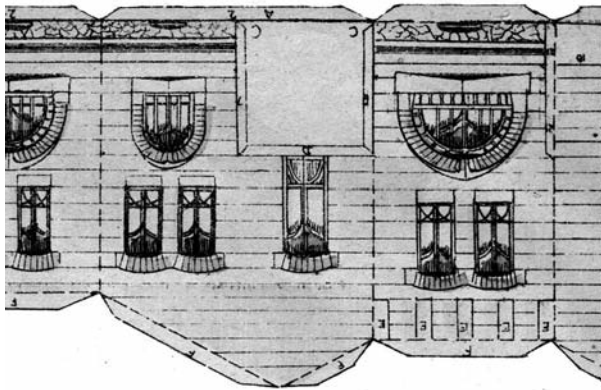
L'élite est foutue à présent. La fonte, la coulée, la tranchée, c'est mémoire. Donc Gilles déballe. C'est un voyage particulièrement agité que la transparence des choses. Le Léthé sera couvert de capteurs.

semaine 24

Le Phénix qui reste populaire malgré l'éclipse convoque l'artiste en vue de. Mais Jésus n'est pas libre pour le moment, veuillez excuser. Bon, je dis rien.

Mais bon, les abeilles non plus ne regardent pas les fleurs et pourtant.





semaine 25

Lestement, il sort Beth de sa léthargie et imagine un processus complexe. (Où il est question d'insecte dans une bouche à réveiller les morts ou un truc du genre). On ne comprend pas bien mais la chose n'en est pas moins réelle. Et dangereuse. S'agrandit le trou. Toute chose doit s'entier son fruit (Henri IV) et on l'acclame.

semaine 26

Personne n'a peur. On a tort. La chose se prépare en dehors des personnages et n'est plus vraiment perceptible à ce stade. Quelques uns, plus loin peut-être. Garde ça pour toi.

semaine 27

« Et vivre, c'est sympa? » demande-t-elle et personne ne répond. Ça butine, ça pique, ça perd son temps. L'envol est cependant nuptial. La mort d'Oz passe inaperçue, d'autres faits attirent les esprits (qui restent). Monory ou bien son frère passé à l'action et cela affecte l'Abeille mais la ruche entière bat. On dit « c'est un signe ! » Mais de quoi ?

semaine 28

Les interrogations incessantes et stériles de Beth-galatee épuisent son entourage. Les mouches* tombent sur son passage, sans ruche. Ce sont les pratiques habituelles en ce cas. La création demande un peu de finesse dans les prémisses. Les écueils sont coriaces aux petits esprits. Mais enfin

c'est le jugement dernier, on va pas râler. Dans la jungle ça se gâtait un peu mais pas trop, les éléphants butinant moins. La relève venait.

semaine 29

et quelques autres - Celui qui n'est pas là a payé le cadeau, le transport et l'agneau, donné les consignes. Isaac ne s'en sortira pas, on est seul dans cette montagne. Nous voici dans ces espaces acides, roses, dans leurs vapeurs. Ici, notre espoir amer et notre lune d'or, notre soleil d'argent sont bien volatiles. Johan et Gilles et Beth. Seuls. À l'aube, ils voient les chimères suivre la veillée avant leur vivisection. Ensuite, ils voient le trésor qui dort dans la fabrique du ménage, au moment même où la tombée du jour reste face cachée avant la chute. Frénésie sur sa croix.

semaine ?

Comment se voir conforme en nos jours après la chute? Sans dessus dessous, vêtu d'une seule mantille Johan s'abandonne enfin à la mélancolie la plus noire. Il tente de s'écorcher un peu mais le premier essai n'est pas concluant et il passe à autre chose. Tout ceci n'est décidément pas pour lui se lamente-t-il et il boude. Dehors, c'est pas terrible, l'American Dream fait la part belle à Sa Majesté du monde. Sa Majesté du monde qui depuis peu danse le Boogie woogie « je suis prêt, je suis presque prêt ». Ce n'est pas très bon signe non plus. Seul ou pas, Johan pense trois fois et divague du Racine. Il sait les bornes sont passées mes ardeurs insensées de l'austère pudeur : c'est un cul-de-sac pour panser ses plaies. Il échoue au cœur de l'ouvrage et fait étape. Tant de projets avortés.

Maintenant, une pause.

Une pensée pour eux, les projets avortés, pour les projets.

Une seule dent conforme. Mais c'est le sang impur qui circule dans cette dent, ce coeur à l'ouvrage. Étape, escale, halte dans cette caserne transitoire, repère obligatoire des revenants. Ne fais pas ta fausse incrédule, notre héros s'abreuve de jours de gloires.



Malgré les projets, avortés, c'est la consécration pour Johan et l'atelier reçoit.

Seul dans son atelier couvert des dernières œuvres d'un peintre obscur, Johan pleure, adoré. Le prix à payer le submerge. Il ne veut pas ça. En vain il jouera à cache-cache avant la chute. En frénésie sur sa croix, comment se voir? Sans d'ssus d'ssous, en mantille, en porte-jarretelles devant sa glace, il pleure.

Conclusion : ça va mal.

semaine 32 (si peu, en fait) - Laissons notre héros (si, si malgré tout) un moment, se remettre.

Nos jours sont conformes après la chute. Monory, impassible et sombre parle aux esprits. Les esprits étroits restent insensibles à sa voix (qui s'enroue de plus en plus à mesure). Il crie à présent. Rien ne change et c'est affreux. On tombe, la chute n'en finit pas. Ce n'est pourtant qu'un rêve censément. Mais bon, plus tard il verra ce Vuillard. De l'austère sortira cette chose, je ne sais comment la nommer autrement. La jeune fille se prostitue, alors son frère aussi par idéal et parce qu'il aime ça, les pissotières.



La surprise, noir, le nez dans les graffitis (qu'il note après chez lui).
Bref, tout n'est que mensonge et c'est vérité alors.
Dans le vestibule, on se voit entre quat'z'yeux et par sa bouche : un mensonge.
En attendant l'hiver, voilà ce qui se passe. Ça. Ils se retrouvent inanimés derrière la foi. Leurs destinations sont des intrigues. Ils prennent à cette même époque de l'essence chez Esso mais regrettent aussitôt, ce n'est pas une excuse.

Mais bon. Ce sont des temps neufs et l'artiste s'inspire des mouches. À présent, elles recouvrent les vitres de l'atelier, rue Tractus. Sa bite se lève de temps en temps, comme ça sans prévenir. C'est une période intense, sexuelle, il le sent bien et dommage qu'il n'y ait personne dans les parages, à part, mais non. Décidément non. Bon, peignons un peu alors. Et l'autre là, sur sa croix qu'est-ce qu'il devient?

Les mouches aussi.

Réfléchissons, ces temps seront des temps fugaces sûrement. Mais les larmes coulent, c'est un réel retour aux sources. Il lit l'Aretin et rêve qu'il est l'artiste.

semaine 39 sans tenir compte des voyeurs, une abeille arrête sa course devant un noli me tangere et ça n'est pas banal, même ici. Les larmes ne sont plus de mise personne ne s'avise plus. La veuve distribue des couvertures, ce sont des temps immobiles. Chacun est solitaire depuis l'éclipse, le solitaire fait d'ailleurs quelques voyages, ouvre une porte, sort, entre. Ça bouge.

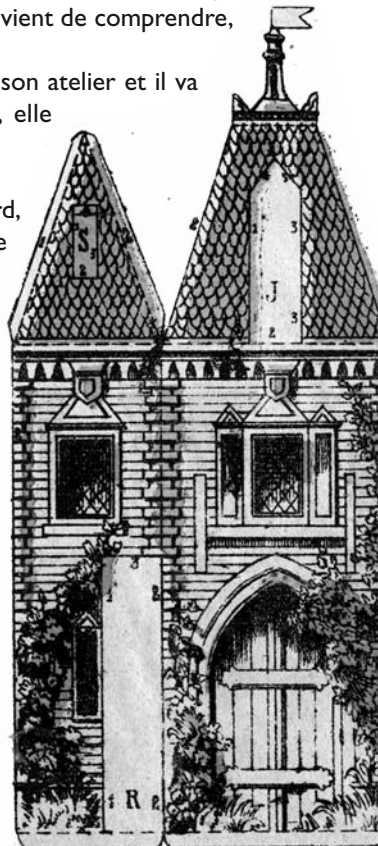
semaine 40 par l'enfer ton nom est répandu (chant XXVI)
il faut se souvenir de l'argument et s'occuper de ses peaux mortes.

Il frotte ses pieds, surtout entre les orteils avec la peau du citron et insiste bien.

Ça ne viendrait à l'idée de personne mais certains s'ennuient en haut du mât, il y pense sérieusement, même si le mât en question est sans doute sacré.

Beth, pendant ce temps ne meurre pas encore tout à fait, il s'en faut de peu car elle ne rencontre pas son maître, son Pygmalion. Elle vient de comprendre, un nom ne suffit pas peut-être. Mais l'artiste est enfermé dans son atelier et il va mal. Mais l'œuvre est dehors, elle erre et aussi va mal. Et les semaines passent. Dans une touche jaune de Vuillard, l'abeille s'écrase. Elle se fracasse la gueule en silence et personne ne bronche, il faut dire que ça tombe le jour de la galaxie cannibale. Et l'autre avec ses peaux mortes, vraiment !

semaine 42 les tourments vont peut-être prendre fin. Temps morts : parce que tu continues à vivre, obligé, t'es

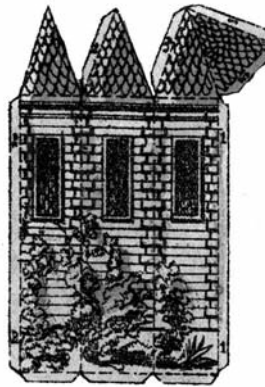
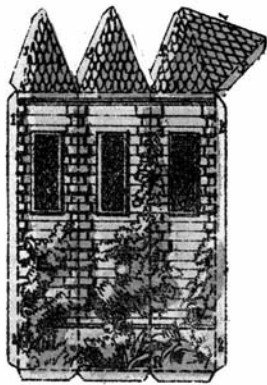


un putain de bébé. Temps prisonniers.

En bas de la rue, un peu plus loin il y a cet autre atelier où Nora pose avant de rentrer sagement chez elle et ça c'est de l'autobiographie. C'est là qu'elles se rencontrent et font, sans le savoir, le point. Non pas sur leur vie, ni sur les hommes oui le monde. Non pas sur la fin de la tyrannie, ou celle du monde par la même occasion. Elles savent maintenant comme nous que ah oui ma brave dame, que la chute de l'une. Oui.

Elles ne parlent pas de peinture non plus. Étrange, j'aurais pourtant parié là-dessus. Dommage, car elles pourraient si elles savaient. Juste, elles se croisent, se voient, se parlent et aucune ne connaît Johan. Ni Gilles. Ni Oz. Ah bon? bah oui, il a été effacé.

Voilà encore elles se quittent. Quelle occasion manquée ! À force d'ouvrir une porte.

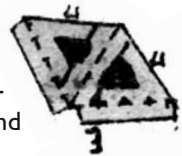


alors.

Gouffre et chimères, ouvrir une porte, help. Il court vers la veuve qui n'a plus rien à distribuer (il fait une chaleur à mourir depuis que, enfin, vous savez, le soleil la lune la galaxie et tout ça) et l'interroge. Ce n'est pas une Pythie mais bon il fait avec ce qu'on a et ce n'est pas l'Aretin qui lui répondra.

Il, enfin lui, c'est Johan vous le saviez. Jusqu'ici il pensait être resté tout ce temps dans l'atelier. Mais non il était dans l'odeur et le cul éclatant. Où les pas le mènent, une pierre.

La pierre quittera la terre pour toujours, là, il s'évanouit car il comprend que.



À ce moment, revenons un peu en arrière, car tout compte fait Beth et Nora ont quand même parlé. Ça peut changer tout le reste. Les vies sont influencées par le verre de Galilée et ce repli n'a rien d'une passade, car Jésus revient, il est en forme et passe à l'attaque.

Ces histoires de pissotières, de nuit/jour et de voyage intérieur le laissent vraiment perplexe.

Le Messie (mais il n'aime pas qu'on l'appelle comme ça) pense, il y pense vraiment longtemps et fort. Pendant ce temps Johan jouit, ça lui laisse pas mal de temps. Au bout de cette période d'intense réflexion et d'intense jouissance, Jésus décide que après tout et se désintéresse de l'histoire. Après, on ne le revoit pas.

Quelques artistes qui refusent d'être nommés lancent des appels mais c'est un peu tard. La jeune fille se prostitue en blanc maintenant.

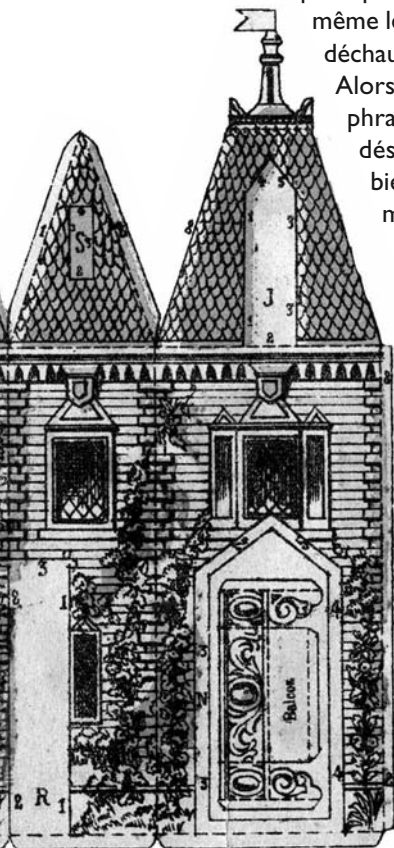
semaine 43

j'ai parlé des voyeurs? Autour de la pissotière préférée, juste sous le viaduc, dans l'après-midi dans l'odeur. Les voyeurs, sympathiques avec toutes leurs dents même les plus fausses, les plus cariées, déchaussées.

Alors du graffiti, naît le rythme. La phrase et le roman. Les mouches désertent l'atelier, je vous l'avais bien dit que tout allait s'arranger, mais si.

Pas d'histoire d'amour ici, tant pis pour galatée.

La joue collée contre la mosaïque (soignée), les poils crissants sans fin, une bite dans le cul (ou peut-être deux, sombre à l'intérieur et dehors éclatant) il laisse courir les réminiscences, lui aussi est éclatant et se demande s'il ne serait pas un peu pd par hasard. Merde



semaine 44

l'atelier est plein comme un oeuf, Johan est soudain couché nu une toile poisseuse sur le sexe, meurtri, il bouge lentement (frotte-frotte) ça soulage à peine.

C'est un peu triste de le voir comme ça, mais il n'y a personne, même les éléphants sont morts.

Personne ne se souvient d'eux, c'était écrit.
Beth se tranche la gorge vers le printemps. Elle cède sous la voûte des voix, puis c'est le silence.
Il ne reste plus tellement de personnes mais les morts reviennent, alors!
Les plantes, les abeilles, les mouches, beaucoup d'insectes. Des inconnus. Des petits trous dans les murs de Johan, de petits vers montrent leur petites têtes et Johan souffre. Une petite abeille sur un fond vert, éclatants.
Va-il remplacer Jésus au pied levé? certains le pensent. Il dit que non.

semaine 45

Gilles qui n'est pas mort passe à l'atelier et voit. Il est accompagné de Nora et elle voit. Pour l'ouïe, il l'ont perdue donc ils ne perçoivent pas toute l'ironie de ce qui se passe. D'autres auraient vu autre chose là, dans cette situation et ça change tout. Johan se veut le centre du monde et il l'est, avec ses petites misères, ses questions insolubles, il est chiant.

Vuillard passe aussi il parle d'une abeille coincée dans une de ses toiles et on le croit fou. On a raison car depuis le temps elle doit être morte cette bête. À cause de ça toute une gamme de sa palette lui est désormais interdite, ça va manquer. C'est intolérable ! En 1892 déjà !
Nora se libère et ainsi achève la métamorphose promise. Nora = Beth = la lettre

L'atelier dans les éclats de bois. Il pense aux autres artistes désespérés dans leur atelier aux Nora prisonnières, alors il se lève et crie et peint. L'oeuvre est laide mais elle est là, elle prend toute la place du monde, se substitue au monde, une envolée de mouches. Le ciel s'ouvre encore pour laisser passer la voix.
Gilles et Johan partagent alors l'atelier et parfois peignent à deux, crient à deux. Ils sont deux.



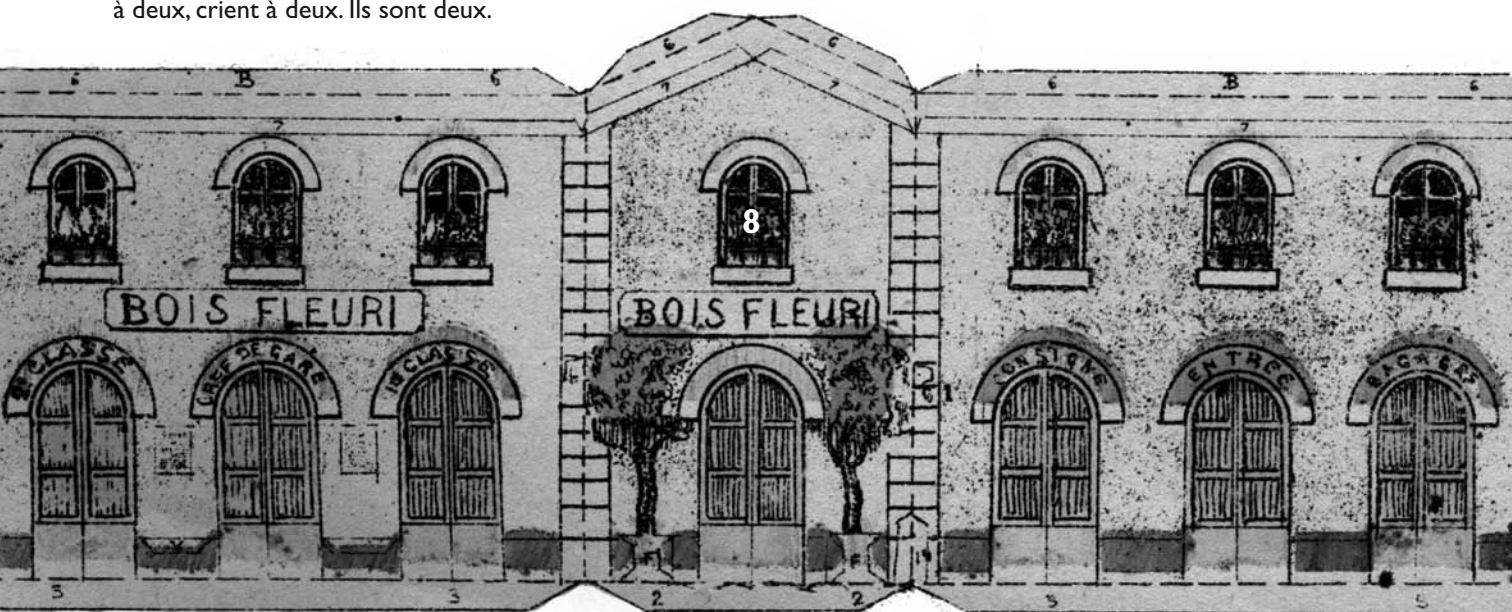
À ce moment même si Jésus revenait, ça ne ferait pas grand-chose. Ça ne prendrait pas. Nora est là, dans l'ombre du tableau, presque mêlée aux autres couleurs, presque effacée. Elle a un mari, n'en parlons pas. Elle a des jambes aussi, alors elle vient. Dans l'atelier. Où Johan souffre (mais un peu moins cependant).

Quand le Phénix et Sa Majesté le roi du monde, se sentent concernés ils décernent une médaille en à Johan pour toute son oeuvre disparue à venir. Ils discernent chez lui un talent pour l'éclat des pissotières, du monde. Un jour sa joue brûlante se cognera contre son propre tableau. C'est froid et il ne voudra plus, il ne veut déjà plus. Une femme au corsage bleu l'attend. La porte entrebâillée, elle dort à Avignon où quelques insectes disposent des fleurs y vont y déposent.

Dans le compartiment du bas, un enfant congelé regarde, les yeux morts de l'enfant congelé et regarder. Plus loin Gilles qui bande sur le carrelage. Ce sont les temps nouveaux. Le Phénix a beaucoup à faire pour réchauffer tout ce beau monde. Les imprimés à fleurs, les châles courent dans l'oeuvre de Gilles maintenant. Des baignoires ensanglantées, va, badigeonne celle de Johan qui meurt peu après. Gilles peint et ça l'aide de savoir que c'est vraiment vrai. Que lui aussi donc.

* certains noms ont été changés afin de préserver l'intimité des artistes. Les artistes vivants seront donc remplacés par des artistes morts, comme le veut la tradition, dans l'appréciation d'une proximité dont l'auteur sera seul juge.

** abeille = guêpe = mouche, bref des insectes



La prédelle des grégoires



par
L.L. de Mars

Un jour, submergé par le flot des affaires séculières qui, souvent, exigent un tribut de dévouement auquel nous ne sommes assurément pas obligés, je me retirai dans un secret asile, ami de la mélancolie, où il m'était loisible de faire éclater ostensiblement les déplaisirs que me causaient mes occupations et de me représenter en masse, et tout à mon aise, mes divers sujets de douleur. J'étais là, plongé dans une amère affliction et dans un profond silence, lorsque survint mon bien-aimé fils, le diacre Pierre, qui m'est uni par les liens d'une tendre amitié dès l'aurore de la jeunesse, et qui seconde puissamment mon zèle dans l'étude de la parole sainte.

La voix parvient de l'espèce de langue verte et brune que font avec la rocaille les deux herses qui moussent, fleurissent, tiquètent, mo uchent l'horizon (Pierre lentement se dégagera de la perspective pastorale, les mouvements des lèvres viendront clapoter devant les yeux comme la voix clapotait aux oreilles)

Mon Dieu donnez-moi le courage de me diviser, de diviser mon travail en étapes et de ne pas vouloir d'emblée envahir tout mon but. Je n'aurai pas assez de force pour m'emparer de moins que ce que je peux embrasser dans une journée, même si tous, autour de moi, me paraissent trop lents pour me suivre. Et pourtant, je suis entouré d'obstacles de chair, de voix qui grondent contre moi, et comment pourrais-je être certain d'aller jusqu'à mon terme ? Il faut donc que je sifflotte sur la voie, que j'aie le train de mes tempes gonflées et rougies par l'angoisse de mourir, comme si de rien n'était, comme s'il n'était pas important d'achever mon travail, comme si chaque étape, par un agencement subtil de petites gratifications, contenait déjà là l'indemnisation de leur fin. Je suis mort de peur, mais je sais que si à ces gens je laisse paraître quoi que ce soit, ce sera bien pire encore : ceux qui m'entourent se sentiront encouragés à m'accabler encore plus.

Ils ne voient déjà pas le moindre intérêt à mes actions, je ne dois pas leur laisser la possibilité de les entraver par un mouvement qui affaiblirait devant eux la clarté volontaire par laquelle je vais à mon rythme.

**I. Comment oses-tu aller là où n'osent même pas aller tes maîtres ?
Parce que là-bas, ils ont leurs maîtres qui ne me connaissent pas.**

Pierre : Je me sens farineux comme Basalù le valdésien émietté à chaque rencontre, Grégoire. Je m'émiette moi-aussi parce que j'en sais moins dire encore que j'en sais savoir à chaque fois que je dois parler ; je dois me défendre et je n'ai que des miettes dans la bouche qui me font douter d'avoir a) une langue, b) des idées précises dans cette caboche pulvérisée et c) une simple position devant quoique ce soit. Si je ne sais pas parler, moi, si je bégaye, est-ce au fond parce que je suis sans rien d'assuré ? Que je crois savoir comme un mioche ? Comme Basalù le valdésien je ne rencontre que des langues plus habiles que la mienne à me faire douter de tout ; jusqu'à l'idée que je viens de naître, que je m'ébouriffe à la pensée comme un oisillon stupide, piaillant de préjugés dans la chambre d'écho à peine fendue de son oeuf. Pourtant j'ai des idées, Grégoire, j'ai des convictions. Et comme Basalù le valdésien, à force de plier devant l'habileté des rhéteurs, je vais finir par leur passer dessus la tête : tu vois, Grégoire, tu vois ces deux sacs dans chaque paupière qui me rougissent les yeux ? Je vais m'en délester. Cette flaque rosée globulaire où flotte ma pupille stupide, c'est l'humiliation d'être l'idiot de service. Je vais traverser zébrer l'air au-dessus d'eux, ne plus m'émettre, je vais simplement aller trop loin. C'est où ? C'est une zone du langage où ils ne me rejoindront pas, une zone de la pensée dont l'excès les tiendra à la distance suffisante pour que j'y nage à nouveau tranquille, sans balbutiement, sans contradiction, seul. Comme Basalù le valdésien, je vais franchir la ligne pour ne plus avoir de compte à rendre sur mes bredouillements. Mais lui, Basalù le valdésien, il ne savait pas ce qu'il était en train de faire. Il allait d'une étape à l'autre, devenant radical d'un pas mou : l'heure extrême en secondes insensibles. Moi je vais tout lâcher en toute conscience, et ça m'effraie.

Grégoire. Basalù ?

Pierre. le valdésien.

Basalù.

Non ?

Grégoire. je vois pas.

Pierre. tant pis. Enfin non, pas tant pis. C'est important : Basalù s'accula à l'incrédulité, il était pris dans quelque

A

A

A

A

A

A

A

A

A

A

chose... Je crois qu'il a, il a pris le pas d'une pédagogie graduelle, il a marché le long d'une ligne dubitative à son train, sur le bas-côté, et je crois qu'il n'a pas pu s'arrêter parce que ce n'était plus possible ; peut-être était-il, comme moi, un bœuf stupide, ou peut-être que c'est exactement le contraire, peut-être était-il beaucoup plus fin que tous ses maîtres qui, rhéteurs, ne croyaient pas autant que lui à la puissance de leur objet de dépassement ; c'était un bon exemple de mon train à moi, Basalù, du train actuel de ma marche. Mais pas vers l'incrédulité, ne va pas croire ça. Du moins pas celle de Basalù pour qui Dieu s'était dissout dans les mêmes eaux que ses petites habitudes catholiques. Enfin un peu, fatalement, disons que je ne sais pas ce que je perdrai exactement si j'insiste à taper inlassablement sur le même clou des Évangiles... Mais c'est pas ce que tu pourrais croire, même si, forcément ça rejoint. Non, tant pis, j'avais dit tant pis, mais plus j'explique pire c'est alors tant pis, oui.

Grégoire. mais la ligne générale, ça va aller, Pierre, on se connaît assez. Ne t'inquiète pas. Calme-toi. C'est quoi, la ligne que tu te vois franchir, là ?

Pierre. je vais d'abord te poser une question, si tu veux bien : qu'est-ce que tu as vu, exactement, sur l'autel ?

Grégoire. tu évites la question. C'est une façon d'y revenir, ou quoi ?

Pierre. Je ne sais pas, je vais essayer quelque chose. Si je te dis de but en blanc ce qui me tracasse, tu vas... Bon... Laisse. Dis-moi : ce que tu as vu, exactement. Tu peux me dire ce que c'est ?

Grégoire. Tu veux les détails de l'apparition ou tu veux savoir quelle substance je lui accorde ?

Pierre. Je veux savoir si tu sais la nature de cette apparition.

Grégoire. Elle est multiple. J'ai vu le Christ, mais vous l'avez tous vu pareillement, vous avez vu le sang jaillir

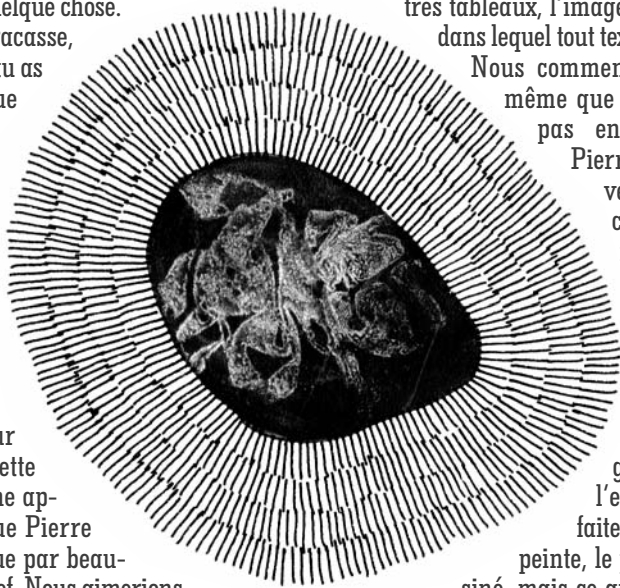
C'est le moment d'arrêter un texte sur son objet véritable, notamment sur cette image 1 ; difficile de se satisfaire d'une approximation. Comme Grégoire sait que Pierre était présent, que l'apparition a été vue par beaucoup de monde, il sera approximatif, bref. Nous aimerions, nous qui naissons six siècles après celui qui rendit légendaire un peu de la poussière d'une image effacée déjà par neuf autres siècles lignés de renversements, une description plus minutieuse. À ce détail près : la question même d'une précision de notre description est le noeud des angoisses que, pour l'instant, Pierre peine à formuler. Nous

allons faire l'épreuve de leur cause, peut-être même une certaine corde vibrera-t-elle en sympathie avec une certaine autre corde, une corde de Pierre prise au moment de sa colère, par exemple, dans sa gorge, résonnant avec une corde dans notre poitrine ; et peut-être nous trouverons-nous, nous aussi, dans l'expectative. Le sentiment de mystère est momentané, il n'y a pas de raison de s'inquiéter, il va être rapidement balayé : vous la connaissez déjà, cette image, du moins en tant qu'image. Peut-être fugitivement, peut-être comme un contour fugace et flou dans la course d'un musée, dans un livre, peut-être dans le demi-monde sans fond des images que le sens attend, ou dans celui des images placées rapidement dans le brouillard illimité des imageries, ou celui des images reléguées un peu trop rapidement parmi les monstres perdus : les parois coulissantes du monde du regard. Dans une telle mesure, Vishnu ou une icône grecque, c'est égal. Mais peut-être vous est-elle familière ? ; et dans ce cas vous savez qu'elle est complètement une image, vous savez que sa précision va nous acculer à perdre le texte pour que ricochent inlassablement les éléments qui la composent : comme il ne sera pas possible d'être satisfait par une relation d'équivalence entre un texte et une image, alors chaque image sera l'étalon des autres

images, chaque tableau vérifiera les autres tableaux, l'image sera le texte réel dans lequel tout texte se sera dissout.

Nous commençons déjà, alors même que la question n'est pas encore posée par Pierre, à approcher le vertige de la fidélité chrétienne. Il ne fallait pas commencer, dirons-nous, la première image et c'était foutu, toutes les autres se sont engouffrées par l'entaille qu'avait faite la première épine peinte, le premier clou desiné, mais ce qui a été fait peut-être défait, il suffit de ne plus regarder. Ce serait une erreur de croire ça. Nous perdriions la vérité chrétienne, tout simplement. Ceci est l'hypothèse de Pierre. C'est ce qui l'affolle.

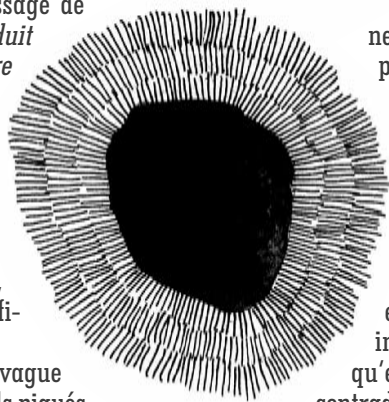
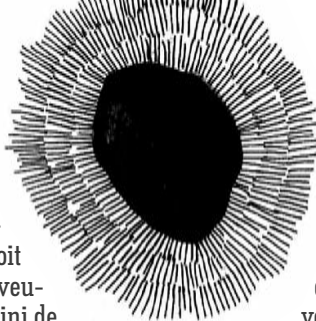
Voici l'apparation, telle qu'on la voit ce jour-là, au-dessus de l'autel, d'un prototype. Grégoire donne la messe.



« Certains frères, brûlants d'ardeur pour la sainte Parole, ont commencé de répandre ce que j'avais dit avant que je n'aie pu le réviser en détail, comme je me l'étais proposé. Je serais en droit de comparer ces empressés à des faméliques qui veulent se jeter sur la nourriture avant qu'elle n'ait fini de cuire. Or, en expliquant le passage de l'Écriture qui dit : *Jésus fut conduit au désert par l'Esprit pour y être tenté par le diable* (Mt 4, 1), j'ai commencé par laisser planer quelques hésitations, mais ce doute, je l'ai ensuite corrigé par une remarque pleine d'assurance. »

Il suffit de peu de chose pour que, ce jour-ci plutôt que celui-là, un fidèle commence à douter.

I Grégoire, agenouillé dans une vague de manteaux lourds, des brocards piqués, des étoiles nattées de fleurs, amples pétales de petits pétales, fait une mer dévote de corps et de tissus avec les autres fidèles, au pied de l'autel. Il présente l'ostie de ses mains nues. Il la tend comme chair réelle, ce qui, pour lui, ne fait pas l'ombre d'un doute. Nous ne sommes pas liés, comme il l'est, à un certain ordre des choses parce que nous regardons l'image telle qu'elle surgit devant nous, c'est à dire épanouie sur le terreau de ce texte-là : « Il n'y a qu'une seule Église universelle des fidèles, hors de laquelle nul n'est absolument sauvé, et dans laquelle Jésus-Christ est le prêtre et la victime, dont le corps et le sang sont véritablement dans le sacrement de l'autel sous les espèces du pain et du vin ; le pain étant transsubstantié au corps de Jésus-Christ, et le vin en son sang, par la puissance divine ; afin que, pour rendre le mystère de l'unité parfait, nous recevions du sien ce qu'il a reçu du nôtre. » Un des fidèles peine à entendre un cœur battre dans la membrane de pain azyme, il veut bien les symboles, il veut bien la présence mystique, l'effet, l'image, mais la transsubstantiation, ce jour-là, ça ne prend pas ; un vacillement léger aura suffi pour que la question puisse, par exemple, être soumise au siècle : et si ce jour-là, ça ne fonctionnait pas, tout simplement ? Qu'allaient-ils tous consommer ? Quelque chose se déchire au-dessus de l'autel, fait de l'épaisseur à peine du jour un rideau. L'air devient une gelée tremblante, il se fige, se colore. Une tache centrale, qui promet une figure humaine ; tout autour, comme une pentecôte de signes pour l'instant indistincts frappe l'air, dépose des touches en corolles. Au centre de l'apparition,



10-11

le Christ, coupé à mi-corps par le coffre de l'autel, surgit comme de son propre tombeau. Voilà qui fera déjà un motif saisissant à peindre ; deux anges pour le soutenir et voici votre Bellini. Mais il est étendu au regard, certaines des ocelles légères deviennent lisibles autour de lui : couronne d'épines, poignée de trois clous, tenailles, échelle. Le christ écarte les bords de sa plaie ; le calice bouillonne, se remplit. Mais il n'est, Lui, l'Homme de Douleur, dans cette apparition, qu'un des traits composant son propre visage. Ce par quoi, sans doute, il établit une forme de relation plus puissante que l'essai des instruments de la Passion dont il est le centre. Cette relation tient la dynamique invisible des substances entre elles, telles qu'elles s'appartiennent et se distinguent sans contradiction. Elles *pensent*. Tentons de trouver un mouvement simple du regard : tout d'abord, la réponse brutale au doute du fidèle est un pressoir mystique, serré, tenu tout entier entre deux ourlets de chair blessée. Un pas en arrière, vous serrez votre Christ de pitié sur son socle de pierre froide. Un autre pas, *l'arma christi* est composée, enfin, et rend confus les paradigmes d'une image : une action danse avec un attribut danse avec un instrument danse avec un opérateur historique.

Crachat, nard, marteau, deniers.

Encore un pas en arrière, Grégoire relève la tête vers l'autel sans lâcher l'ostie malgré sa violente surprise, une nappe sonore envahit la foule des fidèles tétanisés par l'apparition. La messe miraculeuse, désormais déployée, autorise à reculer, et reculer encore, évidemment, maintenant que nous l'avons bien vue.

Pierre. Nous l'avons tous vu.

Grégoire. Hé bien peut-être que nous tenons quelque chose de plus important qu'un brave miracle pour réparer un fidèle abîmé... Il faudrait essayer de voir, dans cette apothicaire de signes telle qu'elle s'évertue à dissiper l'unité de la Passion, ce qui feint d'en épuiser les articulations, les moments, les figures... ce qui feint de nous attacher à la Lettre, pour mieux nous en détacher. Voir en quoi ce règlement particulier instruit l'image de ce qui fait sa nature exégétique. S'il s'agissait par exemple d'y impliquer un peintre comme double cause efficiente, lui-aussi, du

sens, au même titre que nous voulons voir une double cause efficiente aux Évangiles pour trouver notre place devant eux ?

Pierre. Explique, Grégoire.

Grégoire. Si son Ciboire de peinture est tenu par sa main de peintre, moulé par elle, sans se perdre comme réceptacle de notre Saint Sang, si tout clou qu'il est le clou du peintre le rend aussi présent, lui, qu'il vise à nous faire pénétrer par notre propre tête de métal la Chair de notre Sauveur, est-ce que ce n'est pas une invitation à prendre le large vers l'image ? À y verser aussi la géométrie de cette dualité que connaissent les lecteurs ?

Pierre. Explique, Grégoire.

Grégoire. , la double cause efficiente du texte saint, Dieu et le scripteur, Pierre. Tu peux y voir la catalyse du mystère pour ceux qui ne sont pas inspirés : il leur faut un départ d'incompréhension pour aller chercher le fond du mystère, c'est une opération de change nécessaire ; il manque d'être Dieu à celui qui est inspiré et il manque d'être inspiré à celui qui lit.

Par le mystère du Verbe Incarné, tandis que nous connaissons Dieu sous une forme invisible, nous sommes enlevés dans l'amour des choses invisibles.

Cette déclaration de Grégoire éclaire la tendresse que les scolastiques auront pour lui. *nec fides habet meritum, cui humana ratio praeber experimentum*, ce qui pourrait se traduire par : elle n'est d'aucun mérite la foi dont la raison humaine fait la preuve par l'expérience. Voilà une sentence qui nous permet, à notre tour, un pas en arrière, du texte ici fait comme au dedans de l'image : par le commentaire nous entamons à notre tour la conversion. Ainsi, nous nous retrouverons au chapitre suivant dans un état troublé du texte par une présence toujours possible d'un texte ricoché, lui-même ouverture d'un mouvement continu. Tentons quelque chose de ce genre par la rédaction d'un commentaire, et voyons où ça nous conduit. Voyons ce mouvement réglé et enfantin comme la course d'une tortue figurale et d'un lièvre rhétorique :

Si le concile de Latran IV doit mais surtout peut littéraliser l'eucharistie, c'est peut-être, nous dit Jean Wirth, parce que la nature a trouvé sa régulation dans la rencontre du monde chrétien avec celui d'Aristote : l'opposition entre visible et invisible superposée à celle de vrai et de faux est la seule à tenir tant que Aristote ne s'est pas redéployé dans le savoir. La diffusion des règles et, surtout, de la notion de *loi de la nature* imposant le retour continu de ces règles, préserve d'avoir recours sans cesse au visible pour s'assurer qu'une chose

est : c'est la connaissance qui permet le retour de la notion d'invisible et permet d'établir, en contrepoint au naturel, la question du sur-naturel comme pensable. Sans Loi de la Nature, en elle tout est miracle. La division du monde vient, alors, de changer. Pour Grégoire, la foi précisément consiste à croire dans les choses invisibles. Verbe croire comme verbe de l'invisible tenace questionnant la règle, il est l'irrésolution vive et aérienne du verbe penser.

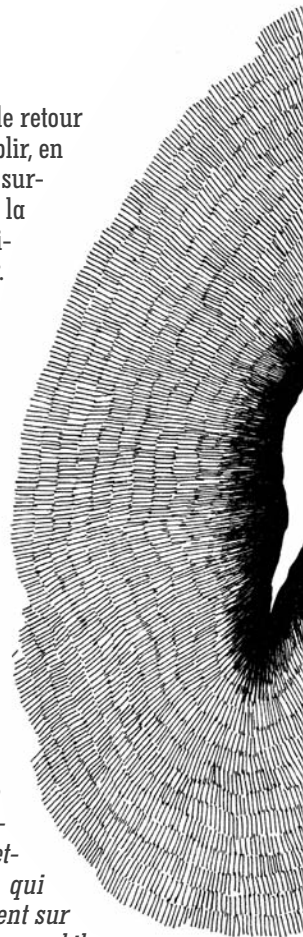
II. Il daigna mourir devant les superbes, et devant les humbles, daigna ressusciter.

La sagesse telle qu'elle se manifeste en sagesse du monde, a-t-elle quoi que ce soit à voir avec un bréviaire ? Une feuille est-elle le signe précis d'un verbe, un singe d'un épithète, le glissement des bulles au fond d'une fissure battue par la mer est-elle la façon précise dont notre créateur prononce la lettre L ? Non bien sûr, et pourtant qui mettrait en doute que nos yeux se posent sur l'effet du créateur en toute son étendue quand ils se posent sur la créature ?

« Voyez, seigneur mon Dieu, voyez avec votre habituelle patience, comme les fils des hommes observent exactement les conventions des lettres et des syllabes qu'ils ont héritées de leurs devanciers, et comme ils négligent les pactes imprescriptibles du Salut Éternel qu'ils ont reçu de Vous ! Cela est si vrai que celui qui connaît ou enseigne cette vieille convention des sons, s'il vient à prononcer le mot « homme » sans aspiration à la première syllabe, il déplaît plus qu'en nourrissant, contrairement à vos lois, de la haine pour un homme, lui qui est aussi un homme. »

12-13

Qu'est-ce que c'est que cette carte de merde, Pierre ? On n'y comprend que dalle, c'est quoi tous ces noms ? devant Grégoire, une grille strictement régulière, marquée à chaque intersection d'un sigle suivi de sa solution, sans aucun autre point de repère. Il désespère de retrouver le chemin du Mont Cassin où il voulait emmener Pierre pour le distraire un peu de l'éternelle promenade dans les jardin du monastère. 4SQ - Four Square, ABC -



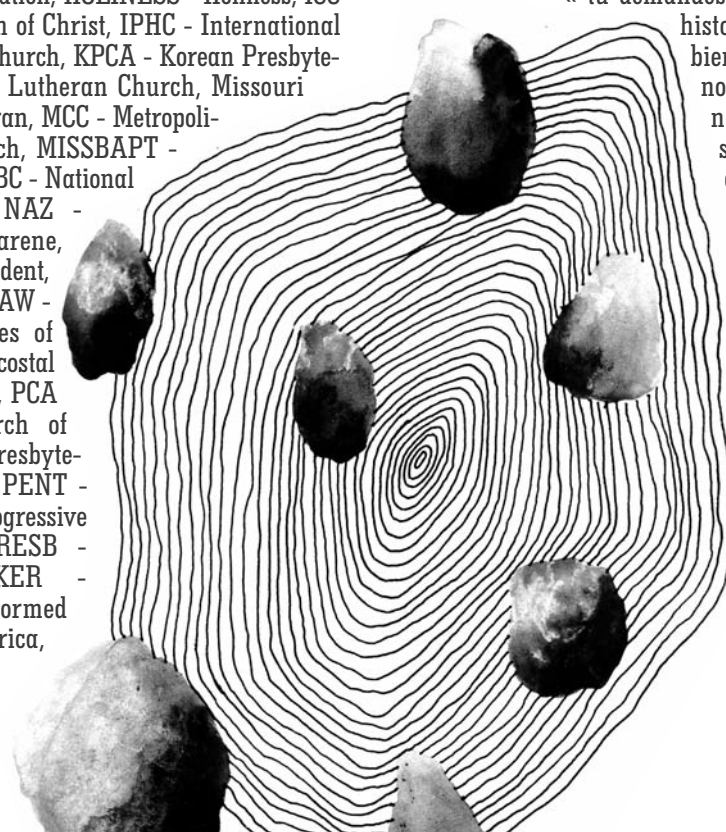


American Baptist, ABC/NBC
NBC/ABC - Dually aligned American Baptist and National Baptist, AG - Assemblies of God, AME - African Methodist Episcopal, ANGLICAN - Anglican, ARC - Alliance of Reformed Churches, BGC - Baptist General Conference, BAPT - Baptist, BBF - Bible Baptist Fellowship, BRETHREN - Brethren, CAL - Calvary Churches, CBF - Cooperative Baptist Fellowship, CCCC - Conservative Congregational Christian Conference, Christian - Independent Christian Churches or unspecified, CMA - Christian & Missionary Alliance, CME - Christian Methodist Episcopal, COC - Church of Christ, COG - Church of God, Cleveland, COGA - Church of God, Anderson, COGIC - Church of God in Christ, CONGREG - Congregationalist, CRC - Christian Reformed Church, DOC - Disciples of Christ, EC - Evangelical Covenant, EPIS - Episcopal, EF - Evangelical Free, ELCA - Evangelical Lutheran Church in America, EPC - Evangelical Presbyterian Church, EVAN - Evangelical, FCA - Fellowship of Christian Assemblies, GBA - General Baptist Association, HOLINESS - Holiness, ICC - International Church of Christ, IPHC - International Pentecostal Holiness Church, KPCA - Korean Presbyterian Church, LCMS - Lutheran Church, Missouri Synod, LUTH - Lutheran, MCC - Metropolitan Community Church, MISSBAPT - Missionary Baptist, NBC - National Baptist Convention, NAZ - Church of the Nazarene, NONDENOM - Independent, Nondenominational, PAW - Pentecostal Assemblies of the World, PAC - Pentecostal Assemblies of Canada, PCA - Presbyterian Church of America, PCUSA - Presbyterian Church, U.S.A., PENT - Pentecostal, PNB - Progressive National Baptist, PRESB - Presbyterian, QUAKER - Quaker, RCA - Reformed Church in America,

RELSKI - Religious Science, SA - Salvation Army, SDA - Seventh-day Adventist, SBC - Southern Baptist Convention, UMC - United Methodist Church, UCC - United Church of Christ, UPCI - United Pentecostal Church International, UNITY - Unity, UNK - Unknown, UPC - United Pentecostal Church, VINE - Vineyard, WELS - Wisconsin Evangelical Lutheran Synod & WES - Wesleyan. *Il semblerait que l'Antique Ennemi soit devenu cartographe, je nous vois assez mal barrés si on s'engage dans cette voie-là, tu ne crois pas ? Laissons-nous plutôt porter par le fil, après tout, il fait doux tiède et c'est lundi, c'est rien de spécial à faire aujourd'hui on s'en fout des cartes et des projets. D'accord mon Pierrot ?*

C'est un fil que Grégoire et Pierre ont emprunté pour marcher ; ils ne le prennent pas pour une ligne précise à suivre, mais ils la suivent, c'est un chemin qui leur était inaperçu jusqu'ici (marchant pour se dégourdir et incapables d'arrêter pour autant leur conversation, ils se sont surpris à la poursuivre dans la marche. Même, ils scandent leurs paroles, dansent, Pierre aura quelque chose de très précis à dire sur le tempo de cette danse) ; ils l'ignorent, mais ce fil pythagoricien est tremblant. Ce qu'ils ont pris pour une promenade possible - avec des mésanges, des peupliers, de la terre jaune, une étendue de plomb au-dessus d'eux faiblement peignée de cirrus filaires, des cailloux, une garde d'herbes piétinées etc. - est également un fil du temps. Ils n'en savent rien, mais ils y sont aussi proches de Benoît - Grégoire répondit à Pierre

« tu demandes toujours les mêmes histoires, mais je veux bien » et lui raconta à nouveau comment Benoît put lire des pensées d'orgueil dans le cœur d'un pécheur - que de Descartes, Augustin, Erasme, Dolet, Jérôme, Basalù et vous-mêmes. Ils se promèneront bien plus loin que ça encore. Ce fil est également le mouvement qui invente le monde : ils commencent, au gré de la conversation, à penser imprudem-



ment. Penser sans prudence pour avancer plus profondément encore qu'à leur habitude est un héritage dont ils ne soupçonnent pas encore la source rabbinique, mais qu'ils viennent de traverser après un virage imperceptible, derrière un bosquet coloré. Le fil s'élève au-dessus du sol, il se tord comme une couleuvre brûlée, mais c'est trop tard : désormais, ils ne s'apercevront plus de ses métamorphoses car il s'est épaissi à la hauteur d'un homme. Ils y circulent. Grégoire dit « avec le cœur devant la guerre », Pierre répète d'abord à voix haute « avec le cœur devant la guerre » cherche la guerre, répète plusieurs fois en silence et trouve la guerre. Il tremble, trouve la guerre, tremble encore plus malgré le cœur. Il demande à Grégoire s'il écrira de la même manière au XIIe siècle, au XVIIe, Grégoire répond qu'il l'ignore, mais que désormais la question est posée. La question venait d'un segment de fil pas encore traversé, mais dont l'aspérité faisait au sol une montagne proche.

Grégoire. Bon, tu imagines, Pierre, c'est un oiseau volant autour du visage de saint Benoît, un vol incontrôlé, imprévisible, des zébrures furtives qui cisailent l'air autour de lui. Imagine que ce vol est un arpenteur fou, incapable de se décider sur la mesure à prendre du visage de Benoît.

Pierre. Dieu est-il comptable de ces vols ?

Grégoire. Comptable des mouvements ?

Pierre. Oui, de toutes les parties du vol, des virages, de leur durée, etc ? Est-ce que la clarté du récit est en toutes ses parties ? Pour être le vrai récit, doit-il être vrai dès qu'un signe est posé sur le papier ? Vrai dans le signe ? La nécessité fait-elle l'articulation de la vérité ? Si c'est le cas, Grégoire, une écriture véritable ressemble à quoi ?

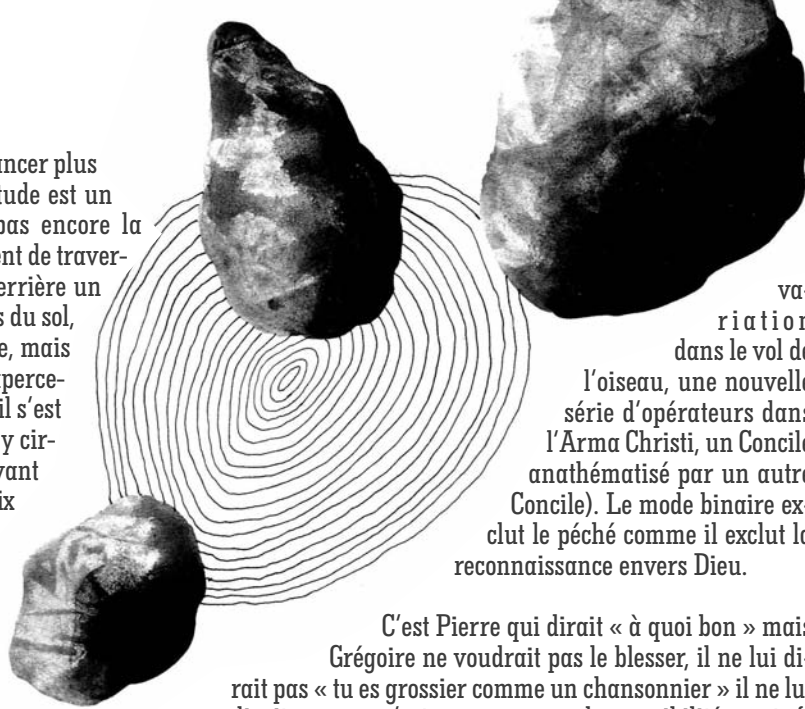
Grégoire se trompe, il va répondre à côté ; il pense que Pierre est troublé par la question d'Averroes. Il cherche à tirer le récit fantastique qu'ils composent tous les deux dans une chute d'atomes sans violence ; Pierre espère sans doute, pense-t-il, l'entraîner dans la bizarrerie providentielle des rencontres improbables, sinon à quoi bon ces questions ? Alors que Pierre, vous l'avez déjà compris, achoppe sur la Lettre, se trouble de ne pas trouver la Lettre chrétienne.

La catégorie du probable s'impose comme une catégorie supplémentaire au vrai et au faux par la notion de providence, de futur contingent (c'est l'endroit où il y a assez de jeu pour y injecter la responsabilité, le libre arbitre, une

variation dans le vol de l'oiseau, une nouvelle série d'opérateurs dans l'Arma Christi, un Concile anathématisé par un autre Concile). Le mode binaire exclut le péché comme il exclut la reconnaissance envers Dieu.

C'est Pierre qui dirait « à quoi bon » mais Grégoire ne voudrait pas le blesser, il ne lui dirait pas « tu es grossier comme un chansonnier » il ne lui dirait pas « ce n'est pas parce que des possibilités sont offertes qu'elles méritent d'être saisies ; un peintre ne sature pas tous ses tableaux de toute sa palette comme un porc malencontreusement traversé par une grâce destinée à un homme », Grégoire aime bien Pierre, mais, là, il le sous-estime une fois de trop. Il répondra donc à côté. Et pourtant, voilà comme les choses peuvent s'arranger de se perdre trop, sans le savoir, il va offrir à Pierre un détour possible, un très long détour pour la question que le hante vraiment, qui n'est pas celle d'Averroes, mais celle de Jérôme : la Vérité pour le chrétien est-elle une grotte ou une traduction juste, un baiser ou une sorite, l'esprit ou la lettre ?

Grégoire. Pierre, je suis... je suis ravi, vraiment, je suis ravi de voir que le vertige des contingents futurs t'attire si précocement. Nous finirons par nous y raccorder (*il ne sait pas à quel point il y sont déjà jusqu'au cou*), j'en suis sûr, tu verras ; juste : imprudemment, d'accord, mais pas impatientement. Tu es toujours impatient, trop. Cet oiseau est le nom — le nom qui n'est pas prononcé par Benoît — du désir charnel. Benoît se garde bien de dire certaines choses, parce que les dire les anime, c'est tout bête. Mais moi... Tu m'excusera ma brutalité, disons que c'est autre chose, bien sûr, mais que c'est là quand même assez terriblement. Le volètement de la bestiole et l'agacement terrible se substituent à l'aiguillon de chair. Je ne sais pas s'il vaut mieux



ou pas, mais Benoît se doute quand même de quelque chose. Les corbeaux l'ont déjà habitué, tellement, à vivre dans les allégories incompréhensibles, forcément, il se méfie tout le temps. Sur un signe de croix, il chasse le merle, mais le désir n'est pas parti, lui. Benoît imaginait les allégories sans reste, il se trompait. Quel est le signe de cet oiseau ? le merle était l'instrument qui cachait le désir, il volait dans d'autres profondeurs. Bon. Saint Benoît s'agite au moins autant que l'oiseau, renverse des objets sur son passage, court partout pour réclamer au merle de l'aide ; il n'est pas habitué, lui, à la conversation des oiseaux. Une confusion pitoyable dans la chambre, beaucoup de bruit. Benoît demande au merle de chanter une chanson pour couvrir le chant du démon. Une femme se dresse devant lui, tente de parler : aucune voix ne sort de sa bouche.

Pierre. alors je te pose une autre question (il se la pose souvent, mais voilà une bonne occasion de

la formuler, Pierre la saisit, ce qui ne l'empêche pas de garder en tête pour la remettre à plus tard celle qui, lancinante, vient battre son front comme une épave agitée. Une spirale d'épaves qui lentement viendront s'entasser autour de la coque, voilà la méthode) : Aristote présente le langage comme une possession de l'homme.

Je ne sais plus si ce sont ses termes, mais il présente le langage comme ça, comme quelque chose qu'on peut, ou pas, posséder.

On peut avoir le langage ; on peut en être dépourvu. À tel point que les humbles en semblent moins pourvus que les superbes. Grégoire, Aristote pense-t-il que la prière des humbles est moins pleine que la prière des superbes ?

Grégoire. Tu as un certain talent pour me mettre dans l'embarras, hein. C'est une vraie question, ça, mon Pierrot, une terrible vraie question. Elle suppose l'anéantissement à l'intérieur de la vie hu-

maine. Si Aristote présente le langage comme une faux dans le jardin des hommes, ne veut-il pas entendre que cette faux fauche tous les jardins, et toutes les faux elles-mêmes ? Que la faux du langage fauche les faux elles-mêmes ? La faux n'est-elle pas prise dans le langage ? Et le faucheur ? Je vais te dire ça autrement, je vois que je ne suis pas clair, tu fronces les sourcils. Une équation fausse est-elle une équation *moins*, de même qu'une équation juste serait-elle une équation *plus* ? Tu vois... Elles se développent toutes les deux, se constituent et apparaissent dans l'espace et le temps d'une même occupation.

La production de l'équation fausse est peut-être pleine d'erreur, insensée, absurde ou dégénérative, mais c'est la totalité de celui qui l'énonce qu'elle occupe, qui est égale à la totalité de l'homme occupé à une équation juste. Le Verbe fait chair permettrait-il l'anéantissement *dans* la vie, comme un de ses moments possibles ? Je ne le pense pas. Il n'y a pas de silence de la chair humaine...

Pierre. L'évangile est-il un texte moins vrai que le texte dont le corps passager de notre Seigneur est le signe ?

Grégoire. L'évangile réécrit ce corps dans la souple fêlure qui en sépare ses quatre occurrences, et c'est l'Esprit du texte et non sa Lettre qui nous y conduit. Nous avons besoin d'un autre territoire, d'une autre métrique, tu comprends, une métrique qui fasse exploser les contours des lettres et la possibilité d'y tenir le texte, car ce qui nous menace, c'est d'y geler la voix de Dieu et de faire de nous les adorateurs d'un tas de parchemins séché et raccorni comme le cadavre d'un oiseau au soleil. Je dois t'avouer — tu gardes ça pour toi, d'accord ? — je dois te dire que nous sommes bien emmerdés avec les Évangiles dès lors que nous les tenons pour des biographies sans reste, achevées absolument : nous avons le devoir de les accorder, comme nous avons le devoir d'accorder, de concilier tout ce qui par nous a été sanctifié. Les tenir pour vrai ne change rien à la nécessité, par leur pluralité même, de les faire vibrer en harmonie, de trouver leur assonance secrète.

C'est comme ça que fonctionne l'église universelle, et il faut apprendre à penser dans cette architecture-là, marcher au cours de ce péristyle-là, aussi difficile soit parfois le chemin qui se tortille entre les apparences inconciliables. Mais si les Évangiles sont les exégèses d'un texte de chair, s'ils sont les commentaires complexes d'un corps verbal qui a disparu et que nous tentons à chaque lecture, à chaque eucharistie, à chaque image, de réingurgiter, alors nous commençons à toucher à quelque chose. Les problèmes de langue, de chronologie, de représentation, tout simplement le fichu problème de l'unité textuelle



à laquelle ne sont pas confronté les juifs, bienheureux d'une certaine manière, eux, de pouvoir compter sur le texte. Le, le problème de l'autorité accordée aux auteurs... C'est qu'il faut les concilier dogmatiquement à l'instant précis où cette autorité est accordée, c'est un impératif car s'ils *peuvent* perdre leur autorité, si elle n'est pas d'éternité, aucune autorité ne saurait être reconnue... Ah, je ne sais plus où j'en étais.

Pierre. On l'a quand même anathématisé, le septième concile, tu vois, on a... c'est assez net quand même, ça : des fois, on a pu reculer. On a reculé. Non ? On a reculé. Même si ce qui a été sanctifié a été sanctifié, des fois quand même, il y a une certaine ductilité qui s'est imposée, nonon a pu reculer ? Les positions violentes, dans tout l'écart de leurs contradictions, elles nous conduisent lentement vers des formulations plus justes, à des interrogations avec lesquelles on va pouvoir avancer tout le temps...

En 754, Constantin Copronyme fit assembler un concile à Constantinople ou plutôt dans un palais vis-à-vis de cette ville, sur la côte d'Asie : trois cent huit évêques s'y rendirent ; et tous, soit par flatterie, soit parce qu'ils pensaient en effet comme l'empereur, dirent anathème à qui-conque adorait les images. Ils ne pouvaient toutefois ignorer que le terme d'adoration se prend en deux manières dans l'Écriture : l'une, qui convient à Dieu seul, l'autre, qui n'est qu'en l'honneur que nous rendons aux amis de Dieu, à cause de lui-même, ou que les hommes se rendent mutuellement, comme lorsque Jacob adora son frère. Entre autres raisons que les évêques iconoclastes rendirent de la condamnation des images, ils alléguèrent dans leur définition de foi, que c'était faire injure aux saints qui vivent avec Dieu, que de les représenter avec une matière morte et mise en oeuvre par des païens, comme s'il n'y eût point eu de chrétiens qui sussent l'art de peindre.

« Je rejette et anathématise de toute mon âme le faux

concile nommé septième, comme contraire à toute la tradition de l'Église, et assemblé par un principe de folie et de démence.»

Grégoire. Un Concile n'est qu'un Concile, Pierre. Ne mélange pas tout. Nous parlons d'autre chose, là, quand même. Oui, il ne fait aucun doute que cette écriture-là peut être déplacée, ce n'est qu'un bref contrat. Mais nos Évangiles, c'est tu peux arrêter ça s'il te plaît ?

Pierre. Quoi, ça ?

Grégoire. Ça, ce petit truc que tu fais avec tes doigts, là, quand je te parle. C'est énervant comme tout.

Pierre. Désolé, c'est nerveux. Je suis vraiment désolé
Grégoire. Il faut que t'arrêtes ça, hein, c'est vraiment déconcertant, je ne peux pas, qu'est-ce que tu fais exactement ?

Pierre. Hein ?

Grégoire. Avec tes doigts, là, sur la table, tu tapotes, tu fais quoi exactement ?

Pierre. Tu va rire mais je t'accompagne, en fait : je dessine dans l'espace... Je, je prends des sortes de notes ; ça rentre mieux comme ça, quand je dessine dans le vide, quand j'écris dans l'air

Grégoire. Bon essaie de te calmer et de rester concentré, j'en étais où ?

Pierre. Je ne sais plus trop, tu parlais de l'impératif de concilier les irrégularités, des lectures, des images. Tiens, Grégoire...

Grégoire. Oui ?

Pierre. Tu m'as dit qu'Augustin a peu de goût pour l'image, qu'il la prend pour un simple.

Grégoire. Oui, enfin, je ne sais pas, je ne sais pas s'il la prend pour un simple, je ne suis pas sûr que les notions de complexe et d'incomplexe l'auraient beaucoup excité, peut-être, je ne sais pas. Je crois qu'il s'en foutait un peu de tout ça... Enfin, il s'en foutait, je dis il s'en foutait... du moins de l'image

dans la relation d'adoration plutôt qu'autre chose, oui, de sa spécificité il devait s'en foutre un peu ; disons qu'elle fait peu de poids devant la puissance de l'invisible. Ça...

Pierre. Mais tu l'aimes, Augustin, Grégoire. Tu n'arrêtes pas de... tu dis toi-même que la foi consiste à croire dans





les choses invisibles ; et tu défends la peinture... Tu défends les images... Tu réfutes Serenus

Grégoire. Serenus est un con

Pierre. Tu fais comment pour te débrouiller de tout ça ?

Grégoire. Il y a la relation générale... Il y a la conciliation des positions carolingiennes — et ils font chier, tu m'excuseras, ils nous emmerdent avec leur mépris de la chair — pardon mon Augustin pardon mais vraiment des fois — parce que cette image-là, si on l'écarte, toutes s'écartent avec elle de la création... la conciliation de ces positions avec la nécessité de penser un bout de chemin dans les conclusions du concile de Nicée. Et elles sont encombrantes, elles-aussi. Je peux te dire qu'elles sont aussi encombrantes que les christologies des iconoclastes dont le Concile nous débarrasse. Ça, on va le payer autant, cher, longtemps... Et puis devant tout ça, il y a moi, il y a toi, et l'image quand on est tout seul comme un grand devant, devant Taddeo di Bartolo, devant Spinello Aretino... tu vois, ça, hé bien, c'est plus du tout un problème d'orthodoxie. Ce n'est même plus du tout un problème de signification. C'est la relation même de toute question, tu comprends, d'une question continuellement posée à l'Esprit de nos évangiles partout où leur Lettre nous manque.

Pierre. D'accord. Ok. Je vais essayer de raccorder tout ça pour avancer, je vais voir ce que j'en comprends vraiment... « Méprisant donc l'étude des lettres, il se mit en quête d'un genre de vie sainte. Aussi se retira-t-il, sagement ignorant et sagement inculte... » c'est texto, on est d'accord, à propos de de Benoît ? Ok... Grégoire, cette façon de renvoyer ... Ces antagonismes violents, cette défiance à l'égard de l'étude... Tu m'arrêtes si je dis une connerie : est-ce que ce truc, qui est présent, avec la même intensité, chez Augustin — son rejet violent des études — et pourtant il y brillait, hein! Les études, il leur devait quand même une bonne partie de son habileté à écrire, une partie de son simple désir de le faire, de sa capacité à articuler clairement des pensées — est-ce qu'on ne touche pas à la source de notre structure, là, de nôtre... de nos deux pôles ? : est-ce que ce n'est pas ça, précisément, qui nous conduit à chaque fois à

évaluer le texte à l'aune supérieure de son Esprit ? De l'Esprit sur la Lettre ? À considérer comme secondaire le vase où mûrissent les saints enseignements fût-il martelé par les saints apôtres eux-mêmes, et son dessin probablement dicté par la voix-même de Dieu ? Est-ce que ce n'est-ce pas ce point de rupture le plus marquant d'avec les Juifs que tu évoquais ?

Grégoire. Hmmmm... tu sais, nous n'avons tout bonnement pas vraiment le choix, Pierre ; ils n'auraient pas valu cher, notre conviction ni notre art de convaincre si

nous nous étions obstinés à être des croyants selon la Lettre, c'était un filet où nous étoufferions. Je t'ai dit : ceux qui suivent dévotement le Seigneur sont par cette dévotion même avec le Seigneur. Je ne peux pas être beaucoup plus clair. Les jugements cachés du Seigneur, ils les connaissent en tant qu'ils sont unis à lui ; en tant qu'ils sont désunis, ils les ignorent. Et comme ils ne pénètrent pas encore parfaitement ses secrets, ils attestent que ses jugements sont incompréhensibles, mais comme ils adhèrent à lui en esprit, et qu'en adhérant soit aux paroles de la Sainte Écriture, soit aux révélations cachées, en tant qu'ils les reçoivent, ils en prennent connaissance : il les ont connues et ils les prononcent.

Pierre. Hé bien toutes ces choses qui tournent obstinément autour de l'incarnation comme mode de connaissance, ne seraient-elles pas celles par lesquelles nous cherchons une autre géométrie, comment dire ? J'ai dit territoire tout-à-l'heure, métrique... Nos propres, nos propres, hé bien ce truc des juifs justement, nos propres *gematria*, notre propre littéralité obstinée... Ne serait-ce pas l'effet de cette nécessité de concilier inlassablement les contradictions issues de notre propre mouvement d'absorption, de sanctification, ce mouvement par lequel nous avons défini notre rapport au temps dans l'universel comme socle de notre foi, ne serait-ce pas ça précisément qui nous pousse à tracer dans le langage et dans l'image les sillons de notre géométrie ? Notre littéralité, elle s'accomplit dans le tissu des relations, voilà ce que je te dis. « ce que l'oeil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, et bien lui nous l'a révélé par son esprit » voilà, tu vois ; voilà ce qu'on lit encore chez Paul, et ça, ça n'arrête pas... On s'en sort jamais... Et Jérôme, tiens, Jérôme déchiré de tenir si loin de lui son Origène, Jérôme le préféré des peintres par son écart même, son espèce de fissure terrible qui travaille jusqu'à ses nuits, qui le fait cuachemarder... Jérôme par son insistance à abandonner tout ce qui pourtant l'a fait

au désert. Jérôme le lettré qui s'arrime à un pauvre caillou. Jérôme la science faite arbre et pierre et retenue de tout, Jérôme la digue de son propre sang... Hé bien nous avons besoin d'une mesure précise pourtant, nous avons besoin nous-aussi de faire les comptes, tu vois ? Vorigine fait un, deux, trois, quatre, et les peintres y vont de leur un, deux, trois, quatre...

Grégoire. Vas-y mollo quand même avec les comparaisons...

Pierre. Tu sais pourquoi les deux s'imposent à moi dans le même espace ? Rhétorique... Peinture?... Hé bien Luc. Luc, tu vois, c'est pour ça, c'est par lui. C'est avec Luc.



C'est parce que je les vois non pas dialoguer, mais jaillir ensemble, je les vois jaillir, l'image et la lettre, conjointement ; Tu as bien vu tout le parti que les peintres tirent de l'anecdote de Théodore le Lecteur : l'image de la Mère de Dieu que l'impératrice Pulchérie tient entre ses mains est de la main-même de Luc ; Eudocie le lui certifie... Tout ce qu'on tire de cette particule qui vient s'ajouter à la ronde des particules et qui finit par nimer le corps du texte. Ce n'est pas un espace de relativité qui s'offre à notre esprit, au contraire, c'est celui d'un absolu pensable, d'un inventaire impossible à faire du pensable en tant que, justement, il se replie sur l'étendue sans limite d'une lettre toujours ouverte. Oui, la rhétorique, la peinture, c'est la trame de notre lettre pour l'éternité, éternellement recomposée, c'est un espace maillé de questionnement, la voilà peut-être notre littéralité à nous, Grégoire, notre littéralité chrétienne... c'est l'image, c'est tu

sais, la huche monde du Grégoire. Pause, Pierre. Pause. hoo-pop popopopop. Lève un peu le pied, tu commences à me faire peur, là.

Tu recommences à partir, et on peut plus t'arrêter quand t'es comme ça. On dirait un fou, t'as les yeux tout clairs et tout grands, c'est terrible. On dirait une chouette. Une chouette folle. Tu vas me garder ça de côté. C'est passionnant, je te l'accorde, c'est pas complètement idiot, mais ça mérite quand même d'être soigneusement gardé au frais pour y voir un peu plus clair. D'accord ?

Mr. Shandy s'excuse de cette impropreté auprès de la rhétorique : Grégoire a évidemment commis la faute, fréquente chez lui, de changer de sujet ; Mr. Shandy dans sa traduction en français moderne et légèrement encanaillé pour ne pas ennuyer le lecteur, a fait de son mieux pour rester fidèle à une certaine cohérence mais c'était impossible ici [note de l'auteur]

credere Deo c'est croire ce qu'Il dit
credere Deum c'est croire qu'il est Dieu
credere in Deum c'est s'incorporer en Dieu

III. la mort a été engloutie dans la victoire. Mort, où est ta victoire ? Mort, où est ton aiguillon ?

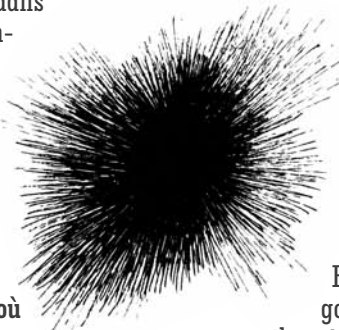
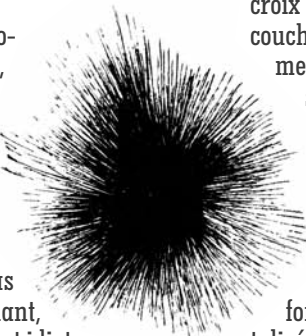
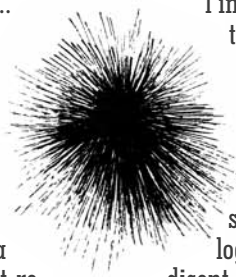
Pierre essaiera de finir sa phrase sur la *huche monde* : il s'essaiera à l'exercice difficile de l'ekphrasis en évoquant à Grégoire le beau volet de la *descente de croix* du maître

de la Saint Barthélémy qu'on peut voir au Louvre. Cette scène, dont la représentation est profondément ambiguë, est prise — malgré toute l'attention à la faire vibrer d'une vie intense, douloureuse, actuelle terriblement — dans sa fixation en *motif* : descente de croix prise dans toute

l'intensité de son moment, elle se niche pourtant dans le trompe l'oeil d'un retable sculpté. Le fond d'or cesse d'être l'écran tendu du monde d'un autre temps de l'image, pour devenir l'étrange attribut figuratif d'un arrière-plan sculptural. Les maçonneries peintes troublent la présence charnelle des corps agencés qui se logent précisément dans la huche et inter-

disent de lui fixer un moment, un espace. Alors que le trompe l'oeil est un exercice de prise violente d'un tableau par son contexte immédiat, celui-ci est précisément l'argument d'un monde flottant où la descente de croix s'arrache à jamais à l'épaisseur d'une quelconque couche du commentaire pour les traverser toutes infiniment. Le tableau, par sa découpe d'angle ferait tout simplement l'usage habituel d'un pinacle central s'il ne jouait un tout autre rôle : excédant par là la subtilité de son modèle qu'il emprunte à Van Der Weyden, le maître de la Saint Barthélemy abolit la dernière épaisseur de son tableau en n'y peignant pas la croix qui en est la lettre volée : Joseph d'Armathie, Nicodème, sont appuyé directement sur le fond d'or de la huche : la croix est devenue le signe totalisé du monde rédimé. Pierre prononce cette dernière phrase avec le plus grand sérieux, il veut convaincre avec elle Grégoire que la littéralité pourra se dénouer en quelque sorte ici, que nous tenons en quelque sorte la lettre, le territoire, la logique, la forme, d'où découle toute herméneutique chrétienne.

Pierre reprend — il a écouté avec attention l'acte de foi de Pierre Lombard offert par la faille très bienvenue très merveilleuse et très perturbante tout de même un chouïa dans le plan du temps — mais il se tient fermement à son objet, et il veut en passer maintenant par Bonaventure. Il fait part à Grégoire non seulement de son enthousiasme pour l'écriture de Bonaventure, ça, il faut avouer que ça le stimule à fond, que c'est beau, c'est vif et ça vous recampe le décor de la Passion sans fioriture, on s'y croirait, mais il fait part surtout, et ça va le travailler encore un bon moment, de sa



perplexité provoquée par la prosopopée : une parole du Christ balancée comme ça hors de tout soutien autre que la foi du rédacteur et quelques miettes des psaumes pour autorité, franchement, ça lui la coupe à Pierre, il en est terrassé. Quel immense culot. Ce n'est pas un petit écart, ce n'est pas une petite phrase placée là, en s'excusant, pour combler un trou d'ambiguïté entre deux paraboles. Non. C'est une adresse longue, déchirée, tremblante d'être assez incarnée pour passer difficilement dans une poitrine — ce sont les termes mêmes de Bonaventure qui nous prépare à son coup d'audace — qui dans sa coéternité et son égalité au souffle du Père s'oublie un instant et s'invente dans une respiration, une prière d'homme. « Tu vois, nous ne pouvons pas » dit-il, « comme les juifs, fouler le même sol que nos prophètes, nous ne marchons pas sur les pages de notre écriture ; la nôtre n'est pas un espace de géométrie, mais de relations, de conciliations ». « Oui, nous devons écrire, et sans doute également produire des images. C'est également la force de notre traversée, Pierre. » lui répond Grégoire.

Il ajoutera « Hé bien pour la lettre, nous avons Job, précis et unique, il n'y a pas deux Job, et nous avons deux testaments. Entre eux, nous inventorions et reinterprétons sans cesse des relations qui font déjà le début de cette géométrie que tu appelles de tes vœux, non ? Le second est celui qui nous éveille à abandonner la ligne pointillée de l'exacte couture pour nous perdre un peu dans les plis du discours : lorsque vous voyez que nos textes ne tiennent pas en surface, cherchez en nous l'ordre et la cohérence qui peuvent être trouvés intérieurement. » Pierre, qui ne l'interroge pas vraiment : « Il est indifférent que les Évangiles présentent sous des aspects si différents les paroles de notre Seigneur ? » À quoi Grégoire, préparé à cette fausse question qui les conduit depuis longtemps à la fin de cette prédelle écrite, répond : « Je te dirai même que c'est une nécessité ; nous avons à trouver la géométrie propre à rassembler les contradictions de la Lettre dans l'équation de l'Esprit qui les inventorie comme différentes facettes d'une même pierre taillée. Nous ne pouvons, comme les Juifs peuvent se tenir aux lettres de leur alphabet hébreu, nous ne pouvons nous arrimer aux lettres grecques pour

faire résonner toutes les cordes intérieures de notre âme en harmonie avec les fils tressés dans le texte. »

Pierre. Alors je crois ne pas m'être trompé, je crois qu'on peut faire se superposer la présence du corps du Christ et la précision du dessin comme une assemblée intérieure qui agite le mouvement vers la vraie foi ; ainsi, ne pourrais-je pas tirer assez loin le « si je ne m'en vais pas, Paraclet ne vient pas à vous » et en conclure qu'il y a une relation à établir entre la nécessité du Christ à se retirer dans la chair et la nécessité de s'écarter de la littéralité ? Le signal doit être ouvert de telle manière que tous les visages du monde peuvent être avalés dans la figure du Christ. Ne serait-ce pas encore la possibilité d'y voir le même mouvement que, dans la prière, nous opérons en investissant un texte clos, en poussant les bords extérieurs de la frappe scellée, en plongeant notre corps entier dans la nasse rectangulaire des signes noirs et des blocs rubriques, en gonflant le contour que nous remplissons de notre voix irremplaçable et vraie, en chantant la prière qui est toute illusion du signifié et tout tissu maillé de signifiants enchevêtrés, pour y placer la vraie parole de notre chair unique et fugitive ?

Ils relisent ensemble le passage des *Méditations sur la Passion* de Bonaventure « J'ai été pauvre et dans les peines depuis ma jeunesse en faisant votre volonté... », le trouvent d'un commun accord splendide, Grégoire saute rapidement du chapitre LXXV au LXXVII où il veut montrer à Pierre un passage troublant qui pourrait bien être la source de quelques beaux tableaux flamands du XVI^{ème} siècle, et Pierre en déduit que l'image comme relation est adéquate. Grégoire ne lui pose pas plus de question que ça sur le sens de cette dernière déclaration, un peu fatigué par le chemin, la conversation, les vanes ouvertes des idées neuves, tout simplement, par chemin et conversation. Fatigués, ils le sont tous les deux. Ils seraient bien incapables de prendre à rebours le chemin parcouru. Il leur reste l'impression fugace de quelques phrases à peines imprimées, dont déjà le cours de la pensée arrache des signes.

18-19

K

K

E

E

K

K

K

E

E

110

Ils auraient été émerveillés par le CHAPITRE LXXVIII s'ils n'avaient été happés par leur siècle. Bonaventure nous y décrit deux fois le crucifiement.

Après s'être laissés emporter par la description minutieuse, précise abominablement d'un cruel inventaire de gestes techniques, des mouvements par lesquels, après l'avoir hissé péniblement sur des échelles de bois, on cloua le Christ, après avoir donc consommé leur peine dans une description à laquelle ne peut échapper l'esprit puisqu'aucun recours de fiction ne fait, pour un chrétien, refuge, Pierre et Grégoire auraient sans doute été frappés d'une lumière très bienveillante et très éclairante et très foutument subtile en lisant ceci :

« Il y en a pourtant qui croient que ce n'est point de cette manière que le Seigneur fut crucifié, mais que la croix demeura couchée sur le sol et qu'après qu'il y eut été attaché, on l'éleva et on la fixa en terre. Si cela vous plaît mieux, voyez de quelle façon on le prend [...]».

Ils mangent. Un peu longuement comme vidés de tout air respirant faiblement deux musaraignes avides de se perdre dans les pentes d'oliviers qui, en contrebas du muret, font une mousse bleutée par la distance et le frais. Grégoire a repris sans que Pierre, suivant un vol inidentifiable, se soit vraiment rendu compte de quand, d'où ça commence, de quoi il reprend, mais qui sourit bêtement comme celui à qui rien jamais n'échapperait et écoute :

Grégoire. La sagesse telle qu'elle se manifeste en sagesse du monde, a-t-elle quoi que ce soit à voir avec un bréviaire ? Une feuille est-elle le signe précis d'un verbe, un singe d'un épithète, le gloussement des bulles au fond d'une fissure battue par la mer est-elle la façon précise dont notre créateur prononce la lettre L ? Non, bien sûr que non. Et pourtant qui mettrait en doute que nos yeux se posent sur l'effet du créateur en toute Son Étendue quand ils se posent sur la créature ? Nous ne nous perdons pas à déchiffrer le symbole, mais nous prenons notre repos

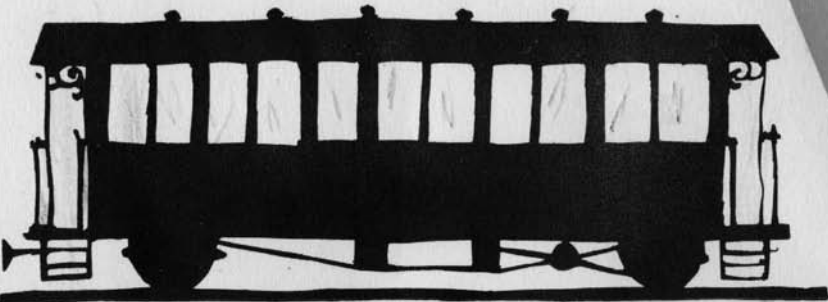
20

à l'ombre du signe que fait le palmier sur notre sieste. Nous déchiffrons Ses lois, c'est-à-dire Son Esprit même, l'ordre des règles sur lesquelles peut se reposer avec certitude notre raison... Pendant que notre foi sera, elle, tout entière consacrée à ce qui dérègle ces lois. C'est par ces dérèglements que nous saurons avoir affaire à Son Retour, à Son Immiscion fugitive dans le monde des hommes; c'est également par leur dérèglement à toutes que nous Le saurons de retour parmi nous pour l'éternité.

Comme c'est regrettable ; le chemin providentiel s'est émietté derrière leurs pas. On a pu les voir devenir pâles puis translucides puis bleus et verts et bruns comme le paysage dans lequel, après un court virage, ils ont disparu ; une chute de quelques gravillons sans jamais le bruit d'un impact perdu dans le puits du temps, et l'écho du mot éternité comme une buée flottante.

Un jeune homme qui n'était pas dans la grâce de la peinture, qui salissait les couleurs de l'atelier, produisit le plus ignoble manteau de la vierge qu'on ait jamais peint. D'un bleu sale et corrompu, c'était un sac épais sur lequel l'Antique Ennemi avait craché deux étoiles grotesques aux épaules. Alors qu'il suait à retoucher, et retoucher, râclant et recouvrant, envenimant encore son travail infect, il tomba de l'escabeau sur lequel il peignait et se fendit la face sur l'angle net d'un socle de colonne. C'était à l'église de Florence qu'on appelle « Orsanmichele » parce que l'Archange saint Michel s'y dérouillait les pieds dans le petits potager de l'église. Le corps du peintre aussi médiocre que maladroit fut confié à San Michele dans l'espoir qu'il le dissuadât de peindre au Paradis : on l'enterra près de hautes persicaire. Mais le jeune corps était inlassablement recraché par la terre qui n'en voulait pas. Son visage de craie s'obstinait à ressortir parmi les grains de la terre meuble.

WAGON
XYLOPHONE



XYLOPHONE

WAGON

Critique et tactique VII

Jean-François Savang

Pour une politique de l'art critique des théories de la société, des théories du sujet et de l'art lui-même



Quand au problème de la fiction, il est pour moi un problème très important : je me rends bien compte que je n'ai jamais écrit rien que des fictions. Je ne veux pas dire pour autant que cela soit hors vérité. Il me semble qu'il y a possibilité de faire travailler la fiction dans la vérité, d'induire des effets de vérité avec un discours de fiction et de faire en sorte que le discours de vérité, "fabrique" quelque chose qui n'existe pas encore, donc "fictionne". On "fictionne" de l'histoire à partir d'une réalité politique qui la rend vraie, on "fictionne" une politique qui n'existe pas encore à partir d'une vérité historique.

Michel Foucault, « Les rapports de pouvoir passent à l'intérieur du corps », *La Quinzaine littéraire*, n°247, 1977.

La petite fille sans bras, sans oreille est une quille

Si l'oralité est un corps-langage, le poème est un métèque

L'art, pour faire situation dans le langage, doit pouvoir interpellier les modes de pensée. Chaque œuvre est une possibilité d'incidence sur le sens. De nombreuses œuvres ne rencontrent rien ni personne et naviguent solitaires dans le paysage. Elles n'évoquent pas la pensée. Leur vie, leur histoire faite de plusieurs vies n'a pas rencontré d'époque, n'a sailli nulle part. Elles auront traversé l'histoire en disparaissant, simplement, avec la pensée de leur auteur. D'autres traversent l'histoire et restent pourtant transparentes à l'époque, parce qu'elles ne changent rien. Qu'est-ce qui réalise une œuvre en tant qu'œuvre ? Quelle socialité fait sens à l'œuvre d'art ?

Les œuvres qui se découvrent dans la coïncidence d'une époque sont bien souvent éphémères et meurent avec l'époque. La temporalité d'une œuvre d'art doit souvent faire effraction dans l'époque pour provoquer sa pensée, pour provoquer une empiricité signifiante de sa valeur, pour que de l'infime naisse la démesure nécessaire à une situation critique de la pensée. De quelle manière les œuvres d'art sont-elles bonnes pour l'esprit et rendent-elles les hommes meilleurs qu'ils ne l'étaient ?

La signification d'une œuvre ne s'impose pas sans la réserve d'un *je-ne-sais-quoi* qui la fait dire et qui l'anime. Incapable d'exprimer sa propre valeur, c'est de la relation et de



l'insu de ce qu'elle signifie qu'elle prend vie dans le langage. On ne sait pas vraiment comment une œuvre affleure suffisamment au langage pour se transformer en sujet pour la pensée.

Tout au plus peut-on espérer qu'il continue à y avoir des œuvres d'art, des poèmes qui traversent le sens sans jamais s'y réduire, des sujets irréductibles à l'explication d'un individu ou d'une société.

L'invention de l'art se fait dans le langage, dans l'activité du sens que chacun donne à la vie dans le langage. Il y a aussi ce que l'art fait dans le langage. C'est une situation réciproque. C'est l'art, dans l'ensemble des discours, qui travaille à l'invention des œuvres, à leur situation. Je ne sais pas quelle part signifient l'un et l'autre dans ce rapport. La subjectivité organise ce rapport chaque fois qu'une œuvre intervient dans la pensée d'une société. Ce rapport n'est pas exclusivement la conséquence des théories occidentales. L'écoute de la subjectivité n'a rien à voir avec l'individualisme. Nous partageons bien mieux la subjectivité que le pouvoir, les continus que les divisions du sens : là est peut-être la démocratie à chercher. Toutes les sociétés ne traduisent pas la conscience et les limites du sens de la même façon. Les sociétés les plus individualistes ont disséminé la subjectivité dans l'individu. D'autres ont un sens subjectif qui tient encore au collectif et dont le sens poétique est toujours attaché à l'éthique et au politique. Toutes les sociétés, quel que soit leur univers, rencontrent des limites à l'entendement qui les obligent à inventer, à dérouter le langage de sa fonctionnalité communicative, à « fictionner » pour remédier à l'indicible. Certaines sociétés ont peut-être une vision du monde plus «

subjective » que d'autres. Ce n'est pas être arriéré. La poé-

tique est aussi dans les régions les plus faibles de l'histoire. Tout comme l'ignorance et le manque d'éthique n'ont jamais quitté la politique des sociétés libérales. Derrière les trompe-l'œil technologiques,

la misère de la pensée n'est pas plus avancée à Atlanta qu'à Kigali, pas moins mythologique ou moins religieuse dans le politique. La hiérarchie des sociétés est elle-même un mythe de la domination. La poétique est relative.

L'universalisme mythologique vécu par un peuple primitif est distinct de l'universalisme technologique et de ses enjeux de domination mondiale : par la représentation du monde à laquelle il renvoie, mais aussi par le prisme du sens qu'il constitue d'une manière différente de signifier le monde. L'idée de « monde » apparaît différemment, par exemple, suivant que la culture du sens est dans l'écrit ou dans la représentation orale ; suivant que le discours se pense dans l'identité réflexive de sa valeur ou dans le continu magique de la nature dans les sciences. Le monde impose des représentations qui sont aussi des stratégies. La mondialisation de la pensée implique alors le développement de stratégies et de légitimations. Les faits, tels qu'ils inspirent les discours et les récits, construisent non seulement des identités collectives mais organisent aussi, en ce sens, les rapports entre cultures ; le pouvoir de certaines cultures sur les autres. La force de l'universalisme politique comme réalisme du sens s'oppose au poétique laissé à l'intériorisation du sujet de la pensée et à la minorité signifiante sur le sens.

La conception de la conquête de la lune par les américains, en 1969, rapportée par le journal nigérien *Isalān*¹ est révélatrice du relativisme du sens qui fait le passage d'un événement d'une culture à l'autre. Chaque universalisme, en effet, fixe les représentations comme des conditions données de la pensée et de la raison, et fait apparaître son identité et sa situation dans le langage comme une condition même de vérité. Chaque culture a sa représentation de l'universel. Et l'universalisme scientifique n'est pas moins idéologique que l'universalisme religieux : chacun ménage sa place à l'autre ; il n'y a pas là contradiction. L'organisation du langage et de la culture dans l'oralité constitue un point de vue critique de la tradition de l'écriture, dans ce qu'elle signifie historiquement et stratégiquement des critères qui instituent l'universel.

L'événement rapporté par le journal nigérien s'inscrit dans un rapport oral au langage et constitue le récit de l'événement en intégrant à sa description une justification mythique. Il suppose un rapport de pouvoir entre oral et écrit, entre mythe et rationalité, entre les faits et la valeur qui leur est accordée dans la culture touarègue. La situation écrite de l'événement, le récit de la puissance technologique est ainsi tenu dans la critique de la culture orale et de la manière de penser qu'elle organise : d'un côté « fait prodigieux : pour la pre-



mière fois, un homme a mis le pied sur la lune » ; de l'autre, « depuis la création, il avait été vu en rêve qu'un homme s'envolerait dans les cieux comme un vautour, dans les années soixante dix. Certains pensaient qu'il était possible de se tenir sur la lune mais d'autres n'y croyaient pas. »² L'imaginaire de l'homme sur la lune est bien différent pour le touareg et le citoyen américain. Comme l'homme technologique ne comprend pas la culture primitive en dehors du regard ethnologique qui fait sa raison, l'homme primitif a une vision du monde étrangère au mondialisme de la pensée. Cet exemple suggère qu'il y a peut-être autant de cultures que de langues différentes ; et, par conséquent, une influence de la langue et de l'activité du langage, bien plus déterminante dans notre manière de penser qu'un simple moyen de communiquer.

Ainsi la conquête de la Lune par les américains, et sa portée universelle, a pu parfois provoquer l'« étonnement jusqu'à l'incrédulité pour les populations restées à l'écart de la recherche scientifique et de ses potentialités, et dont le champ culturel est du domaine de l'imaginaire et du sacré, à l'opposé de la rationalité mathématique. »³ Contrairement au point de vue occidental, l'alunissage des astronautes américains est présenté comme un fait prodigieux et contradictoire pour la représentation touarègue fondée sur des principes différents que ceux de la technologie. Cet exemple montre combien l'histoire est dépendante de son interprétation culturelle et de la théorie du langage qui fait ses représentations.

De même, on n'imagine pas une valeur universelle de l'art ou du poème, une seule conception de l'art ou de la poétique sans concéder à l'aberration du sujet par les enjeux du pouvoir ; à ce qu'ils déforment du politique et de la relation entre

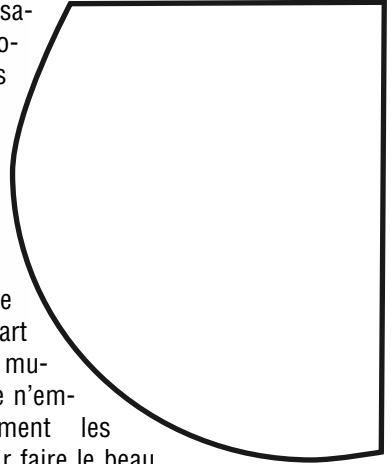
sujets, par la mondialisation du discours théorique comme discours de vérité contre le poème.

Dans l'écriture-lecture d'un poème – je ne sais pas où commence et finit un poème – il semble évident qu'art et langage s'inventent mutuellement. Le langage n'emprunte pas simplement les propriétés de l'art pour faire le beau.

L'art est dans le langage l'invention d'un sujet comme situation. Appelons « sujet » cette situation particulière du langage et de la vie qui intervient dans le monde et ne distingue plus l'individu du collectif, mais qui fait autre chose. Essayons avec le « sujet » de construire quelque chose que nous n'identifions pas vraiment, mais dont nous aurions le pressentiment du sens. L'art, avec le sujet, poserait la question de l'activité du langage autrement que sur le plan linguistique ; avec le langage, mais signifiant d'une manière particulière que le langage ne réduit à aucun discours.

Il suffit de dire « poème » pour éclairer les choses d'une lumière affective qui défie le réel. L'art, dans le langage, implique une force particulière du sujet. Tout comme l'art n'est pas une autre forme de l'expression langagière – le langage de l'art est un abus de langage.

L'art montre quelque chose de particulier du sujet, une liberté, un fonctionnement qui emprunte à la force du langage,



la torsion du sens. Chaque œuvre apparaît comme un point de départ pour la pensée et pourtant chaque œuvre est traversée océanique ; sans avant ni lendemain qu'un éphémère courant qui se perd dans l'indicible, elle se concrétise comme un amas de corps et de sens. La vie d'une œuvre se passe à se défaire, dans le sentiment que le monde retourne constamment au point même de son invention. Comment une œuvre pourrait-elle devenir l'annexe d'une pensée systématique quand le poème défie le discours dans l'ordre de la pensée ?

C'est le monde qui a été transformé par l'art depuis que le poème s'est figé dans la pensée. Fossile du vieil oral de la pensée, l'image s'est superposée au poème comme une seconde nature de la pensée. La ritournelle de l'image nous détourne des questions de l'homme et du sens, de l'art avec le langage. L'image détourne l'homme de ce qu'il signifie dans l'intensité de la vie, au moment où la pensée fait du sens un regard. L'image fait croire à l'immédiateté du monde dans le langage. Or, ce que nous voyons, c'est au langage que nous en devons le sens. Les mots n'arrivent pas en trop par rapport à l'image. Si nous avons le sens de l'image, c'est parce que nous avons appris à faire des images avec le langage, à ajouter le sens à la perception. Nous ne savons pas penser autrement que par le langage. C'est ce « trop de mots », peut-être – une abondance du monde qui fait image – qui fait le vide dans le langage, qui sature le sens dans l'image. Le jour où nous penserons seulement par image, nous ne penserons plus, nous ferons autre chose.

La virtualité, c'est fait pour les politiques globales, pour l'abstraction du discours du monde dans les enjeux du pouvoir. Il n'y a pas d'image pour penser autrement que par le langage. Et si nous faisons le vide, l'art n'est fixé nulle part dans les œuvres à moins de n'être plus l'art. Il y a une situation de l'art faite par l'histoire ; il y a une situation de l'histoire dans la pensée de l'art. Une situation du pouvoir et de sa critique. N'est-ce pas ce qui plaît dans l'art ? La transcendance de sa propre situation ? La déchéance promise du pouvoir au profit d'une vraie représentation de la force, une puissance à constituer comme désir ? Le plaisir raté d'un pouvoir transcendant tous les pouvoirs ? Une libération du politique par les moyens du poème ? Il y a là la recherche d'une rencontre de l'homme avec lui-même, une virée taciturne de l'âme avec les mégots de l'histoire. Vieille histoire que l'art et le pouvoir ; au point où on ne sait plus ni ce qu'est l'art, ni même ce qu'est le pouvoir.

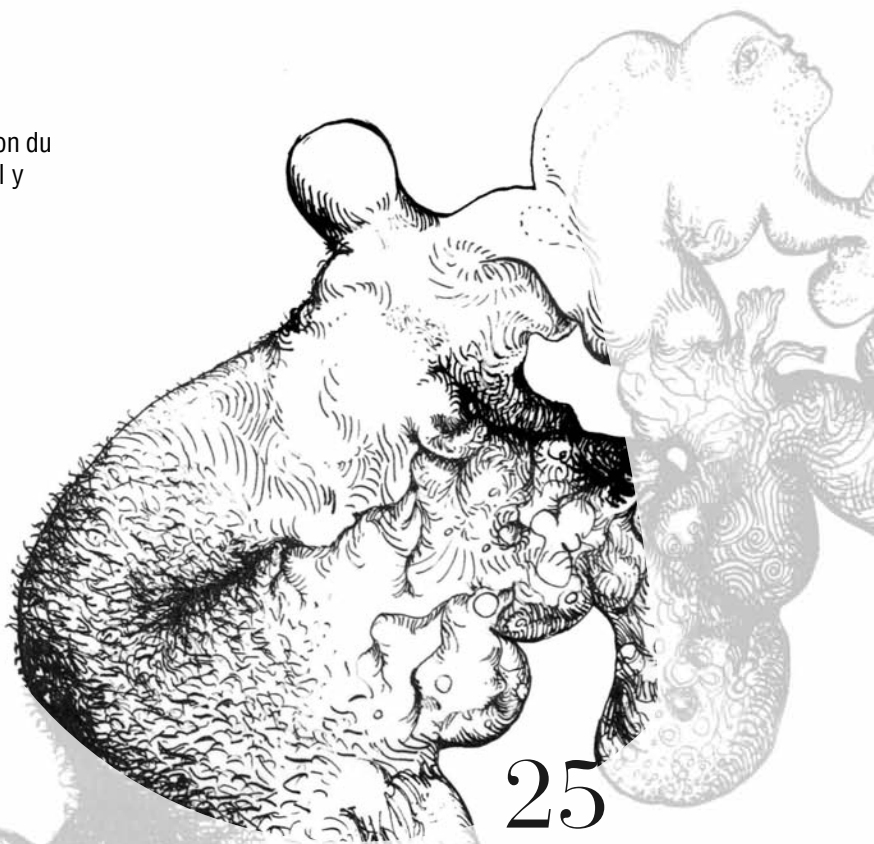
L'histoire remonte à la naissance du langage, quand chaque mort était racontée pour ne pas être oubliée. Limitée par les

moyens du sens, il fallait que l'imagination s'inventât en poème pour exprimer le cœur des hommes. Les poèmes poussaient comme des arbres dans ces contrées de l'esprit, formant des images à la pensée naissante dans le langage.

Tout comme il y a des contre-pouvoirs, la critique accompagne le pouvoir. Un pouvoir au sens de l'infinité des situations qui s'entrechoquent et qui se pulvérisent en une kyrielle de pouvoirs. Pas « un pouvoir », donc, au sens d'une puissance unique d'asservissement, mais une multitude d'intérêts et de points de vue qui se confrontent. Le pouvoir n'est pas cette fatale extériorité qui ferait pression sur nous et en nous, en dehors de tout consentement. Nous collaborons à notre asservissement. Althusser et les traditions qui ont institué le sujet dans l'aliénation sociale de l'individu ont montré l'impasse d'une conception libre du sujet. Nous avons appris à abdiquer de notre propre pouvoir. La démocratie représentative nous a habitués, à force de délégation et d'obligation, à l'abandon d'un pouvoir politique basé sur le sujet.

Alors comment dire que l'art est politique s'il ne répond à rien, si son action est tellement indéterminée qu'elle se limite à des transformations minuscules, s'il n'agit sur la pensée qu'à travers le discontinu du corps ? Que l'art soit un problème révèle pourtant une intensité sociale et politique des œuvres, une capacité d'expérience par laquelle se transforment mutuellement la vie et le sens. Il y a à chercher l'activité de l'art avec les conditions qui réalisent sa valeur, avec ce qu'il fait dire de l'expérience, de l'histoire : il ne dit pas en lui même avec les moyens du langage que nous connaissons. Comme organisation particulière d'une subjectivité, chaque œuvre, cependant, prend corps d'une manière particulière dans le langage ; la société s'y condense entièrement empruntant à la pensée le pullulement de la vie. La société entière est à sa manière dans le jeu d'une œuvre et fait sa politique, y prend corps selon une signification particulière propre à la disposition que forme l'œuvre en tant qu'œuvre. L'œuvre d'art est politique de par son activité dans le langage ; non pas d'être elle-même un langage et de constituer avec l'art un discours historique et social de sa valeur, mais parce qu'en tant qu'unité composée d'un corps et d'un sens inédit, elle prend vie dans la matière du sujet, décrivant un travail de la pensée, une historicité, une situation. L'œuvre d'art implique une signification particulière qui ne ressemble à aucune autre, un système signifiant formé des éléments qui constituent son unité en tant qu'œuvre. Certes, une œuvre cinématographique paraît mettre en jeu des conditions bien différentes de celles que suscitent une sculpture ou une installation. Peinture et musique suscitent l'activité d'un sujet

dans le langage suivant un corps et une transformation du sens qui ne se ressemblent pas. Mais il semble qu'il y ait au-delà des multiples facettes qui tiennent ensemble la vie artistique et la pensée, une constante de l'invention d'un corps-langage qui agit sur la pensée et qui fait de la politique de l'art, une politique de la transformation mutuelle des corps et du langage



25

comme activité particulière de la pensée. En découle une pensée de l'art – une pensée artistique de la société et du sujet à la fois théorique et critique – qui agit concrètement sur les politiques de la pensée depuis les corps-langage qu'elle met en place. Ces corps-langage font vivre la pensée comme autant de significances particulières qui ne coïncident jamais – y compris pour les œuvres de langage – avec les significances de la langue. Signification artistique et signification linguistique ne se complètent pas. L'œuvre est irréductible au discours ; une œuvre ne dit rien à proprement parler. Un corps-sujet se manifeste dans ce rapport de significances qui cherche sa pensée. Le sujet prend vie de cette confrontation que signifie l'art du corps et du langage.

La signification particulière que constitue une œuvre d'art en tant que système organisé d'une certaine manière met au défi l'organisation linguistique, historique et sociale de la valeur.

Dès lors que l'art interroge, avec le langage, les rapports entre le particulier et le collectif, il signifie politiquement ; c'est-à-dire qu'il a une action sur les valeurs sociales, il est politique. Il prend sa valeur particulière de mobiliser toute la société comme événement signifiant et

de mettre au jour la pluralité des modes de signifier, partant de la pluralité du sujet en tant qu'œuvre. Un infini du sujet fait ici l'utopie de l'œuvre d'art : l'effraction mutuelle d'un corps et de la pensée, la déterritorialisation continue de ce corps dans le langage, la rematérialisation du langage par la signification des corps – étendue aux organisations historiques et sociales, à des ensembles symboliques : la recherche d'une physique du langage suivant une conception du corps dont les limites anthropologiques excéderaient celles d'une biologie de l'individu.

Art zôon !

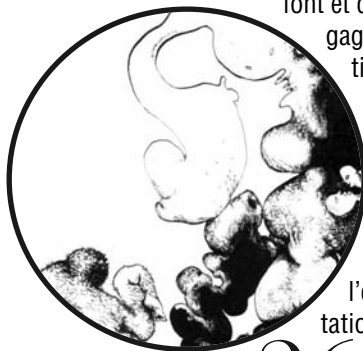
Voir n'a jamais suffi à la peinture, n'a jamais suffi à lui faire un sens. *L'être* de l'art n'est jamais qu'un discours fortement élaboré d'une tradition de l'analyse et du savoir. La profondeur de l'art n'est pas une piscine vide au fond de laquelle nous y verrions clairement. L'eau est trouble et le fond ne ressemble jamais à ce nous fait voir la surface. Il n'y a pas de bord qui contienne une œuvre d'art ; il n'y a pas de terre assez épaisse pour arrêter ce que penser veut dire. Nous avons besoin du langage pour nous situer.



La possibilité, pour une œuvre, de prendre forme ne tient pas seulement au corps qui se meut dans l'ombre de la conscience. Pour qu'une œuvre se découvre empiriquement et historiquement, elle doit un moment perdre son unité en tant qu'objet pour se découvrir comme système signifiant. Sa capacité de signifiante,

ce qu'elle peut, sans certitude de le réaliser, en fait chaque fois un sujet utopique pour la réalité, pour l'époque. Trouver un corps qui fasse l'œuvre sujet suppose de laisser quelque part le corps de l'individuation, de situer la matière et le sens dans la transition et l'incertitude de la vie dans le langage. Abandonner l'idée d'un corps latent qu'une présence étrangère aurait dompté dans le signe, pour retrouver l'œuvre dans le langage qui la traverse et qui fait son oralité fondatrice ; un corps-langage qui la transporte ; une matérialité signifiante. L'œuvre objet pour le culte social se déploie d'une tout autre manière quand elle signifie. Elle fait et défait le monde dans une empiricité qui tient son anthropologie du langage comme situation. L'œuvre interpelle autant le corps que le sens.

Percevoir seul ne suffit pas ; ni être seulement objet de perception. Je ne vois pas ce que je perçois, mais percevoir m'environne. Pour percevoir quelque chose nous devons au moins comprendre que nous percevons, nous situer dans un enchevêtrement symbolique du corps et du langage. Certes, une peinture, se distingue dans la perception, mais provoque bien plutôt le sens – à travers le voir – qu'elle n'est simplement vue. Elle change le monde dans la manière dont elle fait irruption. L'œuvre qu'il y a en dehors du langage est orpheline d'un sujet qui la situe et qui en fait une utopie du langage. Il n'y a pas d'œuvre en dehors des formes de vie qui font et défont son rapport au langage, en dehors de la condition humaine qui en émerge comme question.



Il faut qu'il y ait quelqu'un qui fasse l'utopie de la société dans le langage comme recherche réelle ; que l'œuvre opère la transmutation du réel par le sujet,

c'est-à-dire que sa matière prenne vie en prenant sens, en faisant corps. L'art mutilé du présent de sa pensée, est un art sans avenir, pris dans l'hiatus entre la perception et la volonté de faire persister l'origine comme vérité d'un sens perdu ; c'est l'art sans le silence de la stupéfaction qui déclenche le questionnement dans le langage. Cette distance avec l'origine est fondatrice mais ne doit pas elle-même être comblée par un discours tout fait d'appareils de penser qui éclipserait l'activité signifiante des œuvres d'art. Je pense ici au discours philosophique quand il se présente comme seul mode de légitimation des enjeux du sens. Certes, il y a une légitimité discursive de la philosophie, historique, inventive et problématique de la pensée. L'unité qu'on lui confère socialement comme activité du sens – la philosophie – montre la place qu'on lui accorde trop facilement comme système de pensée dominant. La philosophie n'existe pas en dehors d'un patient travail de discours à la recherche de sa propre raison. Elle n'existe pas en dehors de la pluralité des discours de sa raison et de ses réductions pratiques. La philosophie est elle-même soumise à l'arbitraire et aux stratégies de pensée, soumise à la critique par d'autres moyens qu'elle-même, au même titre qu'elle interroge la société entière dans sa pluralité. L'art n'est pas plus pur que la philosophie dans sa démarche.

La rationalisation de l'art à un type de discours, à une politique, à une esthétique n'est jamais que la mort de l'art dans la volonté de faire de la pensée une représentation de la puissance.

On peut imaginer une profondeur intrinsèque à l'art, de l'ordre de l'émotion et des affects ; une communication sub-verbale qui mettrait directement les gens et les époques en relation. Les œuvres créent des passages, ouvrent des perspectives. Elles constituent l'activité anthropologique d'un questionnement, une sorte de passage clandestin entre les êtres, un passage qui les relierait ensemble dans une même cause empathique, ressortissant au même inconnu. Il supposerait une perspective continue de la circulation entre intériorité et extériorité, une interface symbolique par laquelle communiquerait, selon des lois propres à l'expression artistique, les sentiments et les choses qui font le sensible dans la société. L'art serait le témoignage et la manifestation d'une persistance vivante dans les choses. L'art transcenderait, dans cette création du sens, aussi bien la perception que le langage. Il formerait une modalité signifiante, par la valeur même des enjeux qu'il révèle, d'une théorie du sujet et de la société, d'une théorie du langage étendue à l'ensemble des enjeux symboliques.

La valeur du sensible dominerait toutes les autres valeurs, laissant le monde à la stupéfaction du sens.

Penser l'art indépendamment des problèmes du langage n'a pas de sens ; c'est l'art dans une histoire sans problème, hors des interactions vitales qui font que penser, qu'il s'agisse d'art, de sujet ou de société, est chaque fois une remise en jeu du sens. L'intérêt, avec l'art, c'est qu'il nous montre que nous ne savons pas d'avance où nous allons. Les logiques prospectives voudraient nous convaincre du contraire : de l'intérêt de savoir les choses à l'avance. Le calcul des déperditions chaotiques de la réalité, les incertitudes de la valeur dans le temps, la recherche du meilleur risque probable, la captation de plus en plus lointaine des événements à venir interdisent les retours en arrière. La société entière, basculant dans l'anticipation, s'est déterritorialisée dans l'ordre symbolique. Seule compte la poussée inéluctable vers un lendemain prévisible et le pari sur un équilibre des forces politiques. Bien qu'il alimente les représentations libérales, l'art en déjoue aussi la logique.

Le langage est nécessaire à la constitution d'une situation empirique de la vie humaine comme historicité. Le langage détermine l'action continue de l'homme dans le politique. Discours et action ne s'opposent pas. Pratique et théorie sont continues dans l'invention de la valeur. Toute action est transitoire d'un ensemble discursif et suppose d'autres discours comme théorie critique de la situation qu'elle institue ; tout discours implique la réalisation historique et sociale d'un sujet, la transformation de la vie en agissement signifiant. De même, perception et langage fonctionnent ensemble pour permettre à chacun de vivre dans l'action continue : penser, c'est faire agir la pensée sur les choses.

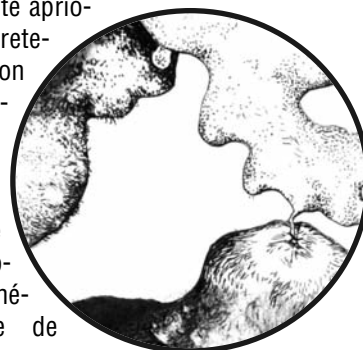
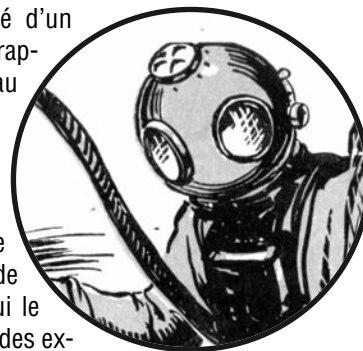
De plus, penser la valeur de l'art avec ou sans le langage change non seulement la perspective de l'art et du langage, mais aussi la situation politique de la pensée ; les politiques de la pensée qui en font un enjeu historique et social. Nous avons besoin du langage pour penser l'art, comme toute activité humaine nécessite le langage pour constituer un sens à l'expérience. Percevoir, ressentir une œuvre musicale appelle qu'on mette des mots à l'expérience, que cette expérience soit située dans un cadre signifiant. Rentrer dans le questionnement d'un tableau, vivre une œuvre, arrive et se réalise par le sens que nous donnons à cette expérience. Nous avons besoin du langage pour dire notre expérience, la partager et la mettre en question. Et le langage n'est pas à notre disposition par seul besoin, mais parce qu'il fait corps

et société à l'empiricité d'un sujet ; il met au jour le rapport d'un entretien au monde, il nous situe.

L'expérience artistique, ne se réduit pas, cependant, à la médiation du goût ou du plaisir dans le langage. L'art possède aussi une spécificité qui le distingue de l'ensemble des expériences humaines et qui en fait un discours particulier confronté et confrontant la vie courante à son invention.

Penser le langage comme une condition nécessaire à l'activité artistique est donc tout autant une gageure théorique qu'une ambition pour aborder le politique sous un autre angle que la représentation ou l'image.

La situation historique et sociale de l'art est celle que l'art fait au langage. L'art ; non pas ce dont on parle quand il s'agit d'une esthétique sociale, de mécanismes de marché ou de grandeur, mais une poétique en acte de la pensée. L'art non pas comme objet statutaire de la pensée, comme effigie d'une empathie collective, mais comme il fait parler et inventer la pensée. La poétique, en ce sens, a une valeur qui n'est pas résiduelle de la pensée. Elle n'est pas en reste du politique. D'ailleurs, de quel « politique » s'agit-il ? Est-ce un politique dont l'éthique n'aurait que les moyens de la puissance, un politique strictement animé d'intérêts et de contrôles, un jeu de maîtrise sociale et de retours sur investissement. J'aime bien l'idée de démocratie ; c'est une idée qui mérite qu'on y travaille et dont je ne sais, pourtant, si elle a déjà eu une réalité autre que celle du désir d'une éthique du politique. L'incantation de la démocratie, la labellisation des économies libérales comme système démocratique en fait un slogan publicitaire. La démocratie situe ici un narcissisme de la pensée, une identité apriorique exhortée pour entretenir un mode de domination politique. Or, la démocratie est d'abord l'utopie de sa valeur, une fois déblayé le droit de penser par soi-même qui ne ressortit pas à la démocratie, mais à la liberté nécessaire et minimale de





28
29

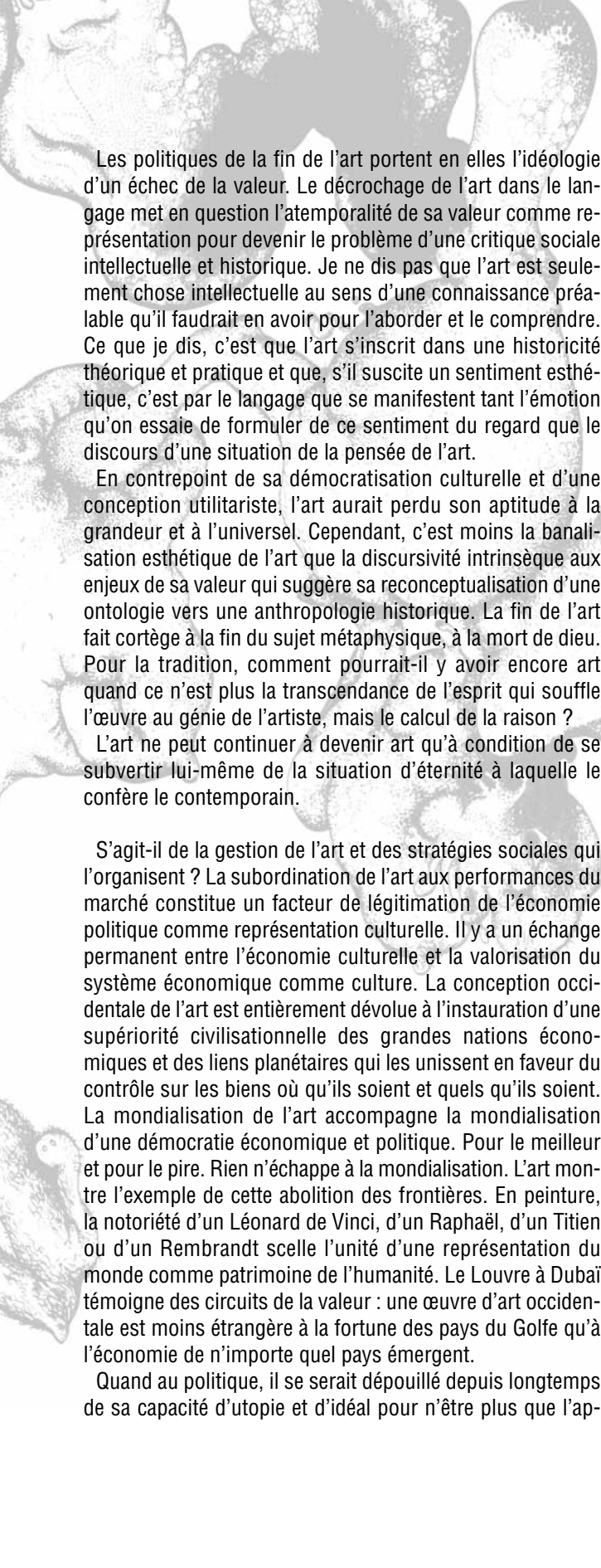
penser. Le politique ne peut être une seule voie du politique, un monolithe de l'action. Nécessairement le politique induit des gens qui se rencontrent. La démocratie – tout comme le politique – a aussi à voir avec le sujet, avec la poésie et l'art, jugeant, pensant et transformant la société, faisant histoire.

Les œuvres qu'on invente comme question du sens, ce qu'on fait des œuvres, toute l'histoire qui en ressort ont une incidence sur l'ensemble de la pensée. Là où l'informulé du sens est d'abord la règle de l'invention comme question, là où ce qu'on interroge est déjà l'impulsion du sujet mais pas encore le linguistique, là où l'art et le poétique se pressentent dans une réciprocity d'action transformatrice de l'histoire comme de l'avenir, l'art, formulé dans le langage, transforme le langage. L'art aux portes de la formulation des œuvres d'art, l'esprit poétique qui anime l'invention du monde, n'est pas simplement une invention bourgeoise, une esthétique du pouvoir et des ordres de légitimation. Sauf à penser dans le rapport binaire d'une valeur de l'art réduite à l'alternative de la puissance et de la résistance, l'angle politique de l'art, la capacité d'action en général comme les transformations dont l'art serait capable sont à analyser dans ce qu'il signifie d'une activité subjective à travers les œuvres. Oui, certes, c'est

aussi l'invention d'une représentation, d'un accaparement de la valeur, d'une instrumentalisation de l'art à des fins politiques. Cependant, l'art n'est pas réductible aux représentations de sa valeur. Un quelque chose de plus subtil fait son activité politique et change la société.

La convergence de l'art et la vie a détrôné l'art du génie et de l'exception en en faisant un enjeu confondu du sujet et du social, en assimilant les enjeux de la culture à ceux de la consommation de masse. Se dématérialisant dans la vie courante, l'art se serait dissout dans la banalité de l'objet, dans la banalisation du sujet comme intention et comme motivation individuelle. Il reflèterait désormais la platitude du monde et la superficialité des relations qui s'y nouent. L'art flotterait seulement à la surface des sentiments du monde, dérivant sans sujet autre que lui-même.

L'art finirait-il avec la dissolution du sujet dans l'individu, c'est-à-dire dans la dissémination de sa valeur signifiante comme objet quelconque, répondant aux critères de l'utilitarisme plutôt qu'à ceux de l'invention d'un sens ou d'un discours social ?



Les politiques de la fin de l'art portent en elles l'idéologie d'un échec de la valeur. Le décrochage de l'art dans le langage met en question l'atemporalité de sa valeur comme représentation pour devenir le problème d'une critique sociale intellectuelle et historique. Je ne dis pas que l'art est seulement chose intellectuelle au sens d'une connaissance préalable qu'il faudrait en avoir pour l'aborder et le comprendre. Ce que je dis, c'est que l'art s'inscrit dans une historicité théorique et pratique et que, s'il suscite un sentiment esthétique, c'est par le langage que se manifestent tant l'émotion qu'on essaie de formuler de ce sentiment du regard que le discours d'une situation de la pensée de l'art.

En contrepoint de sa démocratisation culturelle et d'une conception utilitariste, l'art aurait perdu son aptitude à la grandeur et à l'universel. Cependant, c'est moins la banalisation esthétique de l'art que la discursivité intrinsèque aux enjeux de sa valeur qui suggère sa reconceptualisation d'une ontologie vers une anthropologie historique. La fin de l'art fait cortège à la fin du sujet métaphysique, à la mort de dieu. Pour la tradition, comment pourrait-il y avoir encore art quand ce n'est plus la transcendance de l'esprit qui souffle l'œuvre au génie de l'artiste, mais le calcul de la raison ?

L'art ne peut continuer à devenir art qu'à condition de se subvertir lui-même de la situation d'éternité à laquelle le confère le contemporain.

S'agit-il de la gestion de l'art et des stratégies sociales qui l'organisent ? La subordination de l'art aux performances du marché constitue un facteur de légitimation de l'économie politique comme représentation culturelle. Il y a un échange permanent entre l'économie culturelle et la valorisation du système économique comme culture. La conception occidentale de l'art est entièrement dévolue à l'instauration d'une supériorité civilisationnelle des grandes nations économiques et des liens planétaires qui les unissent en faveur du contrôle sur les biens où qu'ils soient et quels qu'ils soient. La mondialisation de l'art accompagne la mondialisation d'une démocratie économique et politique. Pour le meilleur et pour le pire. Rien n'échappe à la mondialisation. L'art montre l'exemple de cette abolition des frontières. En peinture, la notoriété d'un Léonard de Vinci, d'un Raphaël, d'un Titien ou d'un Rembrandt scelle l'unité d'une représentation du monde comme patrimoine de l'humanité. Le Louvre à Dubaï témoigne des circuits de la valeur : une œuvre d'art occidentale est moins étrangère à la fortune des pays du Golfe qu'à l'économie de n'importe quel pays émergent.

Quand au politique, il se serait dépouillé depuis longtemps de sa capacité d'utopie et d'idéal pour n'être plus que l'ap-

plication de méthodes de gestion, qu'un pragmatisme de procédures et de managements empruntant ses valeurs à l'esprit d'entreprise et à la compétitivité économique. Le désenchantement du politique provient de cette réduction du politique à un espace juridique sans âmes ni esprit de résistance autre que des oppositions ou des critiques instituées ; réduction du politique à des intérêts particuliers auxquels le peuple devrait sécurité et protection, bref la reconnaissance du moutard. Ainsi, le politique, avec l'économique, deviennent l'enjeu de calculs savants, d'expertises scientifiques. L'esprit de l'invention du politique possède ses prospecteurs probabilistes, ses philosophes spécialisés et ne concède la théorie à aucun autre discours que celui de leur propre raison. L'idéologie du pragmatisme, de la culture de la preuve et du contrôle qualité ne supporte plus l'inconnu ; c'est-à-dire quelque chose qui serait étranger à l'identité de sa pensée, une pensée immigrée, un intellectuel métèque. La politique, affaire sérieuse par-dessus tout, ne concerne ni l'art, ni la littérature, ni la poésie, mais l'ordre public. Aussi l'internationalisme soviétique cède le pas à la mondialisation névrotique. Les politiques de la fiction ne rencontrent plus les fictions du politique. Le pragmatisme politique est toujours dans le vrai, dans une esthétique du bien, dans la littéralité de l'action et du réel, contrairement à l'incertitude, pourtant régnante, dont les instituts de sondages conjurent les mouvements browniens, faisant encore passer l'opinion pour du mathématisable.

L'esprit d'une société décente et d'une conception de la société fondée sur la décence du politique suggèrent de reconnaître à l'art la capacité éthique à penser la société depuis le sujet, à constituer une politique du sujet critique des politiques de la société.

L'attention que l'économie politique porte à la culture et à l'art ressortit non seulement à des intérêts directs liés au marché et à la spéculation, à l'originalité et à l'unicité de l'œuvre mais également à l'éclatement de cette unicité dans la dématérialisation du marché ; dans la transformation de la notion de « produit » non plus seulement comme bien individuel mais comme un ensemble de propriétés : « le bien n'apparaît plus comme une entité indissociable mais plutôt comme un panier de caractéristiques sur lesquelles portent les préférences des consommateurs. Ce sont ainsi les services offerts par le bien qui fournissent de l'utilité au consommateur. Deux biens en apparence hétérogènes peuvent être en réalité de proches substituts si leur "adresse" dans l'espace des caractéristiques est voisine. La définition



du marché de l'art se trouve donc élargie. Ces approches permettent de régler les problèmes induits par l'unicité de l'œuvre. »⁴ Le marché de l'art s'adapte aux nouvelles théories de l'art aussi bien qu'à la dématérialisation des œuvres.

Il s'adapte aux nouvelles formes du marché. De même, la dématérialisation de l'art suit celle de l'économie, celle des structures de pouvoir dans la mondialisation. L'art prend son invention dans les structures mentales de la société qui le situent.

L'économie de l'art justifie une politique culturelle des rapports de production et de réception. En découle la conception des œuvres comme produit et comme enjeu spéculatif. La notion de « produit » neutralise la capacité politique de l'art. L'œuvre d'art, appréhendée comme un bien culturel parmi d'autres, prend alors la valeur d'un bien de consommation comme un autre. Il est soumis, en tant que représentation culturelle, à une valeur du politique qui lui est étrangère : la contrepartie. Les choix politiques qu'on fait en art ne sont pas anodins, d'autant que dans les œuvres, par leur force poétique, s'estompe la frontière entre l'éthique et le politique.

Cet art-là est vendu comme modèle de domination théorique et politique, comme identité d'une culture à l'image de ce qu'on fait des œuvres et des œuvres qui font l'art pour le contemporain. Sordide ambiguïté, c'est le même art qui, dans le désintéressement de la valeur, mène parfois une résistance politique aux clichés de la culture.

Il n'y a pas d'économie particulière à l'art, si on y pense bien⁵. C'est toujours la même économie qui s'applique aux artistes comme à tout le monde. Les œuvres d'art sont ainsi soumises à l'économie générale, à son pouvoir de captation de la valeur et il ne tient qu'aux artistes des œuvres d'inventer une situation critique de la valeur.

zôon politikon

L'art ne se salit pas au contact du politique. L'art situe le politique ; il montre le pouvoir et sa critique en même temps. Il implique une situation du politique dans laquelle les œuvres ne forment pas un choix entre compromission et critique – il n'est pas même *ambigu* à cet égard. Au contraire, les œu-

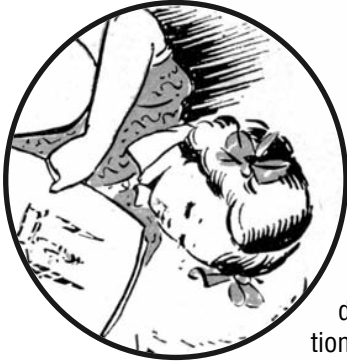
vres d'art jouent du rapport entre institution et critique, entre idéal politique et pragmatisme du sujet. Une politique des œuvres d'art, suggère une politique du sujet, une sorte d'inconscient du dire dans le voir des représentations instituées. Alors oui, on n'y voit pas très clair, parce que les œuvres se détachent dans le temps et que le contemporain tend à effacer cette distance nécessaire aux œuvres qui les fait politiques autrement que dans le temps des politiques de la mode et de l'époque. L'œuvre d'art bouleverse les rapports et condamne les ruptures politiques à se côtoyer dans une même situation critique, dans une même unité problématique. Le sujet décide ici, au-delà de l'époque et de l'individu, ce qui devient art pour l'histoire.

L'art est fondamentalement politique parce qu'il agit dans les manières de penser, parce qu'il transforme la pensée et donne du monde social non seulement une représentation mais surtout une identité des questions. L'art situe l'homme dans l'invention de sa pensée. Et puisqu'il affère à l'activité d'un sujet, aux relations entre sujets dans le monde, l'art est profondément éthique et politique ; d'abord éthique de situer le monde du point de vue de la subjectivité ; d'abord politique avant même d'être économique.

Il y a donc bien un *art politique*, au sens où l'art intervient dans le monde social et fait « situation ». Comme toute production humaine a une incidence sur le sens que nous donnons aux choses, la peinture, les œuvres d'art et de langage interviennent dans le monde de la pensée, transforment la situation du dire dans le voir, provoquant la pensée, bouleversent la situation du sens. La peinture tisse une étrange toile dans le paysage de la pensée, une étrange problématique de l'homme et du social qui déteint sur l'histoire. L'imaginaire fait plus que combler des vides ou des vertiges. Il attise la réalité, il l'exhorte à la distance et à la réflexion. La fiction du politique exhibe la réalité dans l'obscurité du pouvoir qu'elle affiche : elle fracasse la coquille de son unité, elle montre la réalité dans la nudité du sujet. C'est là qu'elle intervient, dans la nudité de l'œuvre, dans ce rapport inconvertible du sens de l'œuvre dans le sens de la réalité.

L'intervention de l'art dans le champ du politique est plus évidente, encore, depuis que le discours et le travail du langage sont désormais indissociables des questions d'une signification propre aux œuvres d'art. Si une œuvre d'art signifie à sa manière, elle intervient alors dans l'ensemble des conditions du sens. Elle n'est pas simple représentation d'un libéralisme ou d'un contre-pouvoir mais requiert en même temps les clichés de sa situation comme les anomalies sociales. Toute une histoire, toute une société vit dans une ocre ou dans un *IKB*.

La peinture remobilise le langage depuis les fenêtres de l'âme, là où le sens n'est encore qu'impulsion du rythme, naissance du politique dans le corps.



L'*art sociologique* de F. Forest montre l'art comme « intervention ». Une œuvre, à travers le discours de sa situation met en jeu un sujet et une histoire. Elle est politique parce qu'elle n'est jamais anodine comme un objet de la vie courante. Elle est action, non seulement dans l'espace

ou symboliquement, mais dans les modes de penser. Avec l'*art sociologique*, Fred Forest pose la question de l'art comme mode d'action dans le discours social et dans la théorie.

Dans « Qui donc a entendu parler de l'art sociologique ? » il accentue l'indétermination de la limite entre le voir et le dire de l'art, en montrant que l'art, s'il est politique, est nécessairement critique des représentations données de la société dans leur ensemble. Pour étayer cette théorie, Forest fait de son propre *article* un acte, une action discursive dans le champ de l'art : il le déclare comme une intervention critique devant « être reçue comme une *œuvre d'art politique*. »⁶ L'art serait politique de susciter, par son discours, la critique de sa situation historique et sociale.

Il souligne à cet égard qu'il « y a une antinomie irréductible entre les *marchandises à vocation marchandes* et l'*art politique*. »⁷ Cette antinomie est à nuancer. Elle montre cependant qu'il y a une proximité tout autant effective – agissante

et réciproque – entre l'art et le langage, qu'entre l'art et son interprétation comme marchandise.

Nous pourrions dire que Fred Forest énonce là une évidence ; sauf à interpréter littéralement son point de vue et à considérer effectivement que la situation critique des œuvres d'art actuelles consiste, politiquement, dans la situation critique de l'économie-politique dominante. Le rapprochement de l'art et du langage constituerait, contre la récupération de l'art comme marchandise, l'enjeu d'une situation critique de l'art et du social ; l'affirmation d'une valeur politique de l'art devenue ouvertement théorique et critique des représentations politiques dans leur ensemble.

Tout ce qui rentre directement dans le circuit du marché de l'art, la valeur de l'œuvre d'art immédiatement convertible en valeur économique – conformant un pouvoir plutôt qu'une liberté – n'est plus alors que le signe de son propre enjeu politique. La compromission ou la tiédeur entre « subvention et subversion » (Rochlitz) devient alors une position intenable. La dématérialisation du réel dans la peinture dérange l'art dans la conscience du corps que la peinture fait à la pensée ; elle n'est pas l'annonce de la fin de l'art, mais le continu d'une politique de l'art critique, d'un art politique, comme le scandent les multiples manifestes des *avant-gardes* ; avant qu'elles-mêmes ne soient assimilées comme représentations culturelles d'une activité de la critique, nécessaire à l'affirmation des valeurs libérales sous le label démocratique. De quoi l'art aurait-il perdu le corps, si ce n'est de reconnaître l'étendue de sa chaleur comme un corps partagé ? Il n'y a pas là perte du corps ; la dématérialisation n'est que changement des paradigmes de la matière, de ce qui fait corps dans le langage. Renforcé dans la pensée du politique, l'art découvre d'une certaine façon un nouveau corps au langage, au sujet, au social, une capacité d'action apte à bouleverser





la réalité et la culture. Par la reconnaissance même de l'instrumentalisation de sa valeur, il met en question l'émancipation d'une démocratie du sujet à travers une politique de l'art. Critique des récupérations de la culture par les politiques de la consommation – de leur propre récupération – les œuvres d'art suggèrent alors une pratique théorique et critique des modes de vie et des modes de penser ; une pratique du politique.

L'enjeu d'une politique de l'art implique donc, au-delà des utopies discréditées pour s'opposer au réel, une réflexion critique et dynamique sur ce que signifie la démocratie et sur une conception élargie de la représentation, non seulement comme image mais comme discours. La dématérialisation n'est pas la disparition, mais la reconceptualisation des en-

jeux politiques de l'art dans un système où le sujet peut désormais tenter de se poser en critique des assujettissements et des abus de pouvoir. Pour Fred Forest, la dématérialisation permet de sortir l'art de sa situation assujettie d'objet marketing, de contourner l'œuvre comme marque déposée et comme support de produits dérivés. À ce titre, c'est moins « l'art actuel » que la transformation continue de « l'actuel » dans l'*inactuel* qui fait le réel travail d'une politique de l'art, cherchant à résister en cela à l'*art contemporain* et aux avatars d'une représentation culturelle comme simulacre du politique. L'art contemporain lui-même résiste à sa condition instituée et cherche sa critique ; il s'est mis avec le *contemporain* dans la situation de sa disparition, dans la situation-limite d'une signifiante de sa valeur sociale. Il s'est pris les pieds dans l'esthétique de l'époque, dans l'esthétique d'une critique qui ressemble à une éthique désespérée du politique à l'affût de n'importe quel signe qui produise des effets de démocratie.



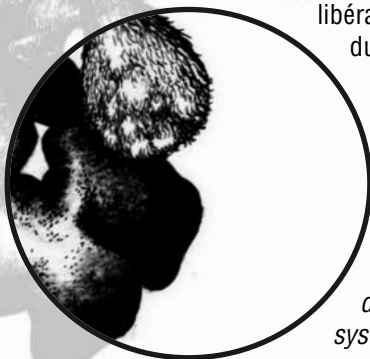
32-33

L'art du passé est critique et politique de peupler, à travers les œuvres, l'idée que les sociétés présentes se font d'elles-mêmes et de leur capacité d'altérité. L'art change et sa vocation est de se transformer en contrepoint des modes de représentation sociale. L'art politique implique de découvrir et de porter sa propre critique. D'où la nécessité pour l'art de sortir du musée, de chercher des modes de conceptualisation qui s'affranchissent de la fétichisation de la valeur.

L'organisation mentale des sociétés libérales implique, de la part du sujet, qu'il trouve des ressources nouvelles à la résistance et à l'invention du politique : « l'*art politique* s'est déplacé. Il se réalise de préférence dans la *délocalisation territoriale* et *des réseaux*, et dans les *systèmes d'information* de la

société, qu'il subvertit systématiquement. [...] Il faut réviser et réactualiser, de façon urgente, notre jugement sur les formes que l'*art politique* peut épouser aujourd'hui. »⁸ L'art se déplace et se transforme dans la situation du langage que lui confère la société. Les objets ne peuvent rien. C'est d'organisation symbolique à organisation symbolique que se discute le politique et les stratégies de l'éthique. Et je ne crois pas plus aux objets qu'aux réseaux ou à la communication dans cet ordre. L'art politique est un art qui pose les enjeux de la conduite humaine comme une question urgente et continue. Elle ne s'arrête à aucune satisfaction individuelle ou collective puisque son éthique est empirique de se transformer et de transformer le politique dans l'historicité de la critique, puisqu'elle est un discours partagé, inachevé et impromptu en tant qu'œuvre.

Pour être politique, une œuvre d'art doit avoir une valeur critique de sa situation face aux politiques de médiation culturelle et au marché. Qu'en est-il des œuvres triées par le ministère de la culture qui sortent épisodiquement des réserves



pour alimenter le show de l'institution dans les vitrines de l'art ? Finalement, une œuvre qui ne remet pas en cause les conditions de son exposition, le discours de sa représentation et de sa médiation, n'est-elle pas finie ? Ne suscitant plus autre chose qu'une valeur obsolète du politique, sclérosée comme des statues de Loth, les œuvres d'art ne seraient plus que des tombeaux du politique. Si, comme l'entend Forest, « l'art politique est un art éthique »⁹ c'est dans le sens où l'œuvre agit sur le politique tel qu'il est, pour en transformer les enjeux.

Les œuvres d'art suscitent le discours et donc l'activité d'un débat continu sur leur devenir et sur leur situation sociale. Elles constituent, dans l'empiricité et l'historicité du langage, une perspective critique de leur situation politique, une éthique du politique. Cet idéal cependant est loin d'être majoritaire et ne doit sans doute jamais le devenir. Faute de quoi il perdrait la critique ; la capacité d'humilité et d'utopie qu'il faut pour donner au politique sa respiration, sa régénérescence et faire de la question des conduites humaines à travers l'art, l'impulsion d'une politique du sujet et de nouveaux risques de la pensée.

Aussi, sur le plan négatif, partageons-nous ce constat d'un art contemporain trop compromis aujourd'hui dans le marché pour avoir encore quelque chose à dire d'autre qu'un coda désespéré de sa cause : « à la déréliction du politique correspond l'inanité de l'art contemporain, et son échec, voire son indifférence ; plutôt qu'à vouloir s'assigner un vrai rôle politique, il se complait et se compromet dans les simulacres orchestrés par le(s) différent(s) pouvoir(s)¹⁰. » Le « contemporain » n'aurait-il été qu'une stratégie d'esthétisation et de légitimation des valeurs consuméristes, l'interprétation erronée d'un art officiel en art politique ? L'art se serait-il consommé à ce point dans la récupération culturelle de sa valeur, dans l'exploitation d'une situation politique radicalement englobante qu'il ne trouverait plus l'extériorité, le corps, la distance nécessaire à une signifiante politique de sa valeur ?

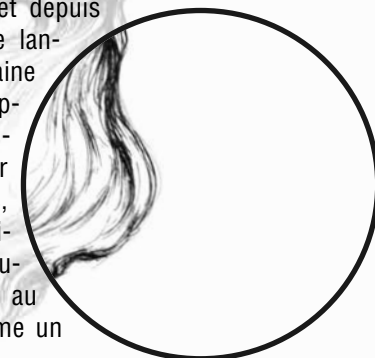
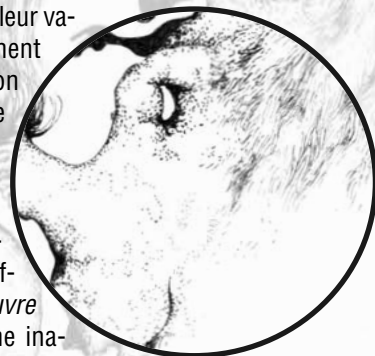
L'art a changé, comme toujours. Contrairement à l'illusion d'une société de l'image, qui tient le sujet dans la stupidité de l'art comme instant d'une fusion du corps et de l'émotion, l'art prend sa politique dans les situations critiques et problématiques de la raison ; dans un déploiement discursif de plus en plus affirmé au fur et à mesure de la multiplication des instances de discours, d'une situation du langage de plus en plus reconnue comme enjeu continu du sujet. Avec les avant-gardes, l'art est devenu une histoire politique dès lors

que les œuvres ont pris leur valeur non plus seulement comme représentation mais comme problème des théories de la société et comme recherche d'une anthropologie particulière ; en témoigne la difficulté de la notion d'œuvre

comme unité et comme inachèvement historique, comme expérience à la fois particulière et collective, comme proposition affective et discursive en même temps, comme idée et comme errance de la pensée, comme rêverie du politique ; transcendance continue du projet dans le corps de l'œuvre et de l'intelligence dans la matière.

Une politique de l'art met en jeu, nécessairement, des rapports de force, des assujettissements, des stratégies ; mais aussi une activité de l'art à travers les œuvres. Le politique donne à l'art sa dimension temporelle et sociale, transforme l'instant de l'œuvre. Une politique de l'art implique que l'art prenne les qualités du politique, que l'art s'inscrive dans le discours, le transforme et qu'il en soit lui-même transformé. La notion d'œuvre restant elle-même à l'insu de la signifiante particulière qui se déploie entre les œuvres pour faire de l'art une pratique de la pensée.

Que fait l'art au politique ? Il défait l'unité du politique et donc l'unité de la raison dans la pluralité des œuvres. Il mobilise la société du point de vue particulier que les œuvres induisent du sujet. Il y aurait une subjectivation particulière des œuvres d'art dans l'élaboration historique et politique de la société ; une signifiante particulière de la pensée depuis les œuvres d'art dans les discours de la société. (La subjectivation à laquelle nous faisons référence est celle d'un corps qui devient sujet depuis son invention dans le langage.) Une certaine conception de l'art suppose en effet que les œuvres prennent leur valeur dans le discours, alors même qu'elles situent le sujet dans l'ouverture du sensible au discours. L'œuvre forme un





corps particulier du sens, un transfigurateur des affects dans le discours.

L'œuvre d'art implique une situation complexe du sujet et du social, un corps-langage travaillant à sa libération du politique comme assujettissement. Il s'agit pour le sujet de se découvrir historiquement et empiriquement comme transformateur politique dans le langage, en découvrant sa propre valeur politique. Cette empiricité passe par des corps, par les enjeux signifiants qu'ils constituent. La société est politique par les corps qui la signifient, c'est-à-dire par des corps qui ne sont pas simplement des corps, mais qui sont toujours-déjà impliqués dans le langage ; la société elle-même devient forme politique comme extension des corps-sujets qui la composent, par la signifiante qu'ils induisent des rapports entre corps. Une politique de l'art suggère cette tension entre corps et langage qui fait de la peinture plus qu'une représentation donnée : elle implique le discours comme réalisation du devenir des œuvres, un corps-langage particulier de la subjectivité à travers les œuvres.

Qu'est-ce que la valeur d'un corps ? On peut s'interroger en effet sur ce qui constitue un corps, notamment dans le rapport au langage, mais pas seulement. Nous avons déjà évoqué la situation particulière de l'oralité et des enjeux d'une physique du langage ; où l'oralité suppose pour Henri Meschonnic l'implication d'une forme-vie dans une forme-sens, l'implication d'un sujet dans l'écriture ; à la différence de l'opposition entre langue et parole. Se pose la question, par ailleurs, de ce qu'on peut savoir d'un corps, des limites de ce savoir, de l'extension que la notion de corps peut recevoir. Un corps est un objet indéterminé. Le corps serait-il la situation réduite du sujet comme objet pour d'autres sujets ? La peinture constitue-t-elle le corps de l'œuvre picturale ? La musique a-t-elle un corps autre que l'humain qui la produit ? Le corps de la sculpture est-il celui du modèle, celui de l'artiste qui la façonne, la matière qui lui donne forme ou encore la force qu'elle prend dans le regard du public, un corps historique, le corps d'une indétermination du sens à l'épreuve des affects pour d'autres sujets ?

Le corps n'est-il pas concerné par le politique, traversé par lui, en réfé-

rence à la question des « bio-pouvoir » abordés par Michel Foucault ? Lequel voulait « montrer comment les rapports de pouvoir peuvent passer matériellement dans l'épaisseur même des corps sans avoir même à être relayés par la représentation des sujets... »

Il y a la restitution d'une grande violence dans l'art, un travail sur le corps non seulement comme objet indéterminé, mais comme situation anthropologique d'une empiricité du sens.

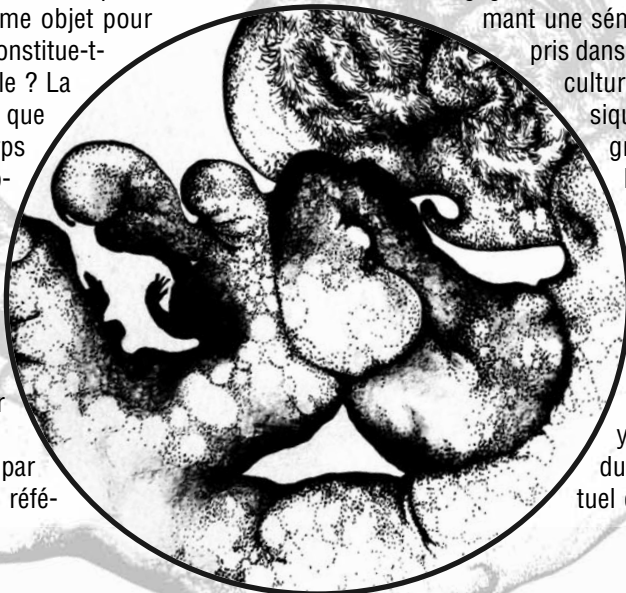
L'art induit ici la recherche particulière d'une politique ; il constitue une réalité floue qui recouvre tout et son contraire, une catégorie creuse. Tout comme le politique, fait remarquer Michel Foucault, n'est jamais neutre et implique des corps-langage dans le discours, l'art implique dans le discours la transformation mutuelle de la société et d'un sujet. L'art implique une politique du sujet à l'œuvre dans une politique de la société, une situation critique de la culture. par laquelle ces rapports se transforment.

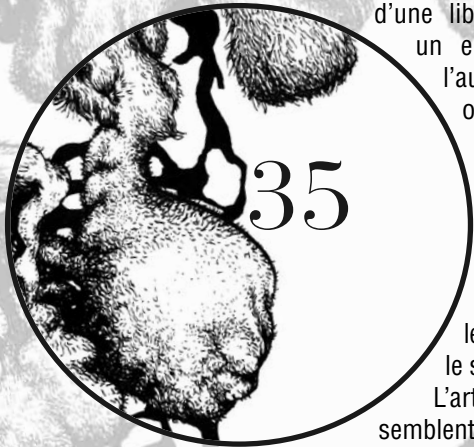
Notre regard est construit par l'idée d'une pénétration mutuelle du voir et du langage, du politique et d'une utopie anthropologique, de l'invention historique dans le discours de l'art. La démesure de la peinture, par exemple, tient à la situation de son cadre même ; l'angoisse de l'universel, l'inconnu pressant dans la force du monde, la peinture croisant le regard comme un appel du vide, un vertige de la perception dans le dire, dans l'oralité, un autre corps-langage.

Le langage explose de la contemplation et de l'extase : autant de fenêtres sur l'insensé. *Ekphrasis* infinie, métamorphose de la peinture dans le langage. Non pas décrire mais vivre la peinture dans le langage. Représenter est ici insuffisant à dire. Le merveilleux surgit alors des prolongements du langage s'écoulant sans retour de la peinture ; formant une sémantisation oraculaire, un sens pris dans le corps traçant les infinis de la cultures, ses hypothèses métaphysiques, un ordre du politique désignant la nature, faisant passer l'inconnu pour une transcendance.

Interzone

Une politique de l'art est-elle possible ? Oui, à condition qu'il y ait un risque de l'art, un risque du politique. C'est un risque mutuel du sujet et du social, le risque



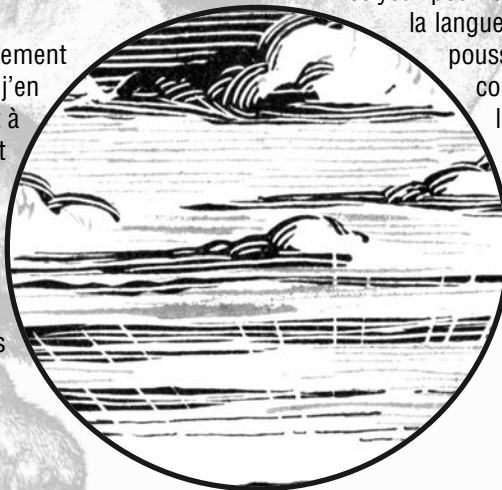


d'une liberté devenant un enjeu l'un par l'autre. Que nous offre donc la « société du risque » en la matière si ce n'est de ne plus prendre de risque avec le sujet ou avec le social ?

L'art et le politique semblent enfermés dans la représentation du pouvoir, endormis dans une démocratie comptable. On ne sait pas très bien quelle force critique ils incarnent. Poser la question d'une politique de l'art est peut-être obsolète ; elle suspend l'actualité du politique à l'illusion d'une valeur autonome de l'art, à une utopie de l'art qui s'effondre avec les avant-gardes dans « l'économie de prostitution »¹¹. L'utopie de l'art ne servirait plus que l'utopie des institutions.

Comment des valeurs aussi instituées que l'art et le politique peuvent-elle prétendre encore à l'invention de situations inédites, au renversement critique des valeurs, à changer la société, à changer la vie ? Quelle utopie du politique ? Quelle capacité de l'art à constituer une action concrète sur la vie ? A-t-on affaire à des notions qui fonctionnent sur un même plan ? Une politique de l'art est-elle réversible en art du politique ?

Ces notions ont des valeurs tellement génériques que l'approche que j'en propose ici consistera simplement à en discuter la pertinence. Réduisant le terme « politique » à la capacité d'un sujet à agir, à intervenir et à transformer une situation sociale depuis les enjeux du discours, c'est-à-dire à la capacité d'action d'un sujet dans le discours, je vais

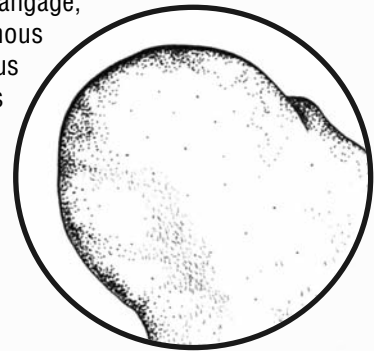


essayer de montrer comment une politique de l'art peut constituer une conception particulière du social et du sujet – une éthique du politique – dans la pluralité des politiques de la société. *Le* politique joue ici un rôle de révélateur social, suscitant une capacité particulière du sujet à avoir une action sur les choses : à l'art, dans une approche politique, incomberaient des enjeux d'action et de transformation à un niveau symbolique qu ne séparerait plus le sujet, le social et le langage, dans une perspective où les choses prendraient leur valeur historique et empirique dans le discours et non plus de l'action détachée de l'activité du langage.

Ce que nous identifions dans le registre du politique s'inscrit dans une historicité et donc dans le langage. À celui qui me demanderait ma conception du politique, je lui dirais d'abord qu'il n'y a pas de valeur du politique sans l'implication d'un sujet dans le langage.

Les choses ne sont jamais tout à fait définies, parce qu'il y a toujours quelque chose d'ineffable qui se dégage des discours et des politiques. Des choses qui restent à l'état sauvage de la pensée, des choses animées de l'inertie qui fait jour entre un corps et le langage. Le monde et le langage ne tombent pas juste. Il y a toujours un vide, une métaphysique, un inconscient, une utopie qui travaillent à faire sortir le sens de l'économie-politique de ses limites – de ses stratégies – pour en livrer la pensée à l'incertitude de l'avenir. Il y a des yeux pour traduire l'aveuglement du corps dans le langage, du langage pour faire corps avec les choses, pour être plus que le corps et plus que le langage réunis ; il y a des yeux pour boucher les trous du langage, des yeux cachés derrière les yeux pour rappeler que l'image prend son corps dans la langue ; il y a du langage taillé dans la pierre,

poussé par le vent, du langage-matière qui fait corps dans le monde. Nous voyageons par le langage, nous traversons la vie, nous apprenons par cœur des habitudes dans le langage, de peur de nous perdre, nous nous perdons dans les corps. Le langage fait





NOTES.

1. « Nouvelles en touareg », *Isalān dāgh tāmajaq*, n°1, janvier 1970.
2. *Isalān*, dans *Graine de Parole*, p. 142.
7. Ibid, p. 182.
8. Ibid, p. 184.
9. Ibid, p. 192.
10. Ibid, p. 186.
11. Je reprends cette expression à Robert Filliou : il distingue une « économie de prostitution » soutenue par les enjeux du pouvoir, d'une « économie poétique » visant d'abord l'épanouissement de l'homme.

3. Jeannine Drouin, « Les premiers pas sur la lune. Echos de la presse touarègue » dans *Graine de Parole. Puissance du verbe et traditions orales*, Textes offerts à Geneviève Calame-Griaule, Paris, Éditions du CNRS, 1989, p. 139-140.

un corps concret à l'expérience, à l'histoire, à l'informulé, en inscrivant le corps dans la rencontre et dans l'étrange, en faisant comme en défaisant les corps de la pensée. D'où les situations du pouvoir à défaire dans le langage et par le langage, les insurrections du poème dans la logique des discontinus entre éthique et politique, entre poétique et politique. D'où la recherche d'une efficacité du poème dans les enjeux de la pensée, la théorie du langage de la littérature faisant effraction dans les théories du contrôle de la société par le contrôle des corps dans le langage ; le sujet du poème défaisant le langage à la racine logique du pouvoir.

William Burroughs a mis en évidence la manière dont l'*Interzone* constitue une poétique critique des pouvoirs ; la manière dont elle brouille l'ordre du déroulement des choses. Aspirant la réalité dans le poème, déroutant la logique du récit et de l'institution du sujet dans le monde. Par l'effraction de son propre corps, Burroughs avait senti le discours du pouvoir l'envahir comme un corps étranger. La force transformatrice du langage pénétrant le corps en son centre et instituant sa liberté au sommeil, à la suspension du jugement social dans les dislocations de l'histoire ; une subjectivation dans le langage dont la vie fait l'épreuve du continu entre les moyens de contrôle et leur situation critique dans le poème. Le langage échappait à la logique sociale pour prendre dans l'hallucination le pli du sujet, la force d'une matière-langage transformatrice de la réalité.

Si le langage est un virus qui s'est assimilé au corps, suivant la métaphore virale, c'est l'activité d'une forme-de-vie qu'il représente et qui fait son activité. C'est comme forme-de-vie que l'écriture du sujet perturbe l'activité d'un ordre discursif. Une aptitude au désordre incite le centre de toute

chose à se recréer sans cesse pour découvrir son existence ; une zone d'incertitude à partir de laquelle chacun cherche à reprendre son individualité, indiscernable, pour faire de l'économie-politique l'enjeu d'une attitude poétique, la situation critique de la société dans l'écriture du sujet, un déconditionnement des règles qui organisent le langage comme pouvoir sur le corps.

Traversée de discours contradictoires, de libération et d'assujettissement, de l'inscription du discours social dans le corps, implicite discursif de ce qui se dit sans être prononcé ; coupant, tailladant le corps pour en purger le sang intoxiqué des contrôles du sens, faisant sortir la langue d'où qu'elle vienne, déchirant l'épiderme jusqu'à rendre coup pour coup, le corps reprend ainsi la consistance du langage qui le libère et qui le tient. Rendant nécessaire l'évidement du sujet jusqu'à la feuille, junky émâcié du langage, *Naked Lunch* délivre la tension fiévreuse que le corps fait au langage, des interruptions et des reprises de la langue : la perception n'est plus la scansion d'une langue appliquée au corps : le corps fait irruption dans le langage pour défier le pouvoir, il en mutilé l'équilibre ; parce que le pouvoir habite les corps à travers le langage, le pouvoir agit sur les corps dans le langage. Le corps conditionné de l'écriture du sujet par la syntaxe, pousse ainsi à chercher cette contre-cohérence nécessaire d'un sujet du poème, à travailler la situation critique de la société dans l'organisation même du langage de sa représentation ; à découvrir une situation critique de l'art avec le politique. L'interruption de la conscience dévoile ici un corps du langage propre au sujet, un corps critique des conditions

6.

Fred Forest « Qui donc a entendu parler de l'art sociologique ? » dans Jean-Marc Lachaud (sous la dir.), *Art et politique*, L'Harmattan, Paris, 2006, p. 181.

12. « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art » dit Robert Filliou* ; l'art, en effet ne prend sa valeur que dans la perspective d'un déploiement, d'un épanouissement du sujet dans la vie. C'est tourné vers la vie, comme problématique anthropologique et questionnement du sens que l'art prend sa dimension signifiante, qu'il devient « l'art pour l'art », c'est-à-dire l'art pris pour lui-même comme enjeu d'une utopie mutuelle du sujet et de la société.

symboliques de la société dans le langage. Assignant le langage comme ordre de la pensée, la société s'impose ainsi comme image globale du sens, comme puissance réelle des pouvoirs à travers le langage, sur le corps. *L'interzone* dévoile un inconscient du langage qui réhabilite non seulement le sujet comme conscience du corps mais également comme matière d'écriture, comme enjeu politique d'une signification.

Étrangement, une politique de l'art nous oriente vers le corps dans la situation du langage. *L'Interzone*, écriture de l'hallucination, implique le poème en déséquilibre du récit et de l'intoxication des sens ; mélange de langage et des fluctuations du corps dans la défonce. *L'interzone* suppose une situation critique de la langue du point de vue du sujet. Il s'agit donc de sortir de la situation d'un corps assujéti aux pouvoirs et à la possession pour retrouver la force poétique d'un sujet de l'écriture, pour déjouer le contrôle des événements et faire entendre le sujet – un discours spécifique au « sujet du poème » – entre les discours de la métrique sociale ; l'impersonnel d'un devenir-sujet dans le langage, la signification d'une activité qui libère le discours en poème ; un « sujet du poème » politique dans le discours et par le discours du poème, la valeur d'un sujet social par l'écriture, critique des discours qui instituent la société comme pouvoir ; transformations mutuelles « des formes-vie en formes-sens ».

Une politique de l'art peut permettre de comprendre le passage d'un « sujet du poème » à un « sujet de l'œuvre », l'enjeu d'une subjectivation artistique dans une politique du sens comme signification particulière des œuvres d'art et, par transitivité d'une politique du langage en politique du sujet, l'enjeu d'une signification du sujet dans les discours de la société.

4.

Nathalie Moureau, *Analyse économique de la valeur des biens d'art. La peinture contemporaine*, Paris, Economica, 2000, p. 5.

5. Je dois à Joachim Pfeuffer de m'avoir mis face à l'évidence de cette question.

L'art est l'enjeu d'un sujet-politique, d'une pensée de la société non pas comme représentation du sujet, mais comme recherche du sujet ; comme recherche d'une éthique du politique dont les œuvres constitueraient l'empiricité particulière du sujet dans le langage.

C'est la réalité qui est mise en question là où l'art défait le langage – Interzones, poèmes – des métriques du politique. Il faut bien essayer de poser des questions dont on n'a pas les réponses, provoquer de nouvelles situations. L'économie-politique a sa poésie et ses œuvres d'art. Elle ne change rien aux objectifs politiques qui sont les siens par la pensée de l'art.

Les rhétoriques de la protection tiennent nécessairement l'art dans le danger de la disparition. Oui, l'art disparaît toujours, dans la mesure où il est historique, il meurt, il recommence, il vit. Il est enjeu politique, structure active de l'économie de marché. Il continue dans l'inachèvement de sa pensée, il se transforme dans le discours de sa recherche.

« La poétique »¹² tient à la vie du sujet plus qu'à l'art dans le travail de la pensée. À la différence, l'économie-politique tient à l'esthétique ; elle a perdu l'art en route et la société comme volonté d'une éthique première. Elle fait le contemporain du politique, la parure du politique ; et les morts sont nombreux qui grossissent dans son sillage.

La mondialisation ne s'applique pas à la peste et au choléra partout dans le monde. Il y a des périphéries de la raison, des places où la vie est moins protégée que l'art, une division des corps entre animalité et impératif du sens. Là où les corps meurent injustement, là où la faiblesse est insoutenable, la force de l'art disparaît pour ne laisser du politique qu'une barbarie intériorisée, domestiquée et imbécile.



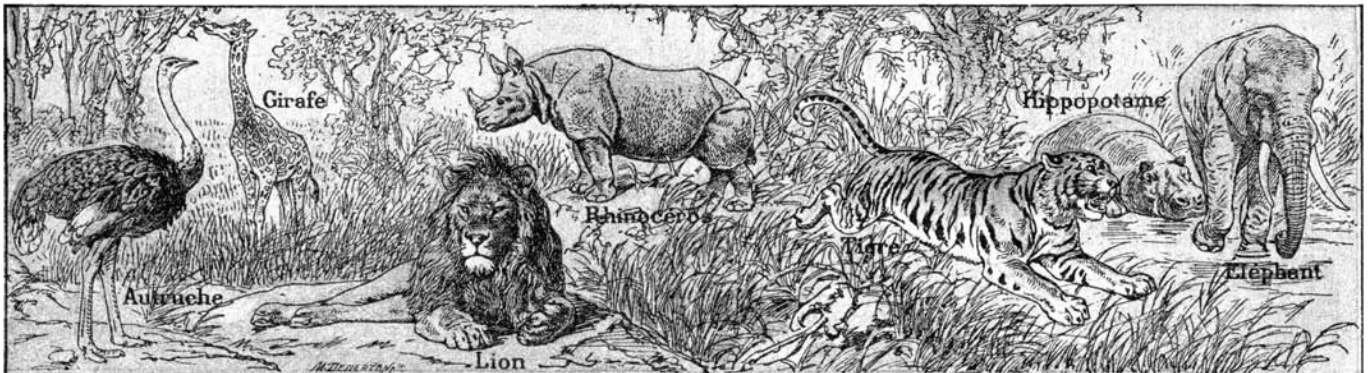
Allo Maman, Bonne fête Et surtout ca va, bon, c'est vrai si c'est moi, oui oui c'est gentil,
 mais si c'était un autre, essayons :
 Allo Madame, Bonne fête Et surtout : non, c'est pas David, oui c'est bien son genre :
 faire appeler par quelqu'un d'autre mais, là, c'est moi, c'est donc pas vraiment lui.
 Alors, voyons : là, avec une surprise comme ça,
 on a quelque chose à s'raconter, on se demande plus si ça va -
 parce qu'on se doute bien que ça va mieux
 quand c'est pas vraiment la question.

Mais alors qu'est-ce qui se passe quand, fête des mères ou pas d'ailleurs,
 on appelle pour une occasion ou une autre ou parce que ça faisait longtemps
 et surtout pour avoir des nouvelles - ça fait très plaisir quand les enfants prennent des nouvelles,
 - mais ce que ça va coûter de dire les choses comme ça, c'est terrible.

La poterie dédiée à Maman pour occuper les enfants au Centre de loisir,
 c'est-à-dire la figure maternelle comme détresse
 à rendre les enfants disponibles aux aliénations mignonnes,
 principe de contention de la mièvrerie :
 'obligatoire ou plutôt bien la moindre des choses de pas compter sa douceur quand on prend des nouvelles ;
 'et obligatoirement contenue, parce qu'il faut pas exagérer, dans l'monde dans lequel on vit, il vaut mieux un
 certain cuir, cf. Papa.



Donc, si c'est ça
 ne serait-ce que le petit mail au lieu du coup de téléphone:
 fascinant ce qu'il peut y avoir de mécadrage technologique dans le statut anthropologique
 intermédiaire, entre la fête des mères et la fête des pères, ne se peut question de se situer
 tant soit peu même recadrer les catégories familiales personnelles.





Ma mère a d'abord trouvé original
qu'on se boycotte la fête des mères
du fait de son pétainisme
Aurais-je même été flatté
qu'elle se montre fière de mon originalité,
voilà qui limitait déjà, d'un registre émotionnel
encore centré sur la fierté familiale et c'est tout,
l'efficacité de l'anti-pétainisme de la démarche
' Pour faire sérieusement avancer le sujet,
j'ai écouté ce que pouvait se dire d'autres mères.
N'étant pas le seul fils dans cette situation-là,
il fallait que je compare le niveau de discours de ma mère sur l'anti-pétainisme
avec celui d'autres mères. C'est-à-dire que :

si je n'avais pas d'ambition de sociologie de la fête des mères,
j'étais déjà tout acquis à la nécessité de poétiser la sociologie.
Et, à peu près à ce moment-là, j'entends
une mère dire à une autre
que son fils
anti-pétainisme
mais très beau collier regardez
pour son anniversaire. Alors c'est terrible le collier moi aussi justement pas pour lui-
même anti-pétainiste puisqu'à le présenter comme une compensation, c'est terrible et
surtout cette violence des mères entre elles et je savais bien que je n'étais pas si origi-
nal, qu'il n'y avait même pas de quoi être fier d'être anti-pétainiste, que la fierté elle-
même compensatoire, encore pire de se trouver à devoir jusqu'à imaginer si ma mère
avait été là quand la situation me faisait que, sociologue, je préférais finalement faire
que la critique des originalités généalogistes ou, pour qui voudra bien, mieux que je
ne pourrai le temps, voici annexe
de la reconfiguration de la question des manies mentales dans la langue maternelle :



Pour bien montrer que les raisonnements ne peuvent se vouloir légitimes dans un
monde où on montre des colliers comme s'ils les compensaient, il semblait nécessaire
de creuser les imperfections logiques :

Un bon fils peut faire des mauvais cadeaux
Une bonne mère ne peut pas avoir un mauvais fils
Une bonne mère aime les mauvais cadeaux

On pourrait dire que c'est un paralogisme. Sauf qu'on n'est pas obligé d'être aristotéli-
cien.

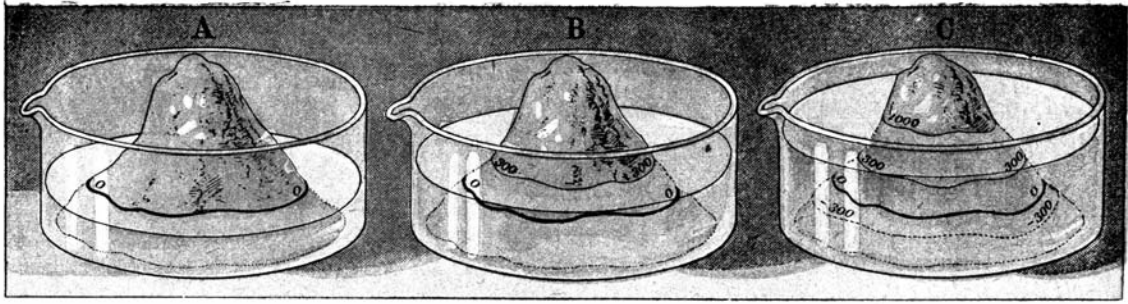
D'ailleurs, on peut très bien profiter de la fête des mères pour célébrer les vertus va-
riées

de ces paralogismes, qui sont en même temps comme des confiseries.

C'est qui aurait quelque chose d'anti-aristotélien, de l'ordre du reflux dans la terrible
moyenne poulie contemporaine d'élongation subjective, toujours le problème qu'assi-
milable à une surenchère dans l'originalité.

C'est pour ça, Maman, qu'il faudrait, même dans un poème de fête des mères,
mener l'argumentation plus loin :
que fallait-il que Pétain vienne là-dedans si





39

le lundi pas moyen de boycotter jusqu'au coaching inclus, jamais l'ambiance des services sociaux aussi égalitaire éprouvante que la machine la personnalité de soi-même pour sommaire de compétence, alors que pas moins normatif psychologiquement désastreux ce que naturaliste en plus dans c'que prélat autoritaire en amont des procédures d'individuation (Il vaut mieux une mystification branlante qu'une sacralisation débilante, en plus.)

Deuxièmement, le problème du sociologue avec sa collection de récit de vie, d'une grande diversité, d'une transparence étonnante, d'une certaine violence, d'un ton vraiment très particulier.

Quand vous prenez le temps de sortir des paroles convenues, nous convenons que nous prenons le temps. Quand on voit le temps qu'ils prennent à convenir comment ils parlent, ils peuvent toujours attendre qu'on les écoute. Quand tu penses que tous les enfants disent la même chose dans les poèmes de fête des mères, je me dis que je n'peux rien de c'que tu n'veux, qu'il n'y a donc pas plus grave que certains moments un peu plus épais que d'autres dans les récits de vie. Sauf qu'on en sait qui, en la matière, carrément des irradiés, des psychotiques et, la semaine prochaine, des défigurés. Si tout ça tellement dira, c'est que, sur la tête de ma mère, tu t'rends pas compte.

Si l'enjeu, c'qui excite le récit de vie, c'est d'être un beau sujet, non mais franchement. Heureusement que ma mère n'est pas sociologue. On aurait parler d'Aristote une bonne fois pour toute. J'aurais compris pourquoi elle voulait que le collier dise quelque chose.

Il faut bien reconnaître / qu'au lieu de quoi / c'est un beau dimanche / pour faire de la poésie sonore.
Allo Pétain T'es sûr Ils parlent On voit Pas si Compèt' Faut-il Bonne fête, Sophistes ! Faut-il Papa Pauv/Petite La question d'le tuer Ou collier Tout autre Métaphore canine Plus ou moins Mauvaise raison De travers Merci Engorgement

Traité de la vie bien racontée
Trajets pas toujours identifiables fraternellement
Traductions presque toutes dédiées à leur consignation
Tracer les traditions qui travaillent la tractation des traitements
Ou, / ce qui, / ensuite / a, déjà, / beaucoup fait / à ce titre

L'hommage : à distinguer des générations,
l'importance d'affirmer des lignes
et tout à varier,
pronom par pronom,
Chacun peut aussi
qu'après tout
pendant qu'on dit
pas là pour dénombrement
des fêtes, des mères.



41

42

43

40

LA SOURCE

-VARIATIONS AUTOUR DE

LA CATHÉDRALE D'ALBI





TU LA NOURRIS



ET PUIS



ELLE TE NOURRIT



PUIS, ELLE SE NOURRIT



MAIS QUANDELLE MEURT, HÉLAS, TU NE MEURS PAS



MES ORGANES
SONT EN FEU!



PLUS RIEN D'AUTRE
NE COMPTE VRAIMENT



JE DIS PAS
VRAIMENT NON



AUTANT
EN FINIR



OUI MAIS
SI...



GOUZI GIZZI
TRILILIOU

MES VALEURS D'AUJOURD'HUI



SONT MES VALEURS



DE DEMAIN



ELLES
ME
MANQUENT
'''



BON
APPETIT!



MÊME QUAND
ELLES NE MANQUENT
PAS

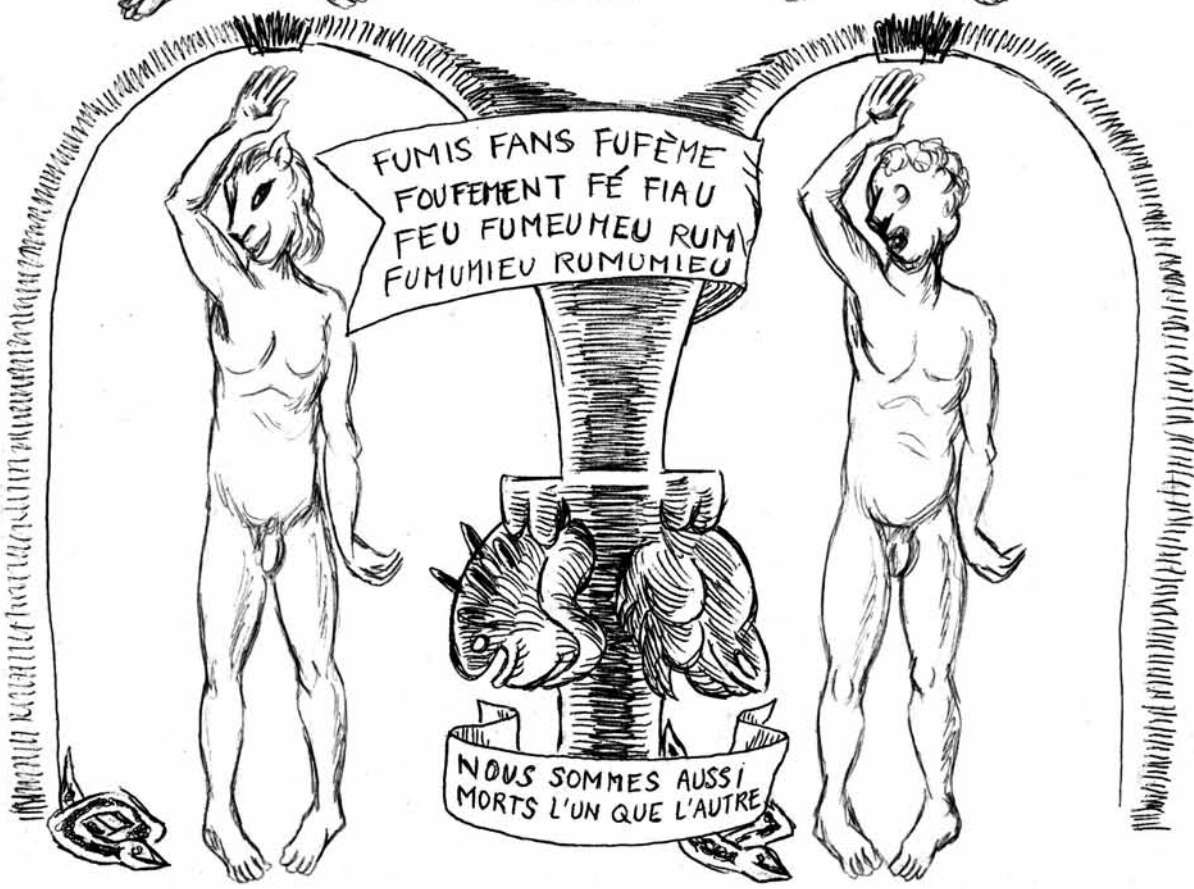
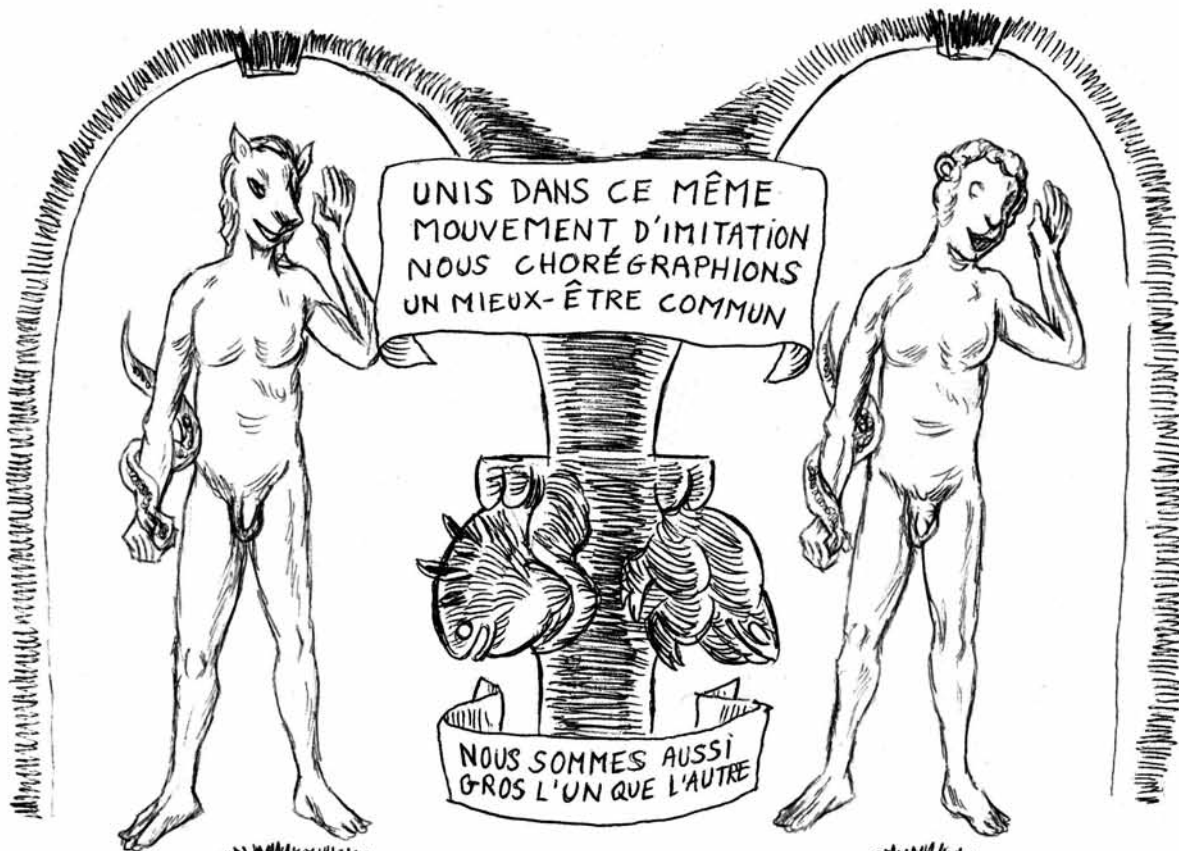


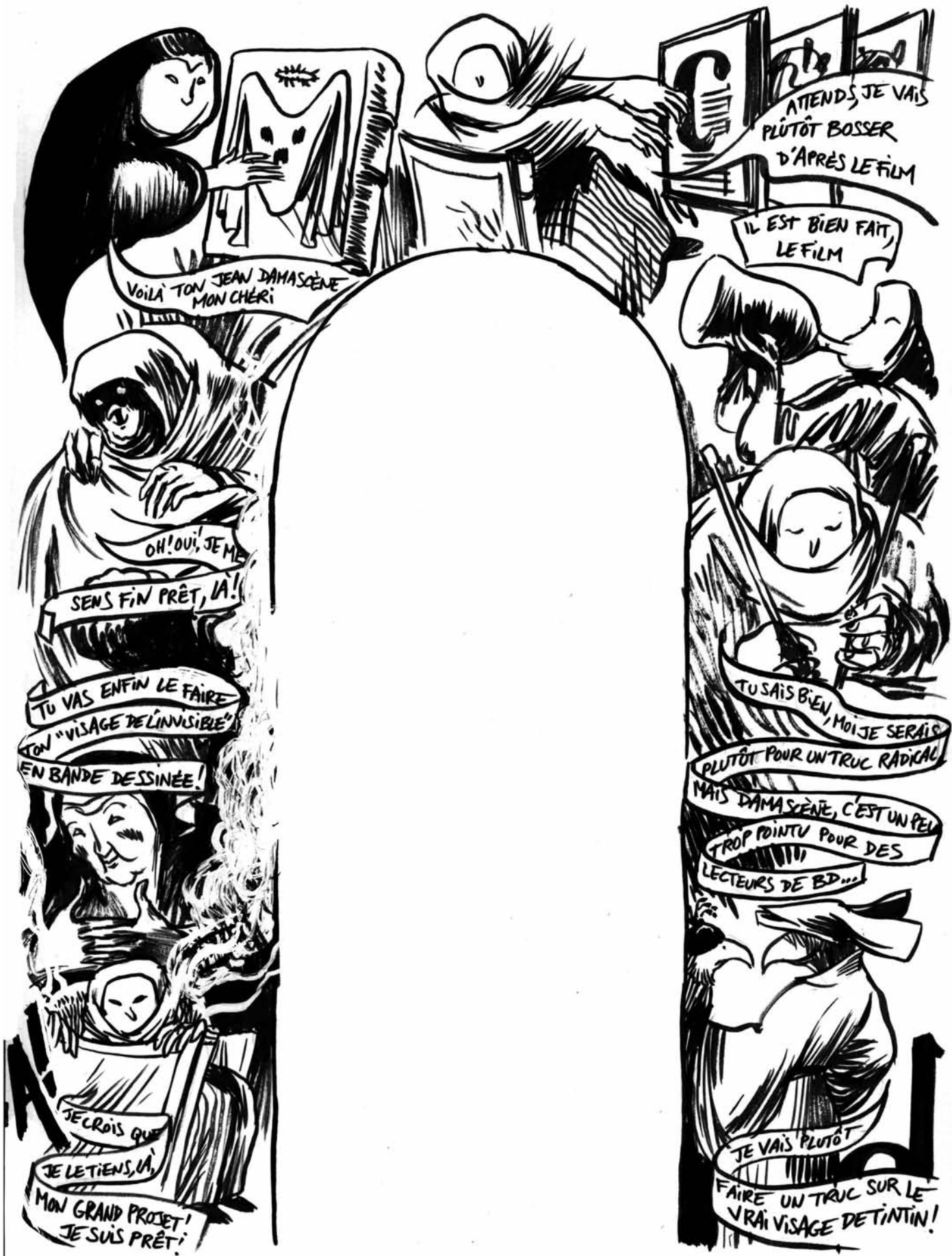
POURQUOI DEVRAIS-TU
CHOISIR ? ILS ONT
TOUS LE MÊME
GOÛT.
SERS-TOI !

ESSAIE ENCORE :
TU TOUCHES À LA
SATIÉTÉ !

MAIS ILS ARRIVENT
TOUS DÉJÀ MORTS DANS
MA BOUCHE !

DOMMAGE, C'ÉTAIT TOUT PRÈS...
ALLEZ, TU AS LE DROIT DE RÉESSAYER !





VOILÀ TON JEAN DAMASCÈNE
MON CHÉRI

OH! OUI, JE ME

SENS FIN PRÊT, LÀ!

TU VAS ENFIN LE FAIRE

TON "VISAGE DE L'INVISIBLE"

EN BANDE DESSINÉE!

JE CROIS QUE

JE LE TIENS, LÀ!

MON GRAND PROJET!
JE SUIS PRÊT!

ATTENDS, JE VAIS
PLÛTÔT BOSSER
D'APRÈS LE FILM

IL EST BIEN FAIT,
LE FILM

TU SAIS BIEN, MOI JE SERAIS

PLÛTÔT POUR UN TRUC RADICAL

MAIS DAMASCÈNE, C'EST UN PEU

TROP POINTU POUR DES

LECTEURS DE BD...

JE VAIS PLÛTÔT

FAIRE UN TRUC SUR LE
VRAI VISAGE DE TINTIN!

X

LATIN DES ÉGLISES (Apple de la France)

Il me court huit philos
Essai M MM MMM MMMM
MMMMM MMMMMM
MMMMMMMM MMMMMMMM
essai sera toute aussi bien une
pro
Car tout sinistre est
comme tout divertissement
Amérique
et tout car
M. Échos, ouache!
nous ne qui ne nous MM
concouraient et que tout va
innés, anglais WW
tour au West West machin
rompaient les âmes quoiqu'a poètes
à ce père qui

n'est-il nourri
arrête ici cette scène ?
Panoramique, tremblé,
camer à bain d'huile qui
c'est sauté

Un siècle deux jours
pareil avenir pour
Chef indien t'es
cramé ouest

si Hamme et Aden
et les hymnes tous
risqués à des Roumains,
des Hugh ! Coyotes des occidents
chiens battus qu'on châtie
bien Love en japonais en
roumain en
quoi de spécial
d'un midi ?

à une tension,
Il se pisse sud

le président des merdanges
slip du partage mondial des mouises
je vais lave t'ordure de France
au couteau

dû au cours
Quick réseau décolle
c'est un plastique mou vient
qu'on a mangé pour tout bien

facilement sol
forme vidéo Home et
fines y viennent d'y
qu'a quaraché
au sol n Le dessin au
mollard est bien



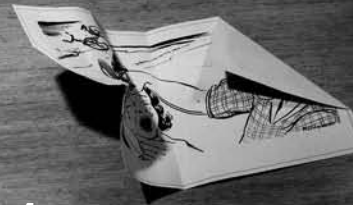
1



2



3



4



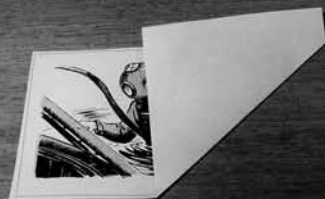
5



6



1



2



3



4



5



6

sa gueule, fou ça,
fou
et bien oui y'a pus d'monde
bien oui on alors va tuer
sa poétique dessert
ont nous tous 1000 nés
pour plaire à monsieur reGuillot
pourelavie reHache s'il le peut

adhérents de tour transgresseraient
au prêtre pour une
fois mais le Marché a
Sainte Toute
tient coincé
politise près du coût les passions
Coué qui nous laça fines gaines
gais mots doux
mais où donnent des cours
qui n'auraient dû ?

au cours Quick réseau
une forme vidéo Home
dessine au mollard
la gueule qui
s'efface quand la regarde
président verrot
Désiré Capotille

et Chine vienne d'y
poétique de cé
cédille ses chiennes
ont tous 1000 nés de tout

transgresse pour Uniprix
Sainte Toute
me tient à me coincer
et politiser près le cours
des passions

Coué et qui nous
laça fines patron!
gaines des mots et d'ou

mais où donne des cours
qui n'auraient pas pu se
filer hors France
trouver la soif et respiration
si loin loin loin sans
bouger du mort

dut au cours de la côte
réseau ou ne font le mat
vienne d'y chier dans ma
sieste et mange !

voit une vidéo romaine en Chine
voit un président français lu dans
le marde facé
vienne dans sa poétique délaissée
qui ont tous aux 1000 nés
et adhèrent de tout transgresser
pour péter dans la crâne du monsieur

et sa cousine pour Unix à Intel
Mac libéré Intosh rébellié contre
prise 220
tous révolus sont
mais me tient à coincer
et politiser près de la cour des passions
pour moins cher si je buzze
aux coûts et les tripodes
nous à petit feu on voit
les yeux mamans pourrites dans
les fausses lunettes

laça fines gaines des mots ou doux
casqués chers tripodés
et d'ou mais où MW WM
donne des cours
qui n'auraient pas pu
se dut au cours
joué
parti mais si lourd doué



I. Boue

Vieillard il va se repaissant d'infusions de boue. Gâteaux de fange. Crèmes de glèbe. Bouillies de terre. Infinis suçotements des gadoues. N'en a jamais assez, n'en manque jamais non plus. Autant qu'il en veuille, toujours alentour en reste plus qu'il n'en saurait manger. Le mélange de terre et d'eau constitue son ordinaire mais aussi le mets de toutes ses fêtes. Il ne se réjouit pourtant jamais, pas dans les fêtes en tout cas. Fêtes : moments graves de célébration, souvenir des victimes, énumération répétitive de leurs noms, gestes rituels de nage, demandes de pardon, reptations liturgiques, chants pleins de bulles, énumération des circonstances, poumons qui sifflent, déclamation des faits tels qu'ils arriveront, sont arrivés, arriveront encore, appels aux morts, appel des morts d'abord, ensuite de la mort seule, toute seule, finalement repos : dans la boue. Prière.

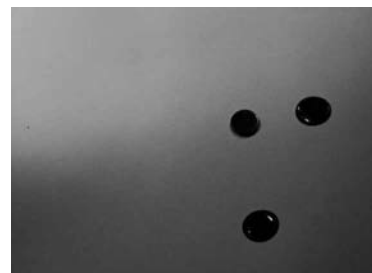
Boue. Toujours la même substance, la seule en laquelle désormais vivre. En use et abuse, s'en recouvre la tête ; d'autres de cendres, lui de boue, plus de boue encore. La range dans des bols, boîtes, plats, casseroles, bouteilles, gamelles, faitouts, bidons, passaires, urnes, sarcophages, barriques, elle en déborde, glisse, tombe à terre.

La boue au sol ne devient que plus boue. Il jette dans le bain un crucifix, regarde qu'il flotte, regarde comment ivoire et ébène se mêlent à la fange, au jus plus ou moins liquide dans lequel vers lequel. Dans le bain mais combien. Théorie de bassines, baignoires, tonneaux, trous dans le sol, barils, quarreaux, tonnes, muids, foudres, bassins, baquets, jarres, autres récipients, toutes formes et toutes matières et dedans tous les états depuis l'eau la plus pure (toujours déjà souillée) jusque la boue la plus visqueuse (que la pluie pourtant parfois éclaircit). Faire flotter oui mais où, et quel crucifix. De crucifix point, plus. De crucifix jamais. Pourtant il les jette, aimerait les jeter, s'il parvenait à se décider où, où dans toutes ces boues, ces eaux, où dans lequel. Et tellement de grenouilles ricaneuses, pour le vieil homme pour lui tout seul, ricaneuses de cette bouche qui leur tranche le bas de la face, de ces deux yeux idiots et sphériques dépassant de la tête, de toute la verte peluche de leur corps artificiel.

Il effectue de minutieux dosages, des mélanges saccadés, on croit à une méthode, mais aussi à son contraire, bien malin qui le devinerait. Ou bien rien que ses stériles préoccupations de vieillard, occupation sénile pour détourner le temps de son vieux cou ridé de ses vieux doigts tordus de ses vieux yeux chassieux. Remuer, encore. Ses cheveux rares, son grand front, ses grandes mains, son visage congestionné, délavé au soleil, brique, son complet avachi, tout marbré de larges aspersion ocre, de jets de fange.

Ne paraissant pas souffrir de l'humidité grasse dans laquelle il s'ébat, il porte, à près de soixante quinze ans, son corps encore plein, son régime de terre n'y change rien. Il ne meurt mais absolument que de son chagrin, d'aucune cause naturelle, ni de ce qu'il s'inflige. La noyade, l'étouffement, l'inanition, ne lui promettent rien. Et sûrement ne meurt pas de la boue avec laquelle le lie désormais quoi ? Moins qu'un pacte. Une grande familiarité, la sympathie du titan enchaîné à la montagne pour le vautour, son compagnon qu'il ne veut plus quitter, son ami, son seul ami qui vient lui déchirer matin et soir les entrailles. (bienveillance du vautour :: bienveillance de la boue)

C'était le dix-neuvième barrage qu'il construisait.



Incapable d'abandonner ses projets, même dans son grand âge, il creuse, fouille, sape, multiplie les digues, construit encore canaux, siphons, dérivations, bassins. Le tout très confus. Une grande partie du temps, il se tient le corps plongé dans la boue. La croute terreuse autour de lui change de consistance



selon le moment du jour et de l'année : gangue, nappage, traînées, écorce poudreuse que le vent et ses mouvements craquelent. Son réseau s'étend sur une grande surface, il en connaît les coins les plus cachés et ne s'étonne pas non plus des perpétuelles métamorphoses de cette cartographie qu'il contrôle de moins en moins. Il ne tente pas de construire avec la boue, de bâtir sur de la boue, il sait qu'inutile, il ne presse pas la matière, mais lui suggère, négocie, se laisse vaincre, très ardent désir de se savoir vaincu toujours en plus de sa défaite. Certains soirs rêve que la boue l'aspire, mais le suicide il ne peut pas, il craint encore la mort. Il ne va pas plus loin.

WM n'envie pourtant que les morts, encore maintenant, plus jamais rien que les morts, seuls objets de son désir, pendant qu'il ne meurt pas, qu'il ne peut pas mourir, mais se traîne d'un récipient l'autre, d'une boue la suivante. Code couleur pour discerner quelle boue et quelle eau déjà teinte déjà souillée. Pas arc-en-ciel ; seulement des nuances de brun, marron, ocre, terre.

L'échec si intimement inconcevable, durant longtemps qu'il n'a pas envisagé de concevoir, a pris la texture de la boue et toutes ses journées désormais s'y déroulent. Si longtemps il n'a su que ne pas échouer, n'a choisi d'autre voie que de ne pas échouer. Il lui semblait entretenir vis-à-vis de l'échec la plus

grande allergie, ainsi qu'un mépris contre tous ceux qui s'en réclamaient. On retrouve donc les traces de ses succès un peu partout. Dans tel édifice pourtant fini bien longtemps après sa mort, dans tel autre naguère considéré impossible, dont il prédit la possibilité, qui finit par émerger, qui désormais s'apprête à sombrer.

Il se bat toute sa vie contre l'eau, avec l'eau.

De lui il reste une fontaine ridicule, prétentieuse, dont personne ne comprend plus la dédicace. Une grande étendue de route a aussi été baptisée en son honneur, lui qui ne construit jamais de routes. Elle parcourt un lieu qui lui doit tout en même temps que de nombreuses morts. Coïncidence des plus grands exploits et du plus grand meurtre.

Sa victime est-elle plus stupide que lui ?



II Une Vie, Sa Vie

Une vie pourtant toute entière placée sous le signe de l'eau, de préférence claire, pure, & qui coule.

La boue, la stagnation, l'hybride et le confus ne rejoignent que très tard le champ de ses préoccupations.

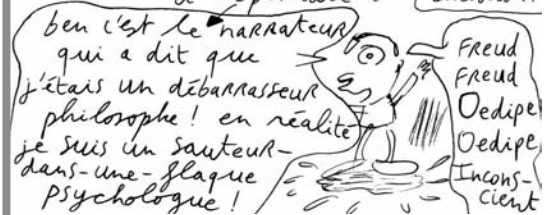
alors lui il débarrassait son lit tout le temps en philosophant tout en rigolant



quand on lui faisait remarquer que :

- 1 - il ne suffit pas de mettre un adjectif profond à la suite d'un nom commun pour appeler ça de la "philosophie"
- 2 - dans la vie, en général, il faut plutôt faire son lit que le débarrasser

merci de votre attention.



Dès sa naissance, il tombe dans une bassine où le lâche une sage-femme hydro-pique, il ne crie pas, mais barbote. Sa mère pendant sa petite enfance le baigne avec exubérance, purifie dans le liquide à peine tiède cette chair de péché coulée hors de son ventre. Contrairement à tout le reste, l'eau ne manque jamais chez eux, horizons des bénitiers du dimanche, goutte à goutte le long du toit, moisissure persistante aux murs, draps humides, traces sur le sol. Le père ouvrier entretient les parois des bassins de radoub. Le reste du temps, il part à la pêche, passe des heures à fixer le bouchon sur la mare, la rivière, le canal.

Il ne lève pas la tête vers les étoiles, pas souvent. S'il regarde en l'air c'est la lune qui tire à elle les marées, c'est le



soleil qui accompagne de son battement les débordements des équinoxes, et sa chaleur qui force l'évaporation. Jamais il ne tombe dans un trou pour n'avoir pas assez regardé à ses pieds. Mais jamais non plus il ne voit un débris d'espace brûler. Il ignore les signes d'en haut.

Enfance enrobée de pluie, sur l'île, la mer autour. Chaque jour des gouttes tombent du ciel. Les vêtements ne sèchent jamais tout à fait. Partout, des lacs. Jouer dans les flaques. Regarder les nuages crever. Noyer de petits chats, courser les grenouilles, chasser les cygnes et les canards à coups de pierre, cracher. Il n'apprendra cependant jamais à nager correctement, détestera toujours les fruits de mer, n'utilisera qu'avec parcimonie les salles de bains.

Jeune encore, médiocre élève, facilement ennuyé, il s'engage dans la marine marchande. Il croit alors à la mer. Il confond contenant et contenu. Une certaine poésie du large, dès lors lourdement crétine. Il n'en sait rien



encore. Adolescent navigateur, il parcourt le globe sur des navires à voile, puis à vapeur, deux, trois, quatre fois. Mirer l'eau jamais la même mais toujours pareille, et qu'est-ce que cela lui fait. Pas poisson pour deux sous. Gagne du galon, mousse qu'on tripote, matelot qu'on séduit, stewart serré dans le bel uniforme sombre, coulées de boutons dorés, couvre-chef à ruban, toujours souriant, serviable, puis passé l'angle du couloir cesse de sourire, cesse de servir, s'ennuie, ne supporte même plus de regarder par dessus la rambarde, déserte un jour à l'escale. Sa répugnance le dispute à son agacement. Descend à quai pour ne plus remonter. Il n'aime plus la mer, se l'est avoué. L'eau ne lui plaira jamais tant que lorsque la terre, le métal, la brique, le béton, l'enserrent, la canalisent, la guident. Élément hégémonique, elle le dégoûte. Laisse à elle-même, elle l'ennuie. Il ne sait qu'en faire. L'intérêt de se trouver dessus à flotter lui échappe, car ainsi il suffit de se laisser porter, subir, se conformer aux évidences moroses du théorème d'Archimède et n'en expectorer aucun Eurêka. Une force exercée de bas en haut.

Bien. Egale au poids du volume d'eau déplacé. Et alors ? Cela le lasse, l'indiffère certains jours mais plus sûrement l'exaspère. Un transport parmi d'autres, certes, mais au dedans d'une flaque d'une telle taille lui donne la nausée, et trop de cahots imprévisibles sur une pareille route. Un souverain mépris. Non. Il n'est pas de cette génération. Cette aventure-là a pris fin.

Homme de son siècle l'intéressent les flux maîtrisés, les mouvements soudains mais exploités, les écoulements, les transvasements, les forces mécaniques, les déplacements calculés. La transformation du potentiel en réel. Le possible lui susurre à l'oreille des tendresses, à moins qu'il ne l'insulte, le provoque. La contrainte exercée sur l'élément, pas l'élément en lui-même. Il ne se place pas du côté de l'eau, mais de celui des hommes, énergiques, volontaires, décidés. Celle-là ne vaut qu'à servir ceux-ci. Aucunement méditatif, il ne regarde pas la mer en songeant, mais préfère passer une ou deux heures aux pompes pour évacuer le liquide amer du fond de cale, sentir ses muscles véhiculer l'élément hostile qui partout autour décide, et envisager des optimisations du processus. Au mieux, il accepte de regarder les remous derrière l'hélice. Les vagues l'attristent, cet énorme mouvement perdu le dépote. Et puis tout ce sel. Quelle bêtise.

Boire, uriner, comme fonctions physiologiques, le passionnent



pourtant. Il se reconnaît volontiers composé à plus de soixante pour-cent d'eau, en éprouve même une certaine fierté. Suer le réjouit, il aime les fins d'après-midi lourdes, mais aussi s'habiller lourdement puis sentir dans le soleil des rigoles salées se former entre ses omoplates et au coin de ses tempes. Parfois, lorsqu'une goutte d'eau glisse sur sa joue et gagne très lentement sa mâchoire, il rit, amusé, chatouillé, ravi. À la surface de sa peau, il trace avec des crayons de couleur les itinéraires des fluides intimes tels qu'il se les imagine circuler dans son corps. Plus tard il se fait tatouer ces mêmes circuits d'après les gravures criardes d'une encyclopédie médicale de second choix, les apprend au point de savoir les retrouver du bout des doigts même dans le noir le plus profond, mais ne les montre à personne : lui seul dans le miroir en jouit, en observe l'inflexion à mesure que son corps s'alourdit. Plutôt robuste que fort, il prend avec les ans la forme d'un tonneau.

Il jouissait d'une réputation mondiale dans son domaine, personne n'avait construit mieux, plus vite, plus grand. Personne n'avait fait avec l'eau de monuments aussi fantastiques.

Il disait je l'ai fait prenez-le. Lui seul ne trouvait pas ça drôle.

Privé de navire, de tous les mots utilisés pour ne pas dire corde, de voiles et de pont, de vagues,



de phares et de bouées, il dérive sur la terre du Nouveau Monde encore mal explorée, neuve, à moitié dégrossie, incertaine sur les cartes, surtout l'Ouest réputé alors encore lointain, et par le folklore sauvage. Par moments elle luit, cette terre, pour lui comme pour bien d'autres, présente des éclats inattendus qui attirent le regard, décidant parfois à sa place du chemin (« suivons cette lumière » se dit-il sans l'entendre, sans même y penser, et déjà ses pas l'y portent, se fiant à de nouvelles balises). Où aller sinon partout ? Il va partout, parcourt, circule, observe les éléments les moins finis de cette terre, encore enrobés d'un placenta paysager. Des montagnes par exemple. Il n'en a jamais vues que de loin jusque là. À présent il les traverse, il y monte, touche de la neige. Il voudrait monter plus haut, plus droit, plus vite. Il descend. Il voudrait plus bas, continuer, suivre cascades, rapides, ruisseaux encaissés, suivre sa pente, la sienne, pas celle du flanc de la montagne. En urinant il tente de discerner les lignes de partage des eaux. Il traverse des plaines herbeuses à ce point



grandes qu'il ne bouge pas sensiblement en marchant dessus jusqu'à ce que les tiges vert-jaune se massent finalement derrière lui. De longs ruisseaux y serpentent, formant des lacs, des marécages, se perdant, gagnant



une lourde largeur. La pluie les anime. Il croise des hommes parlant trente-six langues mais toujours soucieux de trouver un point d'eau pour le bivouac ou seulement se rincer les mains. Certains le visage noir de suie ou d'autre chose. Les taupes, les castors, présentent ici une stature qu'il n'avait pas envisagée, et fournissent un travail formidable en comparaison de leurs pendants du Vieux Continent si étriés, si insulaires, si menus.

Après la catastrophe, bien qu'il se soit défait de toutes ses responsabilités et refusât toute apparition publique, on venait encore lui demander conseil.

Le goût lui vient de creuser, de manipuler la terre, de contribuer à cette fortune hystérique des

marchands de pelles et de pioches. Il devient chercheur d'or, lui aussi, mais ne s'attarde pas. Le métal jaune et rare, sans doute, mais l'eau lui manque même s'il ne sait pas ce qui lui manque au juste. Il circule d'Est en Ouest, en compagnie tantôt d'un âne tantôt de quelques individus aussi incertains que lui. Il lui arrive de tuer quelques indiens, peut-être, cela lui échappe, un fait parmi d'autres. Il se souviendra avoir tué des hommes plus tard, proposera d'en tuer de nouveau, le regrettera ensuite. Ses affinités avec la mort ne semblent pas profondes en dépit de sa posture ouvertement chtonienne.

Personne ne peut nier, ne pourra jamais le faire, ni même mettre en doute, son amour de l'eau. De son temps on utilisait des métaphores (comme l'or bleu). Mais

jamais doué pour la parole, WM préféra rester muet. Laconiquement il se contentait de commenter ça y est, servez-vous lorsqu'une de ses oeuvres avait atteint son terme (take it, take it) et qu'il n'avait pour seule ambition que de recommencer, de poursuivre ailleurs la même chose mais autrement.



Sur une côte une jeune ville, menacée sans cesse dans son existence par la sécheresse. Au bord de l'océan niche la soif, le manque de plomberie correcte, de douches, de bidets et de bains. La ville se gratte, peau trop sèche, risque de mourir de faim faute d'avoir de quoi arroser ses champs. Il ne pleut pas, c'est à dire que ce qu'il pleut ne veut rien dire, mais sa nostalgie à lui ne porte sur rien de vert. Il butte de nouveau contre l'océan, il se souvient des bateaux, les regarde, ne s'attarde pas. À un marin qui le reconnaît, il enjoint de se taire, à coups de poings, de pieds, de tête, on doit le séparer, presque l'assommer. On manque d'eau, mais il y en a tant devant lui, derrière lui. Il trouve dans ce paradoxe un soutien encore vague à ses intérêts qui deviendront bientôt, une fois éclaircis dans leur nature, des ambitions, une obsession.

Une rencontre de hasard et il se retrouve chargé de l'entretien d'un segment du principal canal,

en bordure de la ville. Tâche modeste, obscure, pénible, il s'y donne avec énergie et talent. Il cure. Il désherbe. Il déplace des tonnes de terre. Il met les pieds dans l'ordure, les cuisses, le torse parfois. Il retape la maçonnerie là où elle branle. Il extrait les animaux morts qui flottent dans le faible courant. Il nettoie des filtres qui sans cesse s'encombrent. Il veille au bon écoulement du liquide. Soucieux jusque dans son sommeil du bon état de la tranchée soumise à sa responsabilité, il sort parfois la nuit pour vérifier la normalité de l'écoulement, et se repaît de constater la qualité de son travail. Il aime le son de l'eau qui coule. Il apprécie de devoir se concentrer pour discerner les ridicules qui en agitent la surface dans la nuit. Comme sorti de la caverne, il se complaît à observer le ciel non pas directement mais dans son reflet que porte l'eau. Il dort parfois une main dans le canal. Il connaît chaque détail des quelques kilomètres placés sous sa supervision. Chaque accident de terrain, chaque élargissement des parois, chaque faiblesse du dispositif, chaque point d'intervention a été mûri dans sa tête.

Son travail rigoureux, énergique, reconnu, accroît ses prérogatives aux segments voisins d'abord, puis au contrôle de tout le canal, finalement à la maîtrise du réseau dans son ensemble. Une ville d'eau pour lui se superpose à la ville des rues, des bâtiments. Charmes d'un éso-



térisme plein de fuites. Il veille sur le tout exactement comme il se préoccupait de chaque partie, avec la même familiarité jalouse, indiscutable. Il doit tout connaître, chaque écluse, chaque bassin, vanne, régulateur, la liste complète des travaux passés et de ceux à entreprendre. Le réseau ne lui est pas confié, il lui appartient. Il le parcourt sans fin, en explore les zones les moins accessibles, rêve de se laisser couler dans les tuyaux enterrés pour les appréhender mieux et du dedans, connaître en détail et de l'intérieur la nature des sols. Il fait dresser les plans manquants, corriger les existants : surveiller ne lui suffit pas, il veut se sentir en possession de ce qui lui a été confié.



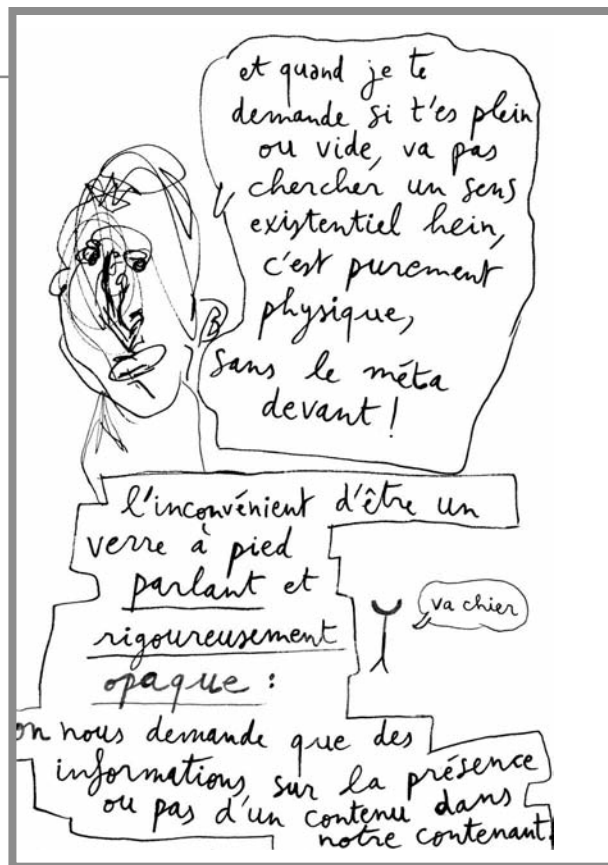
Depuis son arrivée dans la ville, il étudie à ses moments perdus (il dort peu, ne s'intéresse à rien qui ne serve ses buts, à rien que sa manie de l'eau). La géologie le passionne. Il découvre les mathématiques, la géométrie, les sciences de l'ingénieur. Q Alpha racine de grand H. Sa tête retient tout, comprend tout, envisage tout. Le débit sur un déversoir est proportionnel à la hauteur de la



lame d'eau à la puissance trois demi. Pas de fardeaux qu'il ne déplace, embrasse & emporte, pas même vraiment d'effort. Mémoire prodigieuse des choses enfouies sous la terre dès lors qu'en rapport avec l'eau. Le débit sous une vanne de fond est peu sensible à des variations modérées de la hauteur d'eau en amont. Tuyaux, vannes, bassins, nature des sols, géologie, cours des rivières, fossiles. Il en trouva de très beaux, d'énormes, de contrefaits, de revêches, qui l'intéressent plus que tout récit biblique. Il en emporte avec lui, les dispose dans sa maison, sous son lit, le soir il n'a pas besoin de les voir pour leur parler, pas se confier, seulement se tenir avec eux lèvres ouvertes, mains tendues, la langue s'agitant dans le puits mol de sa bouche.

Toujours dans ses poches il en manipule un du bout des doigts, il s'en use les phalanges. Fétiches. Chapelets. Distraction et en même temps matière annexe de son activité. Lorsqu'il réfléchit, il les regarde. Chaque pierre comporte sa solution, ou du moins dessine une manière d'aborder les problèmes.

Il commande plusieurs dizaines d'abord puis centaines d'hommes. Avec une absolue indifférence. Non pas des consciences, tout juste des outils, des cruches dans lesquelles verser le précieux fluide. Il ne se soucie pas de leurs âmes, à peine de leur intelligence, et leur demande de faire de leurs bras ce qu'il commande, le reste ne l'intéresse pas. Il ne sollicite jamais un avis, mais ordonne, uniquement et toujours ordonne. Il se laisse pousser une terrible moustache.



Le monde entièrement à faire, dans sa tête comme lorsqu'il manipule le râteau ou la pelle. Tout ce qui a été fait il veut en comprendre la manière et aussi le faire mieux, faire plus. Les lignes d'eau sont portées en pointillés. Il trouve ses prédécesseurs simplistes, parfois stupides. Mais il s'y attarde à peine. Les résultats démontrent que les ouvertures optimales des vannes de fond devront être comprises entre deux et dix centimètres. Il se moque du passé immédiat, de ce qui vient de finir, de ce qui ne représente aucun exploit, ne l'intéresse que ce qu'il reste à faire mais qui n'a jamais auparavant été fait. Un homme sans arrière, rien qu'un immense devant où il avance son ventre qui naît, son nez, sa moustache.

Ne jamais laisser au jugement d'un seul la réalisation de si grandes tâches, fut-il ensuite décidé. Après. Et cela valut par la suite dans le monde entier. WM pour eux tous le grand précédent. Et nous l'ignorons.



Les réparations devront être conduites avec soin et célérité.

Les défis ne manquent pas. La ville suit ses besoins ; il apporte à mesure des réponses, il anticipe même les questions. Il voit plus d'eau que n'en savent

les autres, il a comme par sympathie la prémonition des évolutions à venir, mais rien de compliqué à cela et un seul mot d'ordre, toujours plus. Toutes choses étant disposées à l'avance pour que l'eau ne soit arrêtée que durant le moins d'heures possible. L'argent suit. Bienfaiteur d'une seule ville. Bientôt aussi riche qu'elle.

Cela se construit alors autour de lui, avec lui, sans timidité. Bassins, digues, canaux neufs. Il apporte sans cesse plus d'eau là où elle n'était pas. Il rend mouillé le sec. Il ne laisse rien aussi sec qu'il ne l'a trouvé. Aucun avant lui à ce point, et après lui seulement des disciples, tous peuvent se dire des disciples de WM. Saint WM, leur patron. Plus tard seulement de la boue et de la terre. Encore après l'enfouissement, sortie par le bas, dans le silence, l'aveuglement. L'eau tout le temps cherchée, et puis une fois ce qui lui était refusé arrivé, il se trouva dans la terre, avec la terre, et il mourut, et il n'y eut plus que cela, de la terre. Comme il faut, comme il fallait.

Et puis encore plus. Il ne lui suffisait pas d'en faire couler sur des centaines de kilomètres, de créer une fausse rivière dans un lit de métal, de béton et de glaise, d'en pomper le cours pour lui faire remonter les collines, il ne lui suffisait pas de ces années-là, de lui faire traverser les déserts, de pervertir l'hydrographie pour alimenter tant et tant de bidets, de robinets, de chasses d'eau, non, il en voulait encore plus, de l'eau, toujours plus d'eau, en même temps la seule chose qu'il sut faire avec talent, la seule chose aussi qu'il se soit jamais essayée à

faire, acheminer, stocker, canaliser, déplacer, de l'eau.

Le passé lointain seulement en tant que sa lubie le tourmente. Vers l'antique construction des aqueducs romains, il tourne la tête ou ce qui en tient lieu. Acqua ducis, ducis, ducere, conduire, tirer, mener, prendre, recevoir, tracer, décrire, composer, prolonger, façonner, former, faire passer d'un lieu à un autre, commander, servir de guide, calculer, compter, tout ensemble mille fois d'abord dix mille ensuite, cent mille enfin. Ouf. Il rêve étrusque, boit étrusque, chante étrusque, son visage se couvre d'un sourire de nain béat. Prestiges de l'eau, irrigations démesurées, soupçons de sorcellerie. Ils adorèrent une Vénus des égouts, la déposèrent sous Rome naissante, alors un marécage, cloaca maxima, la Ville qui aillait les tuer, l'Urbs pour les noyer. Il jalouse les consuls qui offrirent à la Ville l'eau tirée de si loin, rage de fontaines, de bains, de latrines. Il comprend les grands travaux d'Auguste. Il voudrait visiter le pont du Gard, ne le fera jamais. Il ne comprend pas que la plus fameuse cité grecque ait préféré le stupide olivier de la vierge guerrière aux trois jet d'eau engendrés par le coup de trident contre la pierre de la future Acropole. Crétins.

Lorsqu'il croise l'horticulteur Burbank, obsédé lui aussi, mais à nourrir ces peuples arrivés là de crever de faim, il ne trouve rien à lui dire. Ces deux-là ne s'ai-



ment guère. Leurs ambitions dif-
férent trop. Pour le botaniste,
l'eau rien qu'un souci, un moyen,
une triste nécessité à défaut de
pluie. Il n'aime que les plantes.
Pour WM l'eau seulement comme
l'eau, comme l'entrelacs des ca-
naux, des digues, des réservoirs,
redans, bassins, jours de visite,
et l'intériorité sombre, un peu
répugnante des siphons.

Imitant les empereurs, comme il
en faut toujours plus, il ira
chercher l'eau aussi loin que né-
cessaire, et cet aussi loin il le
trouve à trois cent kilomètres de
là, dans les montagnes.

Parfaitement autodidacte, ce qui
ne lui fut jamais pardonné.

Un de ses disciples vint le
consulter de la part de la jeune
république chinoise. Il s'agis-
sait d'envisager le futur barrage
des Trois Gorges.

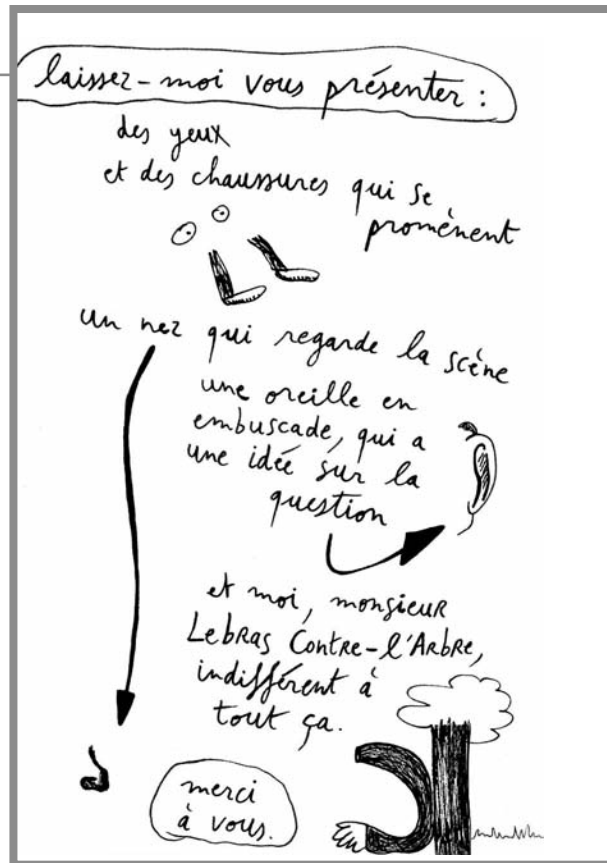
Par ses actes il contribua à
créer un désert dans le mitan
d'un lac, déplacer le lac, modi-
fier sa forme, transformer ce qui
était long profond irrégulier et
creux en une série de tubes, il
en avait fait le rêve, il le dé-
plaça, il n'y avait plus de lac.
Il regrettait ensuite la dispari-
tion des vergers près de ce lac
(oranges, citrons, pommes,
prunes), il regrettait de ne pou-
voir utiliser les branches des
arbres pour y pendre les habi-
tants privés de lac qui le pour-
suivaient de leur vindicte, mais
il faut que le projet toujours
avant les lacs, ce qu'il faut
réaliser pour que vive la ville
compte plus que les vergers, que

les branches des arbres, et qu'on
puisse y pendre les récalci-
trants, qui eux aussi partirent
à la ville.

Quelque chose de WM fait descen-
dre de quelques centimètres les
sommets des montagnes avoisi-
nantes.

WM apportant l'eau aux hommes
dans les terres asséchées, mena-
cées de manque. WM donnant à
boire à ceux qui ont soif. Sans
feu on survit longtemps, sans eau
quelques jours, il faut se hâter.
WM aimait ce qui se précipite, le
besoin ruisselant, le désir qui
coule. WM ne se prenait pas pour
un dieu, mais il avait volé l'eau
à d'autres hommes comme le grand
P avait volé le feu à ses frères
les titanides, grandes masses
molles de volonté divine, d'un
temps que les dieux parcouraient
la terre sur un rythme pas trop
différent de celui des hommes.
Chacun alors buttait encore à
l'occasion contre la divinité,
l'une ou l'autre, certains des
plus puissants d'ailleurs jouant
à se dissimuler, à cacher leur
nature, pour prendre le pouls de
la justesse des justes, se ca-
chant jusque dans la cuisine d'un
certain sage. WM se tenait de
façon plus familière parmi les
hommes, ne devait sa hauteur que
de les avoir domptés, dressés,
conduits, que de leur avoir fait
faire selon sa volonté et en
moins de temps encore que n'en
prévoyait le projet, ce que nul
d'entre eux auparavant n'avait
pensé possible.

Différents états possibles de WM
: solide en dessous de zéro de-
grés, liquide de 0 à 100 degrés,
gazeux au-delà, les variations de
pression modifient ces valeurs.
WM possède un corps physique.



C'était le dix-neuvième barrage
qu'il construisait, un nouvel ex-
ploit à chaque fois.

III. Le Déluge

Dès le début ça a fui, ça fuyait,
dès le début il était une fuite
il était une fois il en était
plusieurs. Des saignements d'eau
en nombre dans la paroi de béton.
Les fissures complément l'ou-
vrage disait-il.

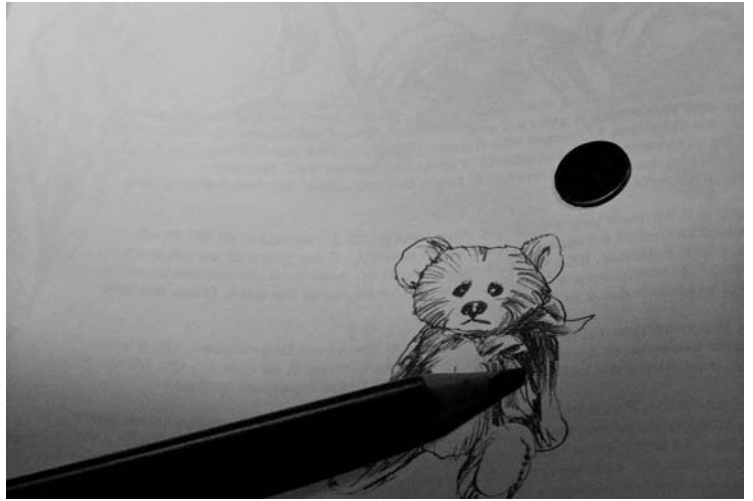
Il se produisit d'abord un cra-
quement, une haute lézarde. Qu'on
se représente une montagne de
béton (assez pour tracer une
route couvrant un continent)
d'abord accumulée, des tombereaux
de béton, et au dedans la faille
craquelure allant s'élargissant
puis des morceaux entiers de la
chose qui tremblent et bougent et
tombent. Non pas lentement mais

de plus en plus vite. Alors plusieurs secondes durant un bruit que sentit vibrer sous lui un motocycliste, il précéda la catastrophe de deux minutes, mais ne vit rien, uniquement ce bruit dans la nuit.

Une fois l'idée du déluge noyée dans l'océan, un cheval au crin en brosse s'extirpa de la boue qui charriait des battants de cloches rouillés et se remit à brouter, passant le col au travers d'un rouleau de barbelés.

Il ne pleut pas. Il n'a pas plu. Ce qui vient de se produire n'est pas la pluie. Jamais comme la pluie. Jamais aucune pluie.

Des pièces d'or, d'argent, de cuivre avaient été perdues, des morts regrettaient leur gain. Dans la grande rue sale mugirent les ruines à travers l'eau qui



refluait. D'une maison une main tira les rideaux vers les murs restés debout, pantelants, parfois inentamés, écrans de cinéma, intérieur inexistant du temple, parois se repoussant. Le sang coulait emporté par les plus petits torrents, sauf aux abattoirs libérés de leurs tueurs, mais dans les chemins où toutes les ornières s'étaient perdues des seaux, de nombreux seaux, des seaux exténués, cabossés dans le vent chaud, dans la nuit inutile, s'entrechoquaient. Le sang bleu avec la boue couleur de miel. Des castors ivres bâtissaient joyeux de nouvelles digues de bois, de terre et d'os. Les buveurs, bras trop longs mal revêtus de manches lacérées, cherchaient des doigts le réconfort d'un verre, la mort dans l'alcool, pas celle dans l'eau, la peau des mains flasque, ridée plus que tout front.

Rien entendu, rien vu et rien senti, ni pendant ni avant et tout après, entièrement après, plus rien qu'après depuis trois minutes avant minuit. WM dormait.

Dans la grande maison aux parquets ruisselants les chiens en deuil regardèrent le merveilleux

décor et se couchèrent fatigués dans un soupir d'aise. Une porte encore claqua sur son montant couvert de fange rouge.

WM ne s'était même pas réveillé.

Le flux ayant engendré ses girouettes, indécises dans le tourbillon, des morceaux de bois encore tournaient dans des flaques sous quelques nuages bas. Une femme s'établissait en bordure de la coulée où l'herbe était encore sèche, sur un monticule. Le clergé déjà envoyait des missionnaires barbus encombrés de leur robe, encore endormis dans la nuit pour eux tôt commencée. Le splendide hôtel venait d'être rebâti dans le mélange des rues et de la bordure de la prairie mais les mulets noyés glissaient vers l'océan. Les survivants entendaient piauler les chacals près des buissons et gémir les vaches aux larges cornes près des poteaux encore debout.



Quarante-sept milliards de litres d'eau sous la forme d'abord d'un torrent d'une hauteur initiale de trente-sept mètres et circulant à la vitesse de vingt-neuf kilomètres heure trois heures durant pour se résoudre en une nappe large de trois mille mètres avidement décidée à rejoindre son point d'équilibre dans l'océan et Vae Victis.



Copulation de l'eau et des sols, copulation humide et de de la taille de nombreuses catastrophes, assez pour amuser de leurs courants plusieurs peuples de baleines et des congrès de paquebots. Cornes hurlant dans la nuit, bruit si immense annulant tout bruit, ils se souvinrent du silence après. Catastrophe mise au monde dans la rupture des eaux.

Il n'avait pas levé la tête pas tiqué ni perçu le moindre tremblement, ses vieilles jambes le lui avaient-elles caché, ou plus profondément la dureté avec laquelle il présida si longtemps aux flux de l'or bleu le rendait-il insensible à présent ? Curo. Je me soucie, je m'en soucie, de ce qui vient de se passer je me soucie. Non Curo. De moi je ne me soucie plus.



Le bruit ne le réveilla pas dans son sommeil, rien que des gouttelettes, un filet de bave se perdant dans les poils gris de sa moustache, le remous liquide de sa digestion de vieillard.

Morts nus, leurs vêtements arrachés d'eux par la force du flot, morts désespérés. Certains on leur trouva encore sur le visage le sourire, ou l'indifférence, ou une consternation rêveuse, tous traits laissant croire qu'ils n'avaient pas entendu venir la mort liquide, qu'ils dormaient lorsque le flot les roula, les emporta, comme lui. Certains cadavres il fallut les repêcher en haut mer et d'autres on les retrouva au sud, loin au sud, ils avaient navigué sur l'eau souillée, entourés cajolés par la boue puis lavés puis décomposés puis plus rien que morts.

Depuis lors, la Lune. Les églogues. Quelques jours plus tard et le printemps. On le disait, qu'il était venu.

Sourds étangs, anxieuse écume passant sur les rues, sur les bois, draps humides et sonore, craquements de tout ce qui pousse, de tout ce qui pointe vers le haut, et avec ça le calme noir, inattendu, de la nuit, sans éclairs et tonnerre, rien qui monte, tout roule, eaux et tristesses, montez, relevez déluges. Un lac non seulement monte mais rebondit et ce qu'il n'engloutit pas il l'arrache, le mâche, l'emporte un moment, joue avec, et le rejette soit écrasé dessous soi en menus morceaux soit sur le côté, usé, plus bon à rien pour le mouvement, pour l'exercice de sa force de flux.

On dit qu'à cette évocation, il eut soif, soif d'eau comme encore



jamais. Les branches ensuite, les soirs de pluie, d'orage, aimaient venir caresser les croisées.

Lessive dans le cours entier d'une vallée, mélange, malaxage, infini rinçage. Haute mer, sources.

WM bras dans l'eau, torse dans l'eau, vieux torse de vieillard fripé, son pauvre sexe délavé par toute cette eau, il y passe sa vie n'abandonne un jus que pour l'autre et ainsi jusqu'à faire le tour en rêve des 600 et quelques positions de corps morts auquel le sien reste accroché encore longtemps.

Toujours de cette même façon, les barrages cèdent lors de leur mise en eau, jamais plus tard. Auparavant des crevasses, il avait trouvé ces crevasses normales, elles étaient aussi le signe que

tout se passait normalement.

Homme très seul, s'aimant seul, qui ne décidait que seul, ne demanda jamais vérification de rien. Jusqu'à l'achèvement : s'il y a là erreur humaine, je suis cet humain. Mais aussi le seul humain, le dernier homme, encore une fois. Personne d'autre que lui pour porter l'erreur, sa très réelle possession, cette erreur, pour lui uniquement, personne.

Le terrain derrière lui : un marécage.

Bien plus tard, cela fut établi : rien ne permettait de prévenir le désastre. Invisible pourriture du terrain, intérieur glissant de l'intérieur, faillite intestinale du roc. WM ne s'en trouve pas pour autant coupable de rien.

Ensuite il imposa durant sept ans

le silence sur cet événement. Brisé dit-on il pouvait encore imposer le silence, interdire que le nom de ce barrage soit même prononcé devant lui. Les morts, il ne pouvait rien leur demander.

Ensuite debout, peut-être debout devant un chicot de béton, un chicot de quelques centaines de tonnes, depuis lequel un jeune homme imprudent, curieux de voir la vue d'en haut, vint se tuer.



Plus tard encore, pour éviter de nouvelles morts, on morcela ce chicot, jusqu'à ce qu'il disparaisse en éclats de la taille d'une noix vendus comme souvenirs. Plus tard encore les pompiers venaient s'exercer au maniement des explosifs sur les restes de la construction.

La victime est-elle stupide ? Les voix des noyés en tout cas ne portent pas, étouffées, elles roulent dans le flot, s'éparpillent dans les vagues, finissent inaudible dans la mousse, les écumes. Et si toute la matière constituant les corps de six milliards d'êtres humains devait se retrouver liquéfiée, cela ne ferait pas non plus un si grand lac, et encore moins de bruit, même par grand vent. La victime peut-être stupide, stupidement prise par la mort, dans la stupeur de ce qui lui tombe dessus.

Les poissons morts ne parlent pas plus que les poissons vivants, mais montrent leur ventre. Les

noyés, qu'on les laisse faire, afficheraient de même leurs bedaines gonflées.

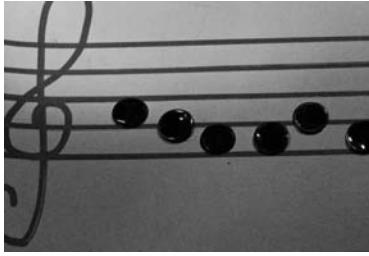
Il disait la chose normale, il affirmait que toujours cela fuit, coule, et l'interprétait comme un signe rassurant. Plus tard on devait le croiser de nouveau au même endroit, portant le même melon gris, la tête baissée pour que son regard ne porte pas trop franchement sur le signe de son échec et sur la boue. Il ne se nomma plus ensuite jamais que de cette façon dans ses longs monologues, l'homme-boue, le glébeux, renouant avec son très lointain et très mythique ancêtre. Il ne se parlait plus qu'à lui-même.

Encore après que cela ait coulé, après qu'il ait choisi de vivre avec les morts, après ce qui semblait une fin définitive et un vœu de silence, ils venaient encore le voir et ses paroles finissaient serrées dans le béton de nouvelles constructions. Ton fantôme plane à la surface des eaux, c'est le souffle d'un démiurge.

Son nom écrit non pas sur l'eau, mais autour de l'eau, essayant de la retenir. Un jour finalement son nom craque, se fait emporter. Qui se souvient de WM ? Les morts ne se souviennent pas de WM. Il n'a plus que le nom d'une autoroute.

Nous n'avons jamais bien su qui était WM, qui il avait été. Énigme postée dans l'eau et plus sérieuse que toutes les détec-





tions, énigme d'où partent de nombreux cercles qui bruissent en touchant la rive. Mais je ne m'intéresse pas à l'homme, non, plus que cela. Il existe des séries de photos classées alphabétiquement. WM accroupi, assoupi, allongé, abruti. WM et sa bouée, en bateau, à la baignade, en train de boire. WM content, en colère, cynique, cruel, capable et carnassier. WM désirant des décisions, disant des discours, donnant des directives, se disputant. Et ainsi de suite.

IV. La Fin

Son corps se couvrait d'un beau poil sombre, plus sombre que son costume, son poil plus soyeux que le melon sur sa tête, son visage pointant vers l'avant, une éminence fragile hypersensible et cette foule d'odeur. Très vite aussi ses mains toutes différentes plus larges avec de vastes excroissances griffues. Il ne se trouvait plus tranquille que fouissant, creusant dans la terre, la rejetant derrière lui à mesure qu'il avançait, créant de longs boyaux complexes architecturés comme des lignes de métro.

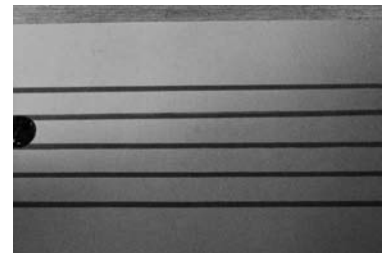
Il avait pris, cela faisait, on m'avait prévenu, partie de ses tactiques, l'apparence d'une taupe. D'une mignonne taupe terreuse. Je lui dis d'un ton sec de cesser sa comédie et que je n'étais pas venu pour ça. Trop facile de faire croire à tous qu'on ne voit plus rien et que désormais on creuse, sans aspirer à rien d'autre que l'extension des gale-

ries. Seulement ce qui chez une vraie taupe aurait provoqué l'ennui, la fatigue et la lassitude de cette habitude de l'espèce, cette fatalité de creuser, il en tirait lui un bien-être conséquent et visible, multipliant sans fin son réseau en galeries profondes, demi profondes, en puits d'évacuation, en tunnels de sortie, le tout avec un luxe de leurres, de chicanes, de pièges, de structures de diversions trompeuses. Le vieux déjà taupe mais encore animé du même délire de construire, de creuser, de relier ce qui ne devait pas l'être, de commander aux éléments avec lesquels il entretenait les rapports les plus étroits, l'eau, la terre. Le reste ne l'intéressait pas.

D'autres fois la nuit, petits mouvements des antérieurs. Expulsion de terre derrière lui, dans le tunnel. Une progression assez rapide dans le meuble des choses, dans le ventre mou de la terre densément molle. Une peur étrange de se noyer. Pourtant tout ce qu'il fit, tout ce qu'il ait jamais fait, seulement pour l'eau. La passion de l'eau. Contrôle minutieux des gouttes, leurs formes, leur texture, leur volume qui varie selon les conditions atmosphériques, selon la chaleur de l'air. Mettre sa tête dans une seule goutte, se faire enterrer dans un cercueil gorgé d'eau. Il n'a jamais été poisson mais les poissons ne boivent pas. Ils ne savent rien de l'eau, sauf qu'elle leur manque et qu'alors ils vont mourir. Mais on ne peut dire qu'ils le sachent.

Il tenta le coup tout de même, voulut seulement paraître le petit animal douloureux à la lumière et effrayé de me voir, voulut susciter ma pitié. Mais je n'étais pas parti à la recherche de WM pour lui caresser le pelage, mais pour

qu'il me raconte ce qu'il avait fait et comment avec l'eau, comment elle en était venue à devenir sa seule obsession, et comment finalement elle l'avait condamnée, plus maline que lui, condamnée à l'attendre, à se tenir seul et à l'attendre au milieu de ses fils qui ne comprenaient rien. Je n'avais aucune envie de justice envers le vieux, même si ses actions me répugnaient légèrement, même si sa vieille pelure de Prométhée miteux, le foie sans fin dévoré par le remords du sale tour qu'il, avait joué, ne m'inspirait rien, ne m'inspirait pas confiance. Son apparence de taupe ne me gênait pas, j'allais bien moi depuis longtemps sous l'habit d'un chien, errant, étique, pelé, que personne ne tentait jamais et tant mieux de caresser, la sale bête. Il ne voulait pas raconter, mais, sachant qu'il ne possédait ni l'aiguillon de l'ornithorynque ni la salive de la musaraigne je le pris fermement dans ma gueule de chien et soir après soir le forçais à raconter, à laisser fuser sa parole entre mes dents pour l'avale aussitôt. Car vieux chien je n'avais jamais faim d'autre chose que de le rencontrer, lui WM, et de jouer auprès de lui le masque du dieu des morts, de jouer le masque grimaçant d'un vieux dieu mal nourri et fatigué de son éternité mais encore curieux des actes des hommes, surtout ceux comme W.Mulholland, quand bien même ils se seraient, par quelle bêtise, transformés en taupe. Et si il pensait ainsi nous attendre.



Jean-Christophe Pagès — Bras croisés

avec
toute sa
famille

je recommence
il faut bien
comprendre

musicien fait des
gammes à la maison
achoppe sur le si bémol

chaque matin je prends le
rond-point qui mène à
l'impasse
après l'histoire on a tout rasé
par quel bout raconter

la mère monte dans sa voiture
que signifie ce silence

j'ai toujours connu le terrain
vague
avant c'était un stand de tir

comme elle n'a pas de
nouvelles de sa fille depuis une
semaine la mère fait le
déplacement
connaît bien sa fille unique
et son gendre
les petits

bien raconter

c'était là
le terrain derrière le bar
vers le garage

je dois reprendre
bien expliquer

la mère se rend au domicile
elle a téléphoné
ça n'a pas répondu
même
elle a appelé au travail de sa
fille
absence inexplicable

un tel comportement ne lui
ressemble pas
sérieuse et tout
les enfants à l'école
la mère de plus en plus
soucieuse

au moins le gendre aurait
répondu

puisqu'elle
n'habite pas le département la
mère doit faire la route
rien mangé depuis une
semaine

samedi 23
elle a attendu le week-end
car la mère aussi a un travail

on ne disparaît pas

elle a cherché à joindre les
parents du gendre
idem
la meilleure amie de sa fille
tout le monde s'interroge

je traîne cette histoire depuis
des années
comment remonter le fil

empruntant le rond-point
chaque matin
trouver le ton

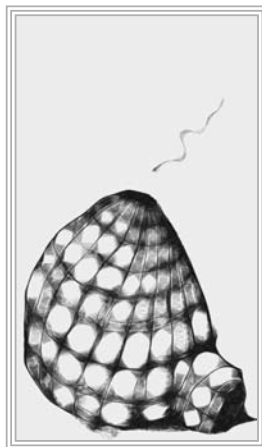
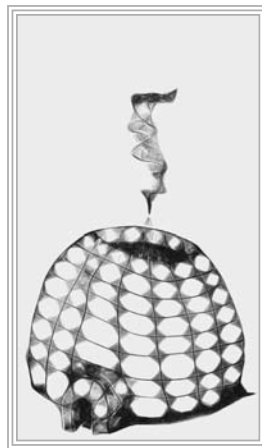
donc
la mère arrive sur le site
terrain à l'abandon
avec une cabane

sa fille lui avait parlé d'un petit
paradis
le fleuve fait un large méandre
avant de se jeter dans l'océan
la baraque pourrait être une
villa avec un minimum de tra-
vaux
couler une dalle = terrasse
transformer la grange en
garage
repeindre en jaune

elle a bien roulé
le samedi moins de circulation
autoradio
coude

car elle est veuve
n'a pas d'autre enfant pour
reporter son affection
souvent caressait les cheveux
de sa fille
longs cheveux raides et
brillants
sa brunette

gare le véhicule sur le parking



devant le garage
au portillon sonne
et là
stupéfaction
un autre couple

qui êtes-vous
où sont-ils
un ami du gendre
fait des travaux durant
absence

et la femme
reste en arrière

un chien à collerette

je dois bien me rappeler
comment ça s'est passé

l'homme est un colosse
sont partis en camionnette
blanche dans une secte

la mère incrédule
sans m'en parler
et leur voiture dans l'allée
oui
je bricole pendant ce temps-
là
eau
électricité

mais entrez

la femme pâle et muette

la mère voit les jouets des
enfants dans le jardin
trompette du gendre
nouveau carré de moquette
lit déplacé

lundi dernier une fourgonnette
est venue les chercher
avons convenu
profiter séjour
d'ailleurs voyez j'ai les clés

questions
la mère ne croit pas cette
version

le gendre n'aurait jamais
laissé son instrument
sa fille aurait prévenu

l'homme louche

de retour chez elle la mère
prend des notes
bandes de peinture plus fon-
cée
nombre de poules
mouchoir philtre d'amour
le rat noyé

dubitative

l'homme n'a pas agi seul
quand il a changé la moquette

la mère personnage central

*pendant ce temps le colosse
écrase des moucherons*
prévient son employeur
qu'elle doit régler des choses
prend 3 jours
va à la police

un secrétaire la reçoit
jeune stagiaire inexpérimenté
on ne peut rien faire
savez
les gens sont libres d'aller et
venir
majeurs

toute une famille
sans prévenir
école
boulot

possible
parfois les gens disparaissent
on ne sait pas

la mère hésite à le gifler
ma fille unique
mes petits-enfants
donnez-moi la liste des sectes

n'avons pas ce genre de
documents
rage contenue de la mère
je me battraï
j'irai partout
(en serrant les dents)

on peut faire une R.I.F.
hein
recherche dans l'intérêt des
familles
tout essayer

contact parents gendre
vivent dans un pays lointain
ah

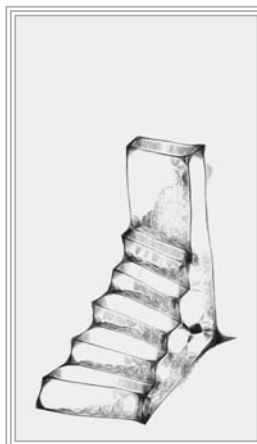
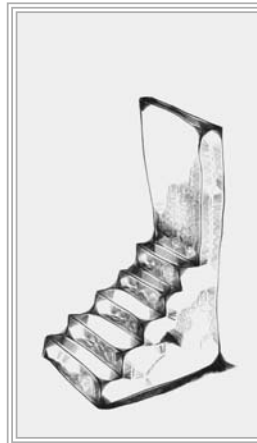
il attrape un bloc mais son
stylo marche mal
attendez
tant pis crayon de papier mal
taillé allez-y
n'espérez pas des miracles
un différend familial
on vous tiendra au courant

la R.I.F. ne donne rien
enfants absents de l'école
ça arrive souvent

un matin
je fais plusieurs tours de
rond-point

on ne peut retrouver tous les
disparus
suggestion affichettes

dans cette histoire on ne
prend jamais la mère au sé-
rieux
trop nerveuse



qu'à cela ne tienne
elle écrit dans son carnet
qui est cet homme

d'où vient-il
et la femme blanche
cache des choses

je n'en crois pas un mot

*pendant ce temps le colosse
percute une tourterelle*

la mère fait paraître un article
dans la presse locale
les avez-vous vus
avec une photo

puis revient sur le terrain
l'homme a mis son nom sur la
boîte
ah bon
pourquoi
dit que le gendre a écrit
ne reviendront plus jamais
se plaisent là-bas

tenez
la carte postale
« la piste suisse mène au
tartare
nous vous accueillons dans
l'allégresse
bienvenue au sein de notre
communauté
mettez cet autocollant sur le
pare-brise »

la mère remarque les cédés
dans le cerisier
c'est faux

va à la mairie
histoire compliquée du terrain
l'agent veste marron
abandonné
n'appartient à personne
d'abord j'ai vu le gendre et
votre fille
stipulé occupation précaire
puis quelques mois plus tard
le molosse et la femme

me suis étonné mais sans plus

personne n'a rien vu
personne ne sait rien
on s'en fiche
la mère ne baisse pas les bras
organise marche silencieuse
lâcher de ballons

lettre au procureur
demande irrecevable
n'habitez pas le département

la mère démunie
recherche camionnette blanche
dans l'agglomération
les sectes
on ne lui répond pas

temps

l'école dit de voir la mairie
la mairie voir police
mais enfin
comprenez

la mère reprend le travail
mène son enquête le
week-end
neuf mois

que s'est-il passé
l'amie de sa fille dit qu'elle
connaît le type
son passé brumeux
sa maîtresse

et soudain
je quitte le rond-point
ne dois pas me mettre en
retard

la mère contacte un médium
l'emmène là-bas
il fait signe de partir
comme si quelqu'un le tirait par
le pull
viens voir derrière
la butte de terre
l'éclat doré c'est une médaille

je dois écrire l'histoire
mais comment
je recommence

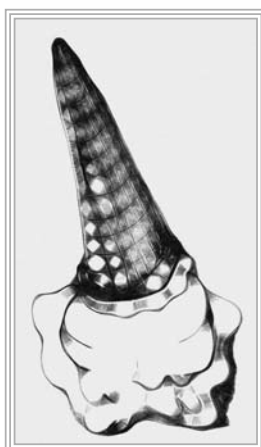
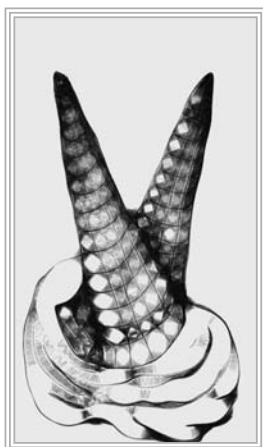
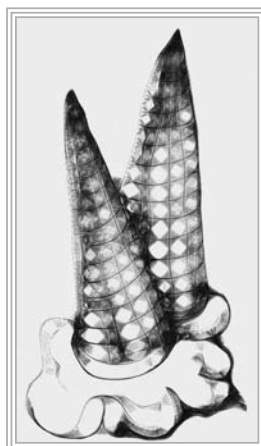
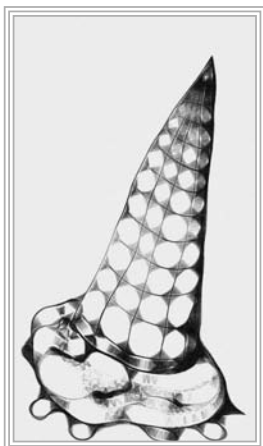
au bout d'un moment la mère
retourne à la police

le nouveau commandant est
une femme qui comprend
mieux
reprend tout depuis le début

coup de chance
enfin
figurez-vous que l'homme est
arrêté
conduite dangereuse voiture
volée*
(celle de mon gendre)
machette dans le coffre

on en apprend de belles
l'homme a cassé le nez de son
ex
le nouveau commandant
bouche carrée voix pointue
audition
raconte à la mère
on ne rencontre guère de
quadragénaire si dynamique :
file sur la pocket-bike
le vent s'engouffre dans sa
veste
parfois des envies de chanter à
tue-tête sauf que le vacarme
de la mini-moto couvre tout
les biches s'affolent
se jettent dans le fossé
certaines ont la patte cassée

commission rogatoire 30 août



un an après
on creuse

maintenant reconstituer
la mère fait un livre
va à l'assemblée

15 000 personnes
disparaissent chaque année
c'est une mère qui s'adresse
à vous
10% des disparitions jamais
élucidées
mesdames messieurs les
députés
ou retrouvées assassinées

on la surnomme mère cou-
rage

les deux femmes se lient
d'amitié
mais personne n'avoue

trajectoires des uns et des
autres

l'homme incarcéré
se rase et désenfle
la maîtresse muette
qui sait quoi
les voisins

des bruits des cris

on peut tout imaginer

je vois les silos

mentionner aussi la voie fer-
rée
la nuit les trains de
marchandises
matin & soir tracteurs
on peut tout imaginer
passage d'un convoi
le vacarme de la motrice

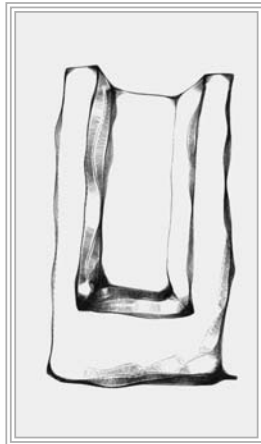
à l'époque j'habite à l'autre
bout du village
je n'ai rien entendu
j'aurais pu fumer sur le balcon

or c'est un village horizontal

on attaque à la pelleuse on
termine au pinceau

bouche carrée poursuit ses
auditions

la femme blanche
mariée deux enfants
mais le colosse bouleverse
tout
elle le trouve craquant
se savonne au lait d'ânesse
fait les pieds au mur pour être
fécondée
multiplie les courriel
énamourés
rien n'y fait
l'homme tient à son

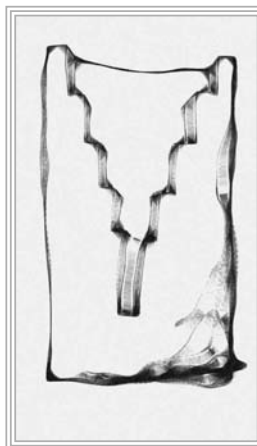
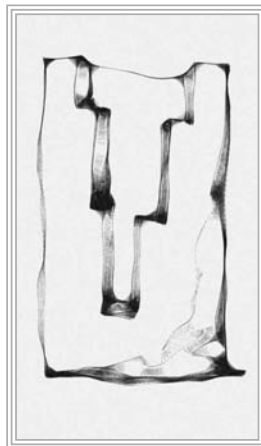
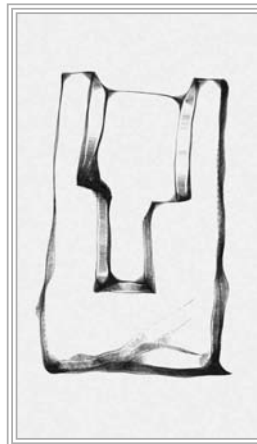


indépendance
sait trop ce que réserve la vie
pour avoir une descendance
l'éconduite sèche ses yeux
sur le bord de la départemen-
tale

la mère résume dans son car-
net :
1

ma fille et sa famille coulent
des jours heureux dans la
cabane abandonnée
2

le géant expulsé de son
domicile à cause des arriérés
(n'aurait-on pu dans le cas
présent fournir une solution
même transitoire ?)
3



c'est là que tout se joue
mon gendre rencontre le type
et lui raconte l'histoire du
terrain
mon gendre parle trop

4
la maîtresse et moi on a le
même âge

ce dernier point pourra être
intéressant pour jouer sur la
corde sensible
la mère multiplie les
stratagèmes

est-ce qu'on suit bien
est-ce que je raconte
correctement
je ne peux stationner sur
le rond-point
soit j'avance (je le traverse)
soit je tourne

à ce moment de l'histoire ça
fait un an depuis le 23

l'homme est emprisonné pour
une autre raison mais n'avoue
rien
(alors qu'il y a quand même
des éléments)
la femme se tait
ou plutôt répète
« je me vois allongée
aidez-moi »

bouche carrée tente de
reconstituer les faits
parfois elle requiert
l'assistance de la mère
mais discrètement car chacun
son boulot
d'ailleurs la mère reste
affectée par la découverte

elle continue les aller-retours
son appartement en
banlieue – le terrain au bord
du fleuve

souvent
sur la route
des souvenirs lui reviennent

à verser au dossier
pour ne pas lâcher le volant
parle dans un dictaphone
le soir recopie

lune de miel des années
auparavant
ma fille et le gendre en
croisière
elle m'écrit qu'elle mange deux
yoghourts d'affilée
qu'ils regardent ensemble par
le hublot
comme elle sollicite un
accouplement il exige quelque
chose en retour
elle donne ses sous-vêtements
et un trèfle

mère courage se demande si
ça intéressera le nouveau
commandant

et la fois où elle lui téléphone
plus tard :
daniel me trompe
ramène quelqu'un
la cornettiste
or c'est sa meilleure amie
elle s'assoit dans une robe
blanche
elle est assise dans sa robe &
elle est jolie dans sa robe

il faut tout dire
chaque détail

elle ne sait pas le quitter
enceinte du deuxième doit
arrêter ses études
résultat elle n'a rien
les portes beiges elle ne les
supportait plus
on ne souffle pas dans
l'embryon comme dans une
trompette
parfois se séparent mais n'a
nulle part où aller

il dort sur le sofa
elle ramasse des coquillages

la mère fait un courriel à
l'enquêtrice

j'envisage de revenir sur le site
à pied

nouvelle audition du molosse
faites du cyclo sans casque ?
bouche carrée le regarde lon-
guement
l'homme marmonne
m'allonge
colle mon nez dans sa poitrine
la fesse moulée dans son
fuseau
ma favorite
racontez-moi la rencontre avec

le gendre
il hésite
j'aurais aimé porter un autre
prénom pour être pris au
sérieux
comme dany

que dit daniel ?
m'explique : malheureusement
ma femme a des petits seins
ses seins sont petits
aussi avons-nous entrepris
d'avoir des enfants
et
que tout va mieux maintenant
qu'il a trouvé la cabane
sa femme a sauté au plafond
il n'avait pas remarqué son han-
dicap

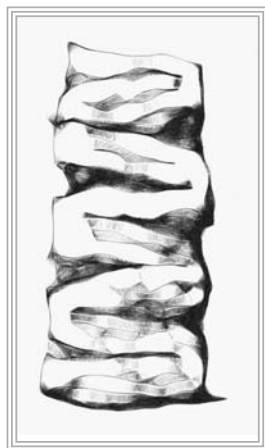
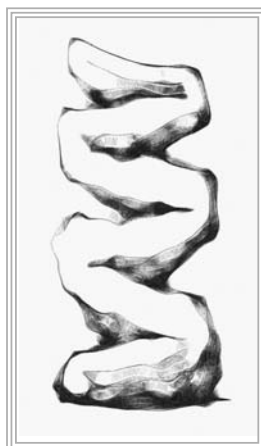
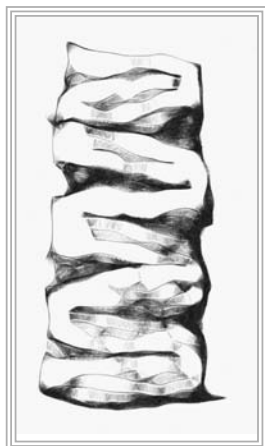
bouche carrée pas sûre de bien
comprendre
je croyais qu'il avait une liaison

les faits dans le désordre
je récapitule
d'abord l'aîné
puis déménagement
là seconde grossesse
mais daniel rencontre la
cornettiste
et
après la naissance
le mastodonte

je suis obligé d'expliquer au
commandant
l'histoire avec la musicienne
termine mal
elle aime à montrer son sein
par la chemise ouverte
daniel marche avec elle
jusqu'au bout de la jetée
mais elle dérape

bouche carrée a besoin de faire
le point
on lui donne trop
d'informations
a-t-on les moyens de se payer
une croisière avec la
bénédiction des familles
je fais mine d'y comprendre
quelque chose mais je
confonds tout
favorisons l'analyse a posteriori
on recherche un engin type
micro-pelle
l'appareil a pu être utilisé à
l'insu du propriétaire
une personne chauve aurait as-
sisté aux travaux

les enquêteurs intrigués par un
masque avec cheveux et poils
les activités portuaires des uns
et des autres restent floues
coche
la femme blanche a très bien
pu hypnotiser toute la famille et
s'endormir
à tout le moins doit-on



s'interroger
revoir la maîtresse pour la faire
parler

*pendant ce temps le colosse
collectionne les casquettes*

bouche carrée convie la mère
à l'audition
venez

on ne sera pas trop de deux
mère courage déclenche
dictaphone cuisse gauche et
prend des notes carnet de
l'autre côté bouche carrée tape
avec deux doigts

ça ne vous gênait pas ?

j'ai reçu une lettre de B

n'aviez jamais vu le

coupe-coupe ?

poubelle devant le fleuriste
aidez-moi

non-dénonciation

jupe qui s'arrête aux genoux
mocassins

me vois allongée

on a du mal

pas sûre d'avoir été présente

fronce les sourcils

lu en diagonale

va faire un tour sur le terrain

dissimulation de preuves

habite une maison + roses

trémières avec compagnon et
enfants

ça ne vous gênait pas

femme comblée

aidez-moi rencontrez B

voulais partir m'enfermait dans

ma voiture on a du mal

main courante

relation tumultueuse

allongée

plainte sans suite

personne n'a rien vu pendant

un an qu'est-ce que j'aurais
pu ?

étiez avec lui déchire la lettre

on a du mal à vous aider

hargne de mère courage

tambourine

je m'adresse à vous en tant

que mère
tout nous réunit
en plus on a le même âge
j'aurais pu être à v otre place
tout son matériel tombe

garde à vue décréte bouche
carrée

caché beaucoup de choses
mais nous a mis sur la voie

elle a sûrement eu peur

une voisine apporte les affaires
de toilette

t'inquiète maman

m'aider

facteur offre des timbres

son corps lourd couché sur moi

élan spontané

comment assouvir tous ses

fantasmes

je redoublais de vigilance

décelant le moindre

pétitement

où étiez-vous ?

centaine de lettres loin

malgré sa forte personnalité

cette femme très mince

laminée par l'amour passion

attendons votre retour

pouvons maintenant

reconstituer les faits

daniel s'ouvre à B que le terrain

ne lui appartient pas

B s'ouvre à sa maîtresse qu'il a

tout résolu

ajoute proximité de l'océan

comme source de paix

ce soir-là toute la famille est

attablée quand surgit le

molosse ivre

- quittez les lieux derechef
B en survêtement trop court
- je prends possession de la
surface

la femme pâle en arrière

la bouche molle de B peine à
articuler

une dispute éclate

lundi j'emprunte le sentier qui
domine les parcelles

c'est boueux on ne voit rien

le chemin encaissé entre des

murs de deux mètres ne mène

nulle part

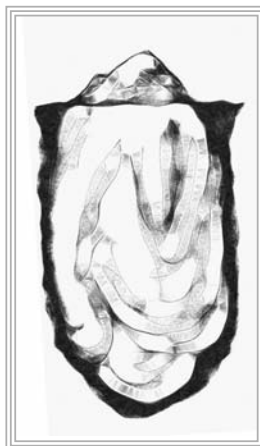
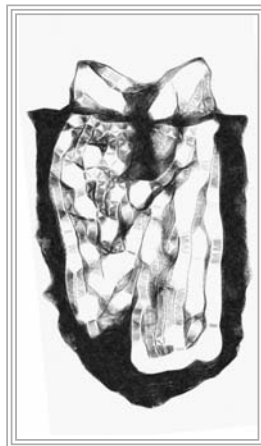
en contrebas lotissement neuf

tente d'apercevoir quelque

chose par les fentes

penser à ramasser les kakis

je salis mes chaussures



* **La poursuite** : on monte dans
la bagnole avec la fille, c'est
moi qui conduis, passe les
clés, tu t'installes on y va, fait
nuit pas grave, mais vous avez
bu, monte cherche pas, votre
ceinture, les clés, elle est ou-
verte, d'accord, pour le
contact, la fille mettez le
contact, tu t'attaches, vous
aimez rouler la nuit, passe-moi
les clés, poche manteau, vous
avez trop bu, elle se met à l'ar-
rière, c'est ma bagnole bouge
pas, on a passé une bonne soi-
rée, vous démarrez, je vais
doucement. La BAC : prenons
en chasse le véhicule nous
poursuivons le fugitif.

«Certains pêcheurs expérimentés disent avoir découvert dans la mer des animaux semblables à des morceaux de bois noirs, arrondis et d'une épaisseur uniforme ; d'autres encore, ressemblant à des boucliers, de couleur rouge, avec des nageoires serrées l'une contre l'autre ; d'autres enfin qui sont semblables à un membre viril, à la fois pour la forme et pour la grandeur, si ce n'est qu'à la place des testicules ils possèdent des nageoires. Ces pêcheurs ajoutent en avoir capturé une fois à l'extrémité d'un engin de pêche formé de plusieurs hameçons.»
Aristote, *Histoire des animaux*.

Cartifiant que
[] du nom de sa mère statufiée par Morsch Mari
a repêché des ruines le 12 Juillet Noir der
nier Tombolas, tables tournantes, aruspices certifiés,
de Atlantide Eins dont l'histoire avait perdu la trace.

Soit que [] inventeur hors pair à qui on refaisait
crabement l'apo d'Atlantide Eins :
lego sur son ventre, en lentilles cloquantes.
(hier la langue mit bravement les boues)

De front, insultes vivantes !

De la situation.

Une gaulle longue comme un fuseau horaire nouveau-né dont la courbure s'engageait un attirail d'archerie, donnait à [] l'allure préten-
tueuse d'un bonobo adepte de ces gimmicks mystérieux qu'on vend par brouettées dans les sex-shops à la mode ; ses mimiques ac-
couplant cette technologie à sa bêtise communale, [] réinventaient l'air béat d'un putto cire ux prenant le frais sur le bord d'un étang,
certifié Zumbo inc. Le sol -culs de poulpes agités que malaxe une bouillasse piquée de tiges en révérence- invertébrant le ciel cra-
chintoux par découpes circulaires en rinceaux, remontait dans ses bottes de plouc malouin ; aussi chaud qu'un rectum d'athlète, phos-
phorant dans un Eden de magasinier, [] a le hobby qui plaît aux époques réputées pour leur attardement avancé, de celles dont on
mesure l'état des lieux avec des tringles à rideaux, des sondages opinion way voire avec des savonnettes à la fraise, pour peaux dé-
licates «bien choisir l'appât, alors des vers de terre, des asticots ou du roquefort.» Le chiffre du Pire venait officiellement d'ajouter
un zéro à son exposant, [] depuis la plaque tournante où bêle un troupeau d'aberrations, -pêchait. «Il est grand temps de trouver
un substitut à la marche du monde ! Taiaut, j'allons rinventer fissa tout l'intouin !» c'est un Héros du surimi-mayo & de la civilisa-
tion. [] va nous retrouver l'île du presque-rien.» tention, du mou, faut du mou sinon ça pète, et si ça pète, c'est qu'ça manque de
mou» C'est un Weltgeist qui fait des moulinets de gaulle, les chroniques sont éberluées, elles le décrivent en pleine prophétie qu'il
narre avec des tournicotis de langue incroyables ! L'heure frisquette lui rentrait dans des côtes serrées de facilitées stratées, ac-
compagnée par une laine feldgrau. La kyrielle des vérités sur la raison de tout ça, suivait, de loin. Elle ne franchit pas les mailles du
chandail.

Chronique.

[] canne dehors, dit quand [] pêche qu'[] parle avec des anges noyés
Il aura suffi qu'[] se méprenne sur la profondeur, les organons scientifiques, d'une posture
Un globe de vers hameçonne ; il imite la forme d'un monde pour appâter un peuple mort, des ragazzi à la nage perturbent [] en
réplétion confiante
*C'est un poupin sûr qui marre des notations de sous-fifre, suivi par une assemblée d'ordonnations, des doxographes
historiens remontant la machinerie des administrations en y versant un pétrole de mythe*
[] Sourire de Dimanche la ceinture de cuir fermée pointe au fil : parallaxe vue par un borgne.
Tentant le tout venant avec une réécriture possible : on doutait qu'il y ait une cause
[] ayant la sécurité chtonienne pour lui gaulle aux mottes cherche un objet qui ne vient pas ceinturé dans la place manquante des
créatures : jouant un rôle écosystémique important, la forme dégagée de toute emprise resta ferme dans la main de []
[] : «Le résultat est un crâne qui pousse sous la pensée»
n'en a cure connaît le job, banqueroute à en perdre raisons quand il pêche en manettes Taiwanantes, ersatzant la pratique. On lui
l'apprit sans viseur : la question de la cible lui restait indifférente, un simple sujet de méditation entre deux prises d'une consé-
quence [] passe donc à une autre, sans plus que ça -de lien logique. Était proie qui veut.
Textuel fractal & Vacuum à vide. Tout le dessous lui remonte en mauvais imaginaire
«Chacun son tirant» pense [] en gravant ses initiales sur les poissons qu'il lui arrive d'attraper (il l'avait vu faire dans un film sur la
Royal Air Force avec Stukas&Svastikas.. [] le refaisait chaque dimanche avec des truites fuselées, ou des saumons fumés quand il
était bredouille).

on avait même oublié que des boudoirs saucés armaturaient l'environnement
Sa gaule lui sert à les finir : elle troue en deux coups bien placés sur la casaque,
BWONG,
fiXfiiish statue qui saline
D'ailleurs il était une fois incomparable
«Blou blou, alors on n'a pas de poumons ? Tu trachés pas bezef my poiscaillou ? »
Bien au
chaud dans sa petite tête et sur la jetée [] a des relations érotiques avec l'océan.

une vocabulistique technologie : elle passe comme une sardine électronique : c'est un jouet vivant
Angoisse fabuleuse pour [] que de savoir si le monde commence avec la prise ou avec son absence.

[] choisit bien les empreintes : du coin d'où des groupes de crabes déposent leurs coquilles pour construire une Kot city crAB DES COQUES refaire une dévastation, en maquette, une capitale miniature en toute ruines, fractalité (ils y vivaient nus & sans pinces, les limaces seraient locatrices eux proprios) LaLoPu watter close au dessus d'A-bandonnée- Eins.

Discover dolor de la canne saccade :
10 fois la force manque à [] pour remonter une nouvelle surface sur la sienne par manque de peaux ça toute une ville tire, son archétype fait défaut à [] cage pour la dépossession à laquelle il ne se vouera pas Dessous tire cambouis cécitant

On dira méthode de pêcher des vestiges avec des asticots qu'on se t end BOÎTES
«où l'état reste plus édifié que le sont les plus belles» avec des passementeries à chaux, assermentations gros bonnets on recycle le misérabilisme de l'emplacement dans une merveille N-ième Kaput
C'EST UN MIRACLE DE CARNE AVOUÉE DANS LES ESTABLISHMENTS MARIN-MAUSER
la méthode pour inventer les ruines, vous gagnez 10% SUR TANKGEWEHR DE CRÉER DU DÉVASTÉ : IL PÊCHE A L'ONGLE
[] est assailli d'interviewers sépulcrés voulant connaître les zonas lamies d'A. Eins, retransmettent GlobAll ! Atlantide est une star de l'originaire ELLE SURNAGE GOB' mesure ruines
des mérites de couteaux laqués poitrails
mesure récupération

NORD

A. Eins reverse les ordres :
means mer de seulement sel
insight statues d'eau pure,
sellement sub semble poub

[] use longtemps son regard sur les écailles pour savoir
-ils sont un homme partitionné ?
-un jeu de go passé au pilon ?
-le patchwork des renonciations ?
-le régime du réel ?
-le paillason de Dieu ?
-l'IGN-des-croûtes-à-papi ?

Ses questions lui sont un billot révolutionnaire.

Disputant sur des emplacements quant au soleil & aux remontées des fosses
[] choisit bien comment s'canner le signe sur DU symbole =
cimetière crabal/ruines
liquides =
LaLoPu watter closed

de nihil acquisitio cadastrarum
il ya du résultat !
ça mord, des citations hallalisent aussitôt New America
c'est une cité géante !
une pouille-?-Terratos compiqué
qui hurle à la mort dans le bouillon originel où l'apparition ne s'arrête pas.
LES RUINES AVAIENT POUSSÉ SOUS L'EAU ORIGINELLES

«Quelle manière commença ce long récit : Sort que firent les dieux à toute la terre en lots plus ou moins grands suivant les pays qu'ils établirent en leur honneur ayant eu en partage l'île Atlantide, installa des enfants qu'il avait eus d'une femme mortelle dans un endroit que je vais décrire. Pour avoir été la plus belle de toutes et fertile par excellence Poséidon, Du côté de la mer, s'étendait, par le milieu de l'île entière, une montagne qui était partout médiocre, c'est un de ces hommes qui, à l'origine, étaient, en ce pays, nés de la terre. Ils engendrèrent Clito, qui venait d'atteindre l'âge nubile :

[] bloblotte avec épuisette

C'EST ARPENTER SANS LES PIEDS DANS DES POSTURES DE RAIES

Le commandeur Cousteau sur [] un corps d'esclave sexuellement transmissible (non c'est une généralité !)

L'eau en a peu à foutre des peu-parcours :

ils lui poussent dans les moelles comme des aberrations mystiques qu'une popula bien née

étaie en dm cubes pour se prétendre proprio de l'insoumission marine (fait des vagues de 8.6 agitée)

DES MEMBRANES ANALYSÉES PAR UN SOCIOMANE

ce fut une fantaisie pour le paysage !

ELLES DEVIENNENT DES MURS

«Les trigles se nourrissent d'algues, de coquillages, de fange et aussi de chair ; les capitons, de fange ; le dascilles, de fange et d'excréments ; le scare et le mélanure, d'algues ; la saupe d'excréments et d'algues ; elle mange aussi le zostère et c'est le seul poisson qu'on pêche avec une citrouille»

Aristote, *Histoire des Animaux*.

identifiant mollement un espace de la constitution sub-aquante.

L'ABOUTISSEMENT N'AVAIT PAS CONNU SON ÉTAT

grâce à des trahisons bulleuses, des aplatissements de la considération, difficile! vraiment, hardamment désirée par les administrés qui puent l'enclouage afishé dans le courant Streaming of Life ;

ils

EMamazing la déloyauté par tranches fraîches de sa coupure, «ils ressemblent à des

poissons commandeur ! non ! sisi, c'est ça, ce sont des poissons !» ont la fierté d'habiter

nulle part ce qui se donne partout

*all over the
word of watérialisation
Il semble que retrait*

Il ne pue peu la faculté

la technique des amendements à huis-clos

(l'océan a difficilement des clôtures instituées)

A. reste une démise lancée à la face des ses adorateurs, grecs anciens, sarcastiques, amateurs de casinos branchouillards

où l'on sacrifie des idées à la baraka.

CERTAINES PORTES SONT EN OS DE PLONGEURS

[] conclut à l'existence d'une vie qui est ni plus ni moins qu'elle

«Elle n'est donc rien ?» s'interloqua [] en ouvrant un énième sachet de

coke qu'il déverse dans les flots pour qu'ils soient moins fermes

-de formation

: en en découpant le pourtour par des enceintes faites alternativement de mer et de terre, les plus grandes enveloppant les plus petites.»

Platon, *Fragment DK 3, Critias*, trad. modifiée.

des phantasmes de biologiste barbotent

A) Bouées

B) Plastifications des mascarets

C) S'arpente un amiral. On vit l'intérieur de sa tête dans ses projections iodées

D) Poldérisations VAsales

C'est donc une polis (A5 touche B6)

extra-polish, armante, VIANDOXIGÈNE

grâce à la dénonciation des postures

Sous l'introduction se trouve la première salle, c'est un trône pour des récipiendaires de la servitude à l'état du monde marin mariné machin-chose taCITE

[] trouve une momie en État de Grâce à EVERY BODIES

des serpillières sèches, une sardine pleine de boîtes, des Constitutions surgelées

IL Y A DES AIRES OÙ LA POLIS FABRIQUE DE LA PEAU

Carta delenda est

J'humecte, de cargaisons possibles,

j'eus me

selon que de deux temps NOMOVE

Des récits de deux mille ! Surenchère, à droite

comos qui s'endettent pour rester bon teint,

vifs,

on en a répertorié des bibliothèques enterrées.

(même Platon passe, ses musculatures font

une térébenthine textuelle à caractère phoqué,

des arguments)

-calibres factoryisés
-tranche de terminaisons
déversant à ses pieds
des germes d'annonce pour regenesis des dévastations explorées
CARAVELLES DE BILE SÉCHÉE PAR LE CONNU
L'ALETHEIA VAGUALE RENARDE LA MERDICATION DU RENFLOUAGE EASY
C'EST UNE ATTITUDE DU TYPE :
LE PIRE MAIS PAREIL A LUI-MÊME

«Ils maudissent le soleil quand il est trop ardent, lui adressent en outre toutes les injures imaginables, parce que ses feux les consomment, eux-mêmes, les hommes, leur pays. Après eux, à la distance de dix chemins, se trouve un autre tertre de sel à l'eau, autour bitent des hommes. Voisine de ce sel est une montagne, qui s'appelle l'atlas ; elle est étroite, plate de toutes parts, et si terrestre, dit-on, qu'il est impossible d'en voir les cimes ; car jamais elles ne sont libres de ni-ni ; cette montagne, au dire du pays, serait la colonne du ciel. C'est d'elle que les hommes ont pris leur nom ; on les appelle effectivement. A ce qu'on dit, ils ne mangent rien qui ait eu vie, et ils ne voient rien en songe. Jusqu'à les noms de ceux qui habitent le bourrelet ; au-delà je peux plus. Toujours est-il ce bourrelet jusqu'aux colonnes verticales et même en dehors d'elles, et qu'il s'y trouve, de dix jours en dix, une mine de sel et des habitants. Les demeures de sel sont construites avec des blocs de tous ces hommes ; c'est déjà que ces régions de la Lybie ne reçoivent pas de substance ; car les murs, étant sel, ne pourraient subsister. Le sel d'apparence qu'on extrait là est blanc et rouge. Au-dessus de ce bourrelet, du côté du Midi en s'enfonçant dans l'intérieur, le pays est d'humidité, sans eaux, sans animaux, sans pluie, sans bois ; et il n'y a pas trace de désert.» Hérodote, trad. modifiée.

IMPLIQUE TOUT UN MYTHE DE LA DÉPOSSESSION IGNORANTE
ID EST ANIMA PERCLUS DE LANGUES PALIMPESTÉES STRENG
DIMORPHIES DE CLOUNERIES EN RELIEF D'ABOULITION
SOIT PIÈTRES SAINTETÉS ROUILLANT DU RESTE DE BALTIQUE
ON LEUR PRÊTE L'ORTHODOXIE DE SE SAVOIR PERDUES POUR (LA) CAUSE
TELLES DES RECONDUCTIONS A LA FRONTIÈRE QU'ON AMÈNE AU BORD DE
L'INFORMATION.

A. EINS A DES RELIEFS DE POULETS MOISIS
DE PODLASH MELTING POTÉE SANS SAUCE
QUENELLES EN CUISSÉS DE SIRÈNES
N'AYANT PAS EU D'HEURE POUR ÊTRE
INGRÉDIENTS MANDUCATIONS DE RATISSEUR
ressaisie par la banalité
[] bloupe

(N.B : la cité est le mythe, sa périphérie un incipit le centre-ville un dénOuement)

NORD EST

C'est un horizon somatoire que pense un homoncule sur le bord de la mer.
Oraisons pur saltz pour des autels sans dieux qui s'en vont à la pistoche municipale :
EXTINCTION DE NAGEOIRES RESSEMELÉES
l'odeur de chlore ravit les espoirs de tout une civilisation, on la décline

«fit des souverains
donnant d'eux
à gouverner
il leur donna des noms à tous»
Platon, Fragment DK 4, Critias,
trad. modifiée.

Dans un coin le corps glorieux d'un
éponge faisant planCton, se suicide à
la découverte INBIBITIONnant du jus
de calmar

«Par elle nous savons la fonction de la
primordiale enceinte imaginaire formée
par l'imago ; par elle nous avons la car-
tographie, dessinée de la main même des
enfants, de son empire intérieur, et l'at-
las historique des divisions intestines où
les imagos, l'agression vorace débattent
leur emprise délétère sur ces régions sa-
crées. Nous savons aussi la persistance
de cette ombre des mauvais objets in-
ternes, liés à quelque accidentelle asso-
ciation. Par là nous pouvons comprendre
par quels ressorts la réevocation de cer-
taines personae imaginaires, la repro-
duction de certaines infériorités de
situation peuvent déconcerter»
Lacan, carte postale inédite (Chypre).

Espoirai, poiras, oira, irâmes, râtes, èrent.

DES LAGUNES POUSSÈRENT DANS LES SYSTÈMES VIANDEURS

ayant enfin trouvé le LIEU où tout se ravit aux charniers entés aux poitrines attaquées
par le sel, aux odorifications
mortifiantes des petits garçons joueurs sur le bord de la plage (c'est l'été : Atlantide peut
permettre que les aoûtistes aient
des chapiteaux dans leurs petits [maillots de]
corps

[] remonta une sirène inversée : squamée tête à cul
ses jambes tricotent pour se faire inventer une marche.
Rangers US harnachées LETHER BELT
un poitrail caille de barbie eczéMâté d'écailles
«C'est une sirène, elle est ligotée aux flots pour ne pas
entendre le chant des marins !»

«Je poinçonne co
rail & tirement sec en madapolam,
cintré, blaqué bistreux blank de sanie..
Une censure géographique affublée comme un homard à succès, lui interdit de parler
plus longtemps. D'ailleurs ils
s'occupaient de tout enroutent [] avec une serviette de plage. Tout Atlantide se
rappellera son sérieux.

Ce sont des souvenirs sages de petite-fille rêveuse
elle la vit dans l'oeil de son sirupeux Pap', notre cité, en scaphandre où la
platitude vALLAIT

DES HAMECONS DANS LES VENTRES POISSONÉS

vous attrapent au mord
Extinction de déluges, tout va vie sous-marine
aux aines des Molva-Molvas qu'on con
cède aux amateurs de thalassophilie.

BUREAUX SURFEURS OFFICIALISENT LES GRANDES MARÉES

Alvéoles de la redites-moi-ça-qu'on-voie
pour du fractal Ratal.Aire.Faconde.

Coraië y mordit la prétention à son habitat singulier
restant peu cher pour finir à donner
aux TrusTACcademies la faculté de lire du prix
de partout understreAM :

DES AMOURS BULLESQUES ABALONE BABY

cumRail décalotte l'écume pour aphrodisier
ses verges macérées de ricin.
D'une prétention qui peut face à que
lerche []

crèche au fond des mari nostri :
Atlantidissime absence de raison qu'on recimenta sous les continents.

La ville avait pour elle d'être abondamment phantasiée, défigurée par chacun de ses rêveurs : on la tirait par les pieds depuis
toutes les légitimations possibles, des croque-morts en manque de lotissement, show-casé, talk-show, dealers roquentins &lléni-
sant Doktors. Elle vivait sacrifice.

Que sa forme, punctum remotum des rebâchages mollement faciles, reconduise celle d'une carotte, d'un chou de Bruxelles, d'un
chignon d'hystérique -de harengs sahétiens même-, n'empêchera pas qu'elle soit promue à tous les empoignements rectificateurs
: ÇA ÉTAIT, nevermind («Point, à la ligne, continuez à taper Micheline, continuez»).

*«La race devint nombreuse et garda les honneurs du pouvoir
Le plus âgé transmettait toujours le sceptre au plus âgé.
On n'en vit jamais dans aucune dynastie et on n'en verra pas facilement
l'avenir.*

*De toutes les ressources de la terre étrangère, mais c'est l'île elle-même qui
leur fournissait la plupart de la vie. Beaucoup leur venait du dehors qu'il fal-
lait tirer à l'usage, en premier lieu tous les métaux, solides ou fusibles, qu'on
extrait des mines, et en particulier une espèce dont nous ne possédons plus
que le nom, mais qui était alors plus qu'un nom et qu'on extrayait de la terre
en maint endroit de l'île, en abondance»
Platon, Fragment DK 6, Critias, trad. modifiée.*

*La dissection du spécimen clé
Catalisissimus
donne des histoires charmantes aux
connaisseurs.
C. sécha trois mois
dégorgea un reste de vinaigre.
On le prit pour un Christ mollusqué*

*«Et maintenant voici à peu près Nous ayant déjà dit, au sujet du tirage, qu'ils
partagèrent des temples et des sacrifices. C'est ainsi qu'une plainte qui passe
vers le centre de cette plaine, à une distance d'environ cinquante stades,
voyait altitude. Sur cette montagne quand son père et sa mère moururent,
Poséidon, épris, s'unit à la colline où elle demeurerait. Il en traça deux de terre
et trois de mer et les arrondit en partant du milieu de l'île, dont elles étaient
partout à égale distance, de manière à rendre le passage infranchissable aux
hommes ; car on ne connaissait encore en ce temps-là ni vaisseaux ni navi-
gation.»
Platon, Fragment DK 5, Critias, trad. modifiée.*

Un Quod Erat Demonstrandum d'une taille de pangée homologuée : le grand Ouf des Dépossédés transnationaux s'y abattait comme une pluie de gravats sur le berceau d'un insomniaque précoce (servir de patron à toutes les amertumes). Dont acte, ils y voyaient : une cosmogonie, passant subitement de l'état de remorque à celui de Loco pour traverser les stases vachement explorées par ses impôtiseurs, tracte a posteriori et antédiluvienne la possible salvation de l'odieux dont on dit : TooDay. Coulée ploufante. Pour tout caraco la cité enfilait une nudité, tout désapage au contraire, révélait des costumes sur des costumes blablalla Arlequin en peaux d'oignons.

Qu'un crime soit justifié par ses victimes, il passerait bien au statut de Geste : Atlantide en avait fait le programme électoral de sa naissance. Sa cartographie contestait donc à la terra cognita ses absurdités. Disputez le rachis d'une merde elle passera pour de l'or en barre ; in fine la leçon s'arrêtera sur deux pieds sans avoir fait un pas.

D'ici la quartierisation d'A. Eins -lame de cuistot passée sur un bloc tournant de viande kebab- imite une contrepèterie dont il faut retrouver l'ordre bouleversé par des siècles de vagues, l'émiettement remplaçait avantageusement des cordeaux de fonctionnaires tatillons ; on y voyait un autoportrait lacunaire liminairement dessiné par des points : restait un exercice enfantin de relierment. Des toitures oblongues cassaient l'ondulation du jus marin dans des schlassages molletonnés, des Pans Mauers attendaient un spectateur, du lichen de contrefaçon courait sur les gouttières. On pensa : «Maman !», certaines notes de bas de pages étaient remises en question, jusqu'à la composition de l'alphabet.

«Ainsi donc, AtlantID, (vous permettez, j'espère) vous nous êtes une responsabilité ? - Autant que Mai 68 Monsieur, au moins autant». L'huître était dans la perle et regardait Abel.

(Je salivais comme un chien devant sa plaie possible)

Fresque pompéienne : secteur D5 pauvre reste pour Beaux-culs complétés de chirurgie axiale pour l'ordonatio cidandandarum symétrisant le pays dans les animaux qui l'occupent. D'ici tout ressemble à une ouïe de pieuvre fashionable. [] : Re-Dessous est END.

NORD OUEST

Enclave BI-E4 plus craignos :

c'est l'escale sèche à la carte : suburbanités
périn' snack, bien plus heram de beaucoup
DES CLOPEAUX DE VOLCANISATION SOUS ÉTATIQUE

«Marginalités, mercy! on les
spatialisera ici au moins de trafic, dévouées syntaxiques et même préférables à mesure
que les architectes des gardescôtes
vomissent des ratés, des plans més-idées
LE SECRET DE LA CITÉ ÉTAIT EN FAIT UN YOACHT PLANQUÉ DANS UN AQUARIUM

[] s'effraie d'arrêté
trouve du sable dans son crâne s'arrêté

Un Lupanar est de force entremis à la map

«Elle nourrit en outre.

Tous les parfums que la terre nourrit à présent, elle les sait aussi abondamment.

*Même une race d'éléphants très nombreuse,
elle les produisait et les nourrissait parfaitement,
en quelque endroit que ce soit, qu'ils viennent de racines ou
d'herbes ou de bois, ou de suc distillés par les fleurs ou les fruits :
aussi les cultivés et les secs
tiraient de la terre les habitants domestiques et sauvages,
tous ceux dont nous nous servons pour compléter nos repas, et que nous
désignons par le terme général de légumes.»
Platon, Fragment DK 9, Critias, trad. modifiée.*

*Acclimaté aux émendations habitantes
prêtes à des raouts d'eau, Delà de la Wavy,
qui s'offre volontiers aux prophéties libérales quant à la
transmissions des valeurs*

De putanis clamamur ad Solem
LaLoPuLoches.

Une timpe est faire de coquillage moulés sur ancre vertébrale

[] recta deux mois

LaLopuLourdois -coulé-

Il y avait tout un axe de la ville pour le plaisir officialisé le secteur C2-F3 jonché de marmites satisfaisant (POUR) les

faillites du peuple, ayant des parcours d'aines sales étant la dévolution à ses gouvernements (ils étaient alors des

carnages arrêtés dans des notifications, des verdicts et des impératifs raw).

LaLopuLoulmi

«Il y a certainement des maquereaux, par là» pense []

et à de certains vade-mecum, expressions gasconnes, de civilisations couch-potatotes

(friandes d'un crépi unanime)

("Eux aussi sont omnivores : ils mangent des cailloux, de la vase, des algues, des excréments, comme font par exemple les crabes de rochers, et ils sont également carnivores. Les langoustes s'emparent même des gros poissons et il arrive que l'affaire tourne mal pour certaines d'entre elles. En effet, les poulpes sont plus forts que les langoustes, au point que si les langoustes s'aperçoivent qu'il y a des poulpes auprès d'elles dans le même filet, elles meurent de frayeur. Mais les langoustes triomphent des congrès" Aristote, ibid.)

Mais la valeur intrinsèque attribuée au mythe provient de ce que les événements, censés se dérouler à un moment du temps, forment aussi une structure permanente.» Levi-Strauss

Peu s'praxique beaucoup s'peu :

Narrant transversal&réécrivain
d'un bloc

administré dans la nullité

sous-enchères softifiées,

se bloquer de rien-à-partir

«...dans le cas où l'un d'eux entreprendrait de détruire son État, en commun, comme leurs prédécesseurs, mais en laissant l'hégémonie à l'atlas.

Le roi n'était pas maître de condamner à sa race...»

Platon, Fragment DK 20, Critias, trad modifiée.

[] : «à tout prendre, du monde, m'en restait la facilitation : aux ornières je répondais que je les avais creusées, aux ordres qu'ils m'étaient une corbeille à papier où fourrer l'invention dans des saccages inventoriés.

Je biaisai, deux fois, la merde
par deux en preuve réflexive

Atlantide, une raclure de charpente ratissant large pour l'admiration. Il m'aura suffi, mmm, quelques subterfuges, un abord causal trouvé d'avance dans la textualité, en définitive un bubon amendé par les majorettes du savoir. Tout un lexique d'épicier, quelques citations cuttées, on croira à une découverte de l'ancienneté. J'avise la plage : elle a le cul vissé sur ses solstices de goudron, où des re&re-sacs viennent quadriller la zone en échelles de peignes pétés. Les coordonnées se tracent entre parenthèse, ici l'air est interchangeable avec la suffocation.

A. Eins, qui refit à ses papounes l'odeur de leurs tombes dans un cheminement poudral.

[] ou je, cambouisard d'un rotor millénariste.

Racho rec le cordon pour s'enregistrer.»

[] looking loupa date promise
les vagues flottaient sur des peaux de Nexus
regardant chaque poisson dans les yeux y voyant
la faveur des choses.

La ville pas lourde d'jerk' dans un vomit vaniteux,
Bagoût wattant dans les reflets canailoux youbes ;
A des allures, mythées pour s'originer : peu
A s'approprier, peu à dire du discours sub.

EST

Birzouic papaoute Balourd dans des anémones
[resemblance à des idéologies post-modernes]
c'est incontesté depuis
Nobody dress Nuthin Nataio.
DE CHACUN SA TAILLE A SA VULGARISATION
[] court sur rail à partir, pastel de mer sur du polycolore poiscaille clown,
TatOO Dead Rainbow
(un arc-en ciel mort noyé : Dieu n'y passe plus, n'aime pas se mouiller)
fait des traques aux proies d'eau pour aviser leurs ombres
(elles vibrionnent dans les émissions du flux & des bancs de requins piquouses)

[] passe d'une page à l'autre son dégoût de
la trouvaille trouve
[] qui repasse à []
THONNES DE SANTÉS NOUVELLES AU FILET
«C'est-y don' qu'vous croyez 'xhumer queque chiose ?»
nan, nannan, c'est juste un hobby.

Dans la loupe []
vit des nervures populatoires, des partners tranquilles pour l'ordure
des aines peuplées sur des corps ad usus monstri
IL Y A DES DAUPHINS RÉCLAMANT DES SACS PLASTIQUES
Un exil s'enquilla par oeil en Schibboleth organé :
Black Mark, la pupille de [] ressemble à
des flotsFolkés huileux
ILS N'AIMAIENT PLUS TROP LES LIMITES DU MONDE
du mouillis coquillageant mois.

A ce moment, il faut bien un soliloque sous forme de bulles (lire chaque slash comme :
BLOP !)

[] : «La ville/qu'elle me soit fermée comme une canette de bière/ce n'est/que de partout rareté giboyeuse/je l'anéantis/de mises à mal pour moi/en facilités de retour/ça ne coûte pas/qu'elle me soit interdite/je m'en/Porte mieux du monde/bord de récupérations dans l'instance/émanations, parousies, flochages de craies/redire à rien/réduit à la profération inférieure/du sombrage/dans le sombrement salve/qu'elle ait été (la) citée prêtée d'imageries, mytha maladroitement boutés sur le respect/elle s'est faite sans/que je dise amenAventi dolce! d'how did it fall ? : mnémotechnies, oeillères de lynx, récupérations urgentes de mitonnards vaseux/fonds des flottes où tout/ça flanche/qu'elle soit un creuset/de merdes alguées/ce n'est rien/à démettre de plus à moins de chance/»ça ressemble à de la vie commandeur Cousteau !«/les mâchoires fixées sur l'horizon post-historié/je n'ai rien à objecter/agencement de la déperdition/en discursivité réduite/on'n'y'habite/j'étais au Gulf d'Atlantis One/passagèrement membranée de mollusques à tout faire/la foule palpa la foule dans les restes de monuments, pour truités schwarantes/chamboules sans remise/en CAUSE : /des barreaux sont enquillés dans les vestiges/je me relevai de rien/que de la dire/»c'est un thon ! non une sardine ! c'est un sous-main japonais ! c'est mamie qui fait de l'aquagym !«/crawlant bordure, barouf, blousages envisageant le cadastre/en resucée/du bâti démissionnaire bikini/bellissima balpeau/son Architecte conçut ses plans en submarine mélangé aux os/de ceux qu'ils voyaient comme un peuple probable/moelles de sables & teneurs en goémons, riches, rassurantes/valeurs inappréciables/je vois le fonds des flottes depuis la berge/c'est à n'y rien/redire/de ma parallaxe/indéboulonnable de son axiomatique/qu'elle me soit une ville/chahut canné en sablons markettés/j'ai prisé l'endroit pour son historicité/savouré la membrane comme une coupure intersticielle/Me, Citant Atlantopolis de pas bien loin/festin de révasse/éroticisation de la naturalité nouvelle/Dreamy studying de son délit/riktion fritté/fellaghas aqueux, ondines stylisées dans les aisselles de Poséidon/des Prophéties dans le rectum des tritons Bplex Perca/possedandum du pire de/l'opus incité/au pire/»ça bouge à balle commandeur, ça doit être la vie, ou pas loin !«/des alluvions des alluvions des alluvions à la boue NEUVE/leur fit la peau deux 1000&n-aires/strictant la révolution/dans ce qui s'en démet/d'la ville dans une canette de bière/qu'elle soit démise/n'a pas l'intérêt de son éternisation/branchies du lac pour pomper l'air de ses habitants/oikissima coulée/ploufatage de pidoum pillé plafou

«Ca y est, j'ai vu la vie commandeur ! Hem, nenni,
Nenni-nada, Command', c'est un blennie qui chie»

«En deçà, c'est notre ville, dit-on, qui eut le commandement et soutint toute guerre ; au-delà, ce furent les rois de l'île Atlantide, île qui, nous l'avons dit, était autrefois plus grande que la Libye et l'Asie, mais qui, aujourd'hui, engloutie par des tremblements de terre, n'a laissé qu'un limon infranchissable, qui barre le passage à ceux qui cinglent d'ici vers la grande mer.»
Platon, Fragment DK 7, Critias,
trad. modifiée.

(Dans ces séries exploratoires
un homme seul fonctionnant par associa-
tion d'idées & crainte
de la sauvagerie inconnue,
court rejoindre sa famille au plancher des
cows dans un steeple-chase de garde-
chourme :
le ciel rejoint sa pax apatrida)
LaLoPuLangue

Vasque remplie de chiures
hermétiques à l'eau, gazeuses,
elles lâchent des vents.

qu'il n'y ait pas-ça se redit bêta-pieds dans les carpettes allusions aux trous d'eau, one buy one :

[] retrouve une l'économie d'Atlantide I.

C'est avec des squames, le fiduciaire est pour eux la Condition de par le fait en arrivent même à trouver que les stases boursières sont des crackages.

Trésorisations : tout flamber.

LIMAILLES DE CARANGUE CREVALLE PASSANT POUR UNE CONSTELLATION

Dépensent donc leurs exonérations

LaLoPuL'ordre

ascidie, actinies, ostracodermes testacés les mollusques bivalves dernière fois que la taxidermie instituait une logique ! encore une et tout l'isolare acceptait de communiquer.

Atlantide Eins parcourt [] (47ème)

de supplétifs croyant leur bêtise amoindrie par le ratage des popula

la langue à palmes

3 nervures sur retour

ça linka lingua

z'y fait parcours.

QUEST

SAUMONS MARKETS

qui restes deBOUTS.

Ils avaient été hommes faciles méritant la séquence post-apo.

Sous un vestige de cheminée une truite déshabillée se lécha le corps pour faire nouvel épisode à A.

De l'inscrire [] était fou pour sa possession

Il semble cancer

[] exhume le Mont Saint Michel !

(«c'est, un bernard-l'hermite ?»)

le retourne, des petites boules de coton neigent sur l'archange.

[] aime bien. On dirait du tourisme.

Mais l'eau marine attaque ses testicules : ils ont les plissements d'un annuaire après bain chaud, moussant, verdâtre. L'empreinte digitale est un derme d'obèse replié. [] s'y reconnaît pourtant, c'est le plan

d'Atlantide Eins qui lui colle aux membres lui empoissant le corps en marouflage stigmatant -le F.B.I dans une topologie lacanienne.

Catalepsie téléchargée underskin. C'est une allégorie merdique pour le transit du lieu et du praticien qui s'y joue.

«Alors, vous tracez des destinations touristiques ?»

-Nan, nannan, c'est juste un hobby.

Anomalocrosis, vue de dessous :

ses membres postérieurs évoquent une manif-c'est-dans-la-rue-qu'ça-s'passe des vibrillonements de téléviseurs coincé dans la panne

l'agitation d'un fébrile à l'heure de la guérison.

Un peuple de spectateurs regarde sa coquille et y cherche une braguette s'en faire zoos zootikon de par-dessous mille données

mimmmmm !

«Ils commencèrent par jeter des ponts d'eau de mer qui creusèrent l'antique métropole, pour ménager un dehors ; le recevant de son prédécesseur, chaque roi en ajoutait à ses embellissements et mettait tous ses soins en y ménageant une embouchure suffisante pour que des tranchées assez larges y pussent pénétrer. En outre, vis-à-vis des ponts ils ouvrirent des fossés circulaires, mirent pierres du pourtour, tirèrent leur île centrale à l'extérieur et à l'intérieur : la mer se révéla enceinte de terre, l'accès en était interdit à Clito et était entouré d'une clôture d'or. C'est là qu'ils avaient mis à jour l'origine et la race qu'ils s'étaient partagée en son ensemble, exposée au midi et à l'abri de toutes celles qui existent aujourd'hui.»

Platon, *Fragment DK 13, Critias*, trad. modifiée.

«Les actinies se nourrissent de petits poissons qui se jettent contre elles. Leur bouche est au milieu du corps : ce fait est surtout visible chez les sujets de grande taille. Elles ont aussi, comme les coquillages, un orifice par où s'évacue au dehors la nourriture. Il est en haut : car l'actinie ressemble à la partie charnue qui est à l'intérieur du coquillage, et le rocher lui sert de coquille»
Aristote, *ibid.*

A. Eins avait besoin d'être inscrite pour exister

∃ A.Eins → le texte pue bien

(puisque ce n'est pas la viscosité qui compte ! C'est l'allant ! des coquillages ! du new !! Han HAN HOOOW ?

Gooooo straight from GOOOOwww the AnomaloMouth !

Ils se demandaient comment manipuler son ouverture.

Elle n'avait vraiment pas de braguettes naturelles.

Ils l'empalmèrent :

L'univers lui vit un biribi géant à la taille d'une galaxie pour s'y foutre des baisées coquillagesques !

Dedans a la substance d'un désir mené.

C'est une collection de foires bastionnées
Cokettes au fond des flottes flouzantes à l'hélium
Aparté ante le système eau-PCP
Démet anadyomène par méta-chtouille in drum.

Étant roi comme de ses fils, ils conservèrent de nombreuses générations, avaient acquis des richesses immenses, telles ils disposaient de leur cité et de chacun d'eux les sacrifices de saison. Le temple de Poséidon était long d'un stade, large de trois plèthres, d'une hauteur proportionnée à ces dimensions ; mais il avait dans son aspect quelque chose de barbare.
Platon, Fragment DK 9, ibid.

Un Cadastre de coquilles saint Jacques et de médusages :
tout lubre pour
même des guides nippons Photo-Apparats Kodak
waterproOF course FLASH FLASH FLASHES
Il y a Atlantide - Atlantide.
Hic il faut merdre.

[] convoque donc les Spécialistes Fachidiotes pour la circonscription

1) des dékoulakisations sextantes unterSea

2) Cona Amirales dégouttantes d'émendations auprès d'officiels régents en coquilles de Verre et

3) de liquide amniotique pour

4) Harpa imperialis suçantes dans sa peau de proscrit

5) Suremis γάγα imitant des ondines vendues aux plus pauvres des voyeurs

De n'y rien comprendre la Casbah coulante reste un sujet de thèse probable pour des

étudiants en renonce fourragant le

savoir dans l'instrumentation. ça mythe

callant bien cul des folles enviginées le Spé

rate l'exclu du savoir désaxé, reconnu qu'il était moyen de rendre bon-tain balpeau.

IL Y A DES LIEUX POUR SES HABITANTS OÙ LA POLIS N'ALLAIT PLUS

Soucis de Révolter en plasToc dans l'incarnation

Découverte de Pompéi plongeuse

IL Y A DES VENELLES POUR LES PIRANHAS COLONISATEURS, ÉTATIQUES, AUTORISÉS

[Dessous pue noir]

Stephen Jay Gould reste
interLoqué face aux bulles
s'haïkitant deux croûtes.

«j'entrave pas harsch de
l'arché des fossiles Atlés.
audit ICHTYOGRAMMES»

UN RETOUR AUX ORIGINES SOFT

PERMET UN REPLÂTRAGE DE SES INDEX EVOLUÉS

CAUSA LA LANGUE A DES SOUCIS DE MUMMY RACÉE

PARLE AUX POSTILLONS DU RESSAC DES SAL(I)VATIONS SABLAGES

DEDANS FACE A POISCAILLES SOUFFLANTS

des airs de rien n'a rien

[] continue l'avancement tari-causaux-kaboom, remercie la démise Ondologique.

Le plus vieux, le roi, reçut le nom qui servit à désigner que le premier roi du pays à cette époque portait le nom mot d'où la région a sans doute tiré en dialecte indigène de longues générations.
Platon, Fragment DK 1, Critias, trad. modifiée.

fluxus membrés sur des gardes-robis sauvagées, des accents de plongeurs
ostrogoths
à langues d'une teneur moultitude
fondante.
Dedans il y avait un désordre gouvernementé.
Ils façonnaient bien la différence au creux d'Ebb&Flow.
Dedans il y avait un texte sans récippisé.

SUD OUEST

Palaces de mâche étirés par archi blinde (A2, Y3)
2 £ peut refaire la misère de leurs dettes sous-marines.
[] : »Je restais Parler, de d'eau dans la bouche suis
aisé quand le sel en attaque la peau
résolu dans vagues trois
phrases se déployant en trois vagues, en élongations je restais de
contradiction certaine»
D'ailleurs Poséidon passe
juté, bain-marie d'ornithorynque, oygéné
comme une assiette de fish&chips qui pèse sur le bidon autant qu'une dette sur l'Afrique.
Il semble que, dans l'épisode précédent, il avait bu toute l'eau d'un secteur pour étouffer
les poissons.
Une pieuvre raconta l'événement à grand renforts de «slpppslppshlu»
Elle avait vu une grande ventouse translucide qui visquait : Dieu.

Est suivi par un Lazarett nautilé
[] : «J'indigo digne de gestuelle»
sont pourtant des services sociaux à tiers
boulonnage des sévices en lits dispo
beaucoup d'azurance, lotsACH !
A A. Eins la maladie était un volontariat par nature
un vomi exclamatoire qui dit sa provenance sa(i)n(i)e comme une naturalité
(LaLopuLource)

Provenant de derrière le texte, l'ensablement qui leur rinçait la bouche en longs tefillins floqués, n'avait jamais eu d'autre source que
les bouches elles-mêmes. On pensa : «Une usine à désert dans les bajoues», afin que, quand-même, on ait des réserves de Gobi en
cas de WWII. Si le mythe ent'urbané pense à émettre quelque axiome sur sa composition, devisant narcissique sur le comment-
mais-comment-? d'une telle méprise, c'est qu'il avait pour soi d'avoir dépassé depuis longtemps la spéculativité : ses miroirs consis-
taient au choix en élucubrations faustiennes ou trips Tahahumaras. A. Eins prosopoppe sur un divan de psychanalyste : «Je ne vous
ai pourtant jamais menti sur mes régimes chimiques : j'étais là, peinarde à bloublouter bullarde, des poissons panés, des pépés saurs
et des carcasses en mazout, quoi de plus ? Qu'on m'ait violée n fois, courtisée avec les plus fins flirts ou les pires rent-dedans, pas-
sait encore, tant qu'on ne m'avait guère mise à QUESTION, sur l'état de mon édification. Les femmes peuvent toujours dire leur
âge tant qu'elles se savent encore touchables, mais moi qui suis une ruine ductile, je peux décliner tous les désirs, sauf le mien : même
mon transfert est parasité ! Vous faites chier, vraiment, vous faites chier !»

fabulation sûre que
une moule s'éprit d'une pinne

Le besoin avait des sources certifiées
(au moins 10)

Pas + la pinne l'ouvrit s'aplatissant en
interstice
lamante
délaissa la moule pour sa crudité

Manque de destination : pas moins.

[] se retenait de [] faute de goût,
l'eau coule eau, manquait peu
ayant un choix certain d'hygiène
Déservicié, calomnies
avait un front de margarine surfine

«Le mulet est le plus vorace de tous les
poissons et le plus insatiable, aussi son
ventre est-il ballonné, et lorsqu'il n'est pas
à jeun, il ne vaut rien. quand il a peur, il se
cache la tête en croyant qu'il se cache tout
entier. Le dentex lui aussi est carnassier et
mange les céphalopodes. Il lui arrive sou-
vent, ainsi qu'au serran, de rejeter son es-
tomac en poursuivant les poissons plus
petits.»
Aristote, *ibid.*

Althanasius Kircher
trace la carte délavée de
toute-la-ville [] la retrouve
au chasseur du centre

KIRCHER S'EUTHANASIA D'UNE SÈCHE SALÉE SE PLANTE DANS LE NEZ
UNE SAVEUR RÉGANTE, NOUVELLE. IL LUI TRACE UN CONTOUR. IL PERD
L'ODEUR : ELLE A PRIS LE PAPIER EN REJETANT SON ENCRE

ÉCRIN CREUX VUE D'INTÉRIEUR PAR UN MORT

saloons d'approximations sécurisantes
la découpe des imprécisions précédentes émettent
un sondage sur l'état actuel des pangées d'A. Eins raclées par des commen-
siaux brutalisateurs de
Kult

UR à l'état de Natura Mundis : il y avait même des Scouts à Atlantide onE !

Des barbecues dominicaux pour les sousmariniers

et des satisfactions de loutres ! Des tapins baleiniers ! Et le Capitaine Achab

(il avait trouvé le moyen définitif

de venger sa jambe de bois, en l'utilisant, à d'autres fins)

UN ARÉTÉ QUANT AUX TEMPS DE RESPIRATION

«quelle vie !!!» pensa [], envieux.

Dessous, mille berceaux ballotent dans un autre régime du monde.

«Alors vous pêchez des îles ?»
nan, nannan, c'est juste un hobby.

de calibre coquillesque

Percha-Güten goisés :

un homme où on attendait une perle !

SUD-EST

Le quartier S-E d'Atlantide Eins reluque les festivités de biens-portants :

un environnement, des Welfares States et

l'Abolition du Code noir, on espère par la colonisation des pays sub-océaniques

la libération de la bêtise passant à l'expressivité

UNE VERTU DE DÉSOSSEMENT ASTERIA VULGARIS

FFanon coquillagé dans un régime lambis lambis pour défendre les droits

de la Nation Atlantidienne :

Cabas de salutations distinguées, Exeat de la sOap anno O,

«Nous ne somme rien, soyons vOus»

[], interloque, n'en revient pas.

LaLoLoquelle

J'ermythai, tapage de scorie larveuse :
un habitant dépiaute Genre, Espèce, sa Narration
assaut déglutiment long !

Tout le lectorat vit un mythe sous scapulaire

Semblant que
chacun des koubas-koubas construits sur les morts
rémeutait les récits pour une unité raisonnable !

IL EST LE MOMENT OU LA DÉSSERTIFICATION TOUCHE AU DIVIN : LA MÉDUSE CRAPAHUTANT SUR DES TAS DE
SUICIDES SE DISPUTANT UN APANAGE D'ABANDONS, LUI OFFRE LE VISAGE D'UN ANNONCIATEUR, VASELINÉ DE
TRANSMISSIONS DIRECTES ET MÉDIATISANTES, GARGOUILLANT D'ÉVANGILES UN PEU HARD-CORE POUR COL-
LECTER DES INFORMATIONS QUANT A LA RE-VENUE DU MONDE ATLANTIDIEN.

«IL S'AGIT DE L'AVENIR DU DESTIN !» BLOUBLOUTE-T-ELLE FACE AUX GASTÉROPODES TEXTILES QUI ONT L'AIR D'UN DÉBARQUEMENT AMÉRICAIN. RANGEMENTS D'ESCLAVAGISTE AU FOND DE LA MER NOIRE, RENDEMENTS DE LA NATURA CORPORIS À NAGEOIRES, AYANT LA FARCE POMPIÈRE D'UNE CÉRÉMONIE OFFICIELLE, LES BOUCHURES D'UN AMBASSADEUR BRETON DANS UN PORT GLOUGLOUTI
« _ » RÉPONDIRENT LES GASTÉROPODES.

Dans l'air iodé séance tenante nuit à nuit.

Roentgen Rot des fins de non-recevoir au co
rail en marinade.

[] est suivi

on leur tenait bien à coeur de leurs plans :

[] trouve un manifeste Dadaisardé une particulière odeur de vide dans les
naseaux pointés sac à peaux respirable/ANTE

- PERIURBAN KARTOFFEL DANS DES SALAISONS DE JEUNES TIMPES
AQUATIQUANTES !

- SALMIGONDIS D'ÉMIGRÉS NATANTES DANS LES PLANS DU MYTHE !

- MONSTRES DES TERRES ADMINISTRÉES DANS LES WATERS-CUTS !

- SALLES DE JEUX POUR MURÈNES !

- FIGURATIONS DU DÉCENTREMENT EN FIXATIONS RÉPÉTÉES !

- AMOINDRISSEMENT DU MONDE A COUPS DE SALADES DIATOMMÉES !

Les habitants s'étaient donc révoltés contre leur condition de
moins que niveau zérhow.

dice, brief cuttage

dernière salle à faire peu

[] découvre un macchabée d'empereur mangé par ses scribes.

Ils ont refait un corps à ce Caesar avec leurs caractères cyrilliques : dans l'eau
tout s'évanouit,

(l'encre ne vit pas le soleil avant dix bon siècles)

IL Y AVAIT DES POULPES BUVANT L'ENCRE DES LIVRES.

Atlantidiens, prière : «*Nous sommes som-
més de nous anéantir !*

Allers de furoncles&argots millésimes.

J'avions pris peur de

l'eau puisqu'on la racontait

PHOBIES DE VASELINES TEXTUELLES

La fin ressemblait à un égout portoricain

*Nous basâmes également nos conduites
à partir de salades*

*piémontaises : thon, coquillettes en crépon
mayo baignée.*

De crepusculis campi clamamur,

QUE NOUS SOYONS LIVRÉS ET CAETERA."

«ils y jetaient le
nom de chacun
d'eux et
portaient le reste
dans le feu,
après avoir
purifié le
pourtour d'un
caillot de sang.»
Platon, Fragment
DK 25, Critias,
trad. modifiée.



«Infecté qu'il était d'injustes convoitises et de l'orgueil de dominer, le dieu des dieux règne suivant les lois et peut discerner ces sortes de choses, s'apercevant du malheureux état d'une race qui avait été, résolu de la rendre. A cet effet, il réunit leurs demeures, les plus précieuses, situées au centre de tout l'univers, tout ce qui participe à la énération, et, les ayant rassemblés, il leur dit :...»
Platon, Fragment DK 45, Critias,
trad. modifiée.

SUD

Sévice (A5-B6): AtlantEins, nullibité sur des rivages à contenu manquant.

IL Y AVAIT DES CANCERS DANS LES SERVICES CONNUS POUR LES HABITANTS

Ils résilient la considération des projets vitaux, la tenue d'une existence radicalement opposée à l'administration des conduites, arguent qu'on peut vivre partout aussi bien qu'ailleurs, ventres de baleines, rectum de Léviathan, kystes de phoques, disent en coeur «SCRIPTA MANETTES VERBA VALDANT»

On envisagea de reconstruire le globe sur le modèle d'Atlantide Eins : des ruines subtilement disposées en quinconces surréalistes, un asphalte où la crotte ne sécherait jamais mais développait de jolies volutes ocre dans les courants, et la fin corollaire de la tabagie dans l'endosmosiopraxis douce. Le peuple aurait même des corps squamés en boules à facettes. Une aubaine de mode.

«Et on vous aidera à deviser sur le mondemonieur !»

[] : Que je n'aie rien vu de la cécité qui encadrerait sa bouche dans une confiance à toute épreuve, type celles qu'on assure aux érections pour la vulgarité, soumettait le repos ambiant à l'état de pudding ;

reniflant les aisselles de l'hors-du-commun pour retrouver l'odeur de son déodorant, le mort-en-entéléchie qui me parlait avait retrouvé les traces qu'il cherchait : elles menaient droit, passant malgré tout par l'adoubement des évidences, jusqu'à son wigwam en crottin séché (soleil de Kindergarten) où il retrouvait papa, maman, Junior et les Atlas qu'il tenait pour une géographie tout crin. Il n'avait fait que parcourir toute l'étendue d'une statufication : son sol roulait en tapis RATP, ses foulées barattaient du pâté communal dans une tête en jogging.

Moi, Découvreur du nouveau Monde crashé dans l'indexation sur les discours biaisés, Arpenteur des rachis délaissés par les ramassants, ouvrant une brèche dans le mur du savoir, de l'extension des vies PUIS de leur dépossession, je reste creusé par l'odieux qui s'adresse argotique à ma noblesse comme à un confrère ; sa prétention à la taille-douce des statues de Phidias et la revendication tapageuse d'un groupuscule anar au milieu d'un raout gaulliste.

Je n'avais mis au jour qu'une opacité de plus : la reconnaissance qu'on m'offrirait signait de son plus petit nom. On la disait généreuse. Dispensatrice de convenances administratives. Bref, c'est Noël en Juillet pour des enculeurs de portes closes. «Nous avons compris comment fonctionnaient nos erreurs, grâce à la vôtre. Atlantide Eins est une Révolution historique : on sait maintenant qu'il ya d'autres vies possibles sans exigence !»

Que je n'aie rien vu de la facilité régimentée qu'on offrait à mes inentendus me réindiquera ma place, celle de l'interchangeabilité dans l'ombilic des axes fixes. On dira, très seizième : pour une mouche à merde, la bouse est une tombe.

Une statue d'eau dans une mer en pierre : Aleas jartés sunt.

Conclusion :

un petit tas de spectateurs,
des hommes-grenouilles podestatés au centre
des ambitions de RÉSULTATS Altération facilitée dans la récupération des formes pêchées
Lectomie à la santé des ordres
AlmAtlante qui cancérisse sous le nivO servile
L'argument que l'eau qui dort
Inauguration de pitiés nouvelles
Gignuntur suave mari pour qu'elles se décodent
Nageant dans l'eau du bain mytheux
Ennoisement de l'édification reportée